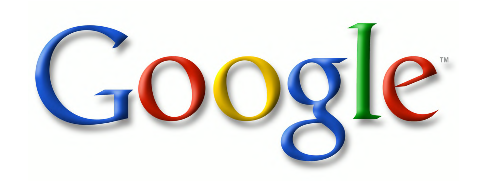




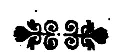

L.A.V. GOTTSCHEDIAE BIBL



ŒUVRES MÊLÉES DE MADAME DE GOMEZ

CONTENANT

Ses Tragedies & differens Ouvrages en Vers & en Prose.



A PARIS,

Chez PIERRE PRAULT, sur le Quay de Gesvres, au Paradis.

M DCCXXIV.

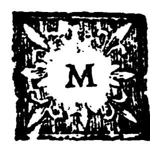
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



EPITRE

A MADEMOISELLE

DESMARES



ADEMOISELLE,

POUR suivre l'ordre de l'Epitre Dedicatoire, je devrois vous dire icy que les qualitez de votre

cœur; l'étendue de votre esprit & les graces de votre personne vous attirent avec justice l'hommage que je vous rends aujourd'huy : mais quoique je sçache parfaitement toutes ces choses, je sçai aussi qu'un Monument que l'on veut élever à ce qu'on aime, simplement pour l'instruire de notre estime, & pour la lui prouver, ne doit point fatiguer par des louanges qui toutes vrayes qu'elles sont, blessent toûjours la modestie. La posterité prendra soin de conserver votre memoire: on ne lira jamais Corneille, Racine & Moliere sans se souvenir de vous : mais cette posterité soigneuse de celebrer votre nom, ignoreroit sans cette Epitre l'estime & l'amitié qui m'attachent à vous ; c'est pour les rendre immortels que je

prends la route que les Auteurs ſuivent ordinairement auprès des Grands, bien plus par interêt que par amour pour eux. Pour moi je vous ai choiſie pour vous dedier ce Livre comme une perſonne illuſtre que j'aime, que je conſidere, & qui merite ces ſentimens de tous les honnêtes gens; & j'ai voulu que l'avenir ne pût apprendre l'admiration que vous avez donnée à la plus belle Cour de l'Europe, & à la plus grande Ville du monde, ſans ſçavoir en même temps que j'ai joint à cette admiration generale l'eſtime particuliere avec laquelle je ſuis.

MADEMOISELLE,

Vôtre très-humble & très-obéïſſante ſervante, DE GOMEZ.

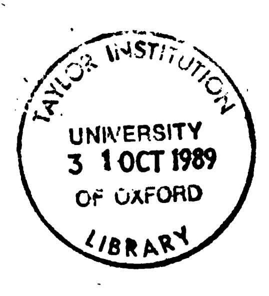
J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Oeuvres mêlées de Madame de Gomez*; contenant ses Tragedies & differents Ouvrages en Vers & en Prose; le merite de plusieurs de ces Ouvrages est déja connu, & j'ai crû que le reste soutiendroit bien la réputation de l'Auteur. Fait à Paris, ce dix-septiéme Avril mil sept cens vingt-trois.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement; Maîtres des Requêtes ordinaires de nos Hôtels, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT, nôtre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public les *Oeuvres mêlées de Madame de Gomez*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant & reconnoître son zele; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre en tels

volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou separement & autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes; faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre faire vendre, debiter ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, n'y d'en fa re aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit où Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'aprobation y aura été donnée, és mains de notre tres cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau Darmenonville; le tout à peine de nullité des Presentes:





EPITRE

A MADEMOISELLE

DESMARES



ADEMOISELLE,

POUR suivre l'ordre de l'Epitre Dedicatoire, je devrois vous dire icy que les qualitez de votre

gage que trop un Auteur à montrer ces Ouvrages. En voici de toutes ſortes, & pour vous plaire, je vais mettre au jour des ſecrets que je n'avois oſé confiér qu'à mon cabinet ; mais pour me venger en quelque façon de l'obéïſſance que vous exigez de moi, la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, fera le corps du Livre & je n'interromperai tout ce que j'ai à vous dire que par mes Tragedies, mes pieces de Vers & quelques hiſtoires qui en formeront les membres, eſperant par là, moins ennuyer le Public, & vous auſſi, Madame, qui m'y contraignez avec tant d'autorité.

Pour commencer ſur ce plan, voici les premices de ma Muſe. Mon cœur ſenſible aux grandes actions dès l'âge le plus tendre, ſe ſentit ſi fort émû du recit de celles de Monſieur le Maréchal de Catinat, que ſçachant à peine encore tenir la plume, je fis pour lui cette Epitre.

A Monsieur le Marêchal de Catinat.

EPITRE.

Filles de Jupiter, compagnes d'Appollon,
Muses conduisez moi, dans le sacré valon;
Soûtenez mes accents, & par votre science
Satisfaites mes vœux, & mon impatience.
Mon esprit, que les Dieux, ont sans doute agité
Sous les appas d'un songe, a vû la verité,
Et c'est pour le décrire avec plus d'éloquence,
Que de votre art ici, j'implore l'assistance.
Je cherchois à chanter quelque fameux Heros
Dont vous avez jadis celebré les travaux,
Quand d'un si haut projet l'ouvrage trop penible,
Aux charmes du sommeil me fit rendre sensible;
Je ferme la paupiere, & dans l'obscure nuit,
Je crois que le flambeau du plus beau jour nous luit,
Sur le sommet d'un Mont qui menace la nuë
La Guerriere Pallas se presente à ma vûë!
Approche, me dit-elle, obéïs à ma voix?
Et du grand Catinat tu verras les exploits,
C'est lui qu'il faut chanter, & c'est lui dont la gloire
Sera, dans l'avenir, d'éternelle memoire.
Tandis qu'elle me parle, une invisible main
Sur le haut de ce Mont me transporte soudain;
Là je découvre un Temple où la toute puissance,
Fait goûter aux mortels le calme & l'innocence;
Prés de ce lieu sacré je jette mes regards
Et je vois nos François porter nos étendarts;
Leur Chef est le Heros vanté par la Déesse,
Mon ame en ce moment pour ses jours s'interresse,



Un monde d'ennemis que cherche son grand cœur,
Anime son courage, & cause ma frayeur;
Il leur donne bataille, & son bras invincible
Montre de sa valeur un exemple terrible:
La victoire qu'on voit attachée à ses pas
Le fait prendre de tous pour le Dieu des combats;
Sous un tel General nos Soldats intrepides
En voulant l'imiter, combattent en Alcides;
Rien n'échape à ses coups, & des fiers Alliez
Quatre mille à mes yeux expirent à ses pieds.
Le Prince que je vois commander cette armée
De la peur d'être pris sent son ame allarmée,
Il fuit, & le vainqueur par de nouveaux combats
Attire mes regards en signalant son bras;
Tout lui cede & se rend, trois importantes Villes
Sont pour ce grand guerrier des conquêtes faciles:
Je le vois ce Heros, toûjours victorieux,
Détruire les projets d'un Prince ambitieux;
Ce Prince qui tantôt par de justes allarmes,
S'étoit sçû derober au bonheur de ses armes,
Veut encor d'un combat éprouver les hasards;
Notre Guerrier sçavant dans le métier de Mars,
Accepte avec plaisir, cette nouvelle gloire,
Sans craindre les perils, il cherche la victoire,
Il paroît à la fois, General & Soldat,
Il commande, il attaque, il renverse, il abbat;
L'ennemi sans effroi ne peut conter sa perte,
De dix mille des leurs, la campagne est couverte;
Et le reste en fuyant, pour éviter la mort,
Avec son Souverain va deplorer son sort;
Tandis que Catinat, toûjours infatigable
Va par d'autres exploits se rendre redoutable;
Tu vois me dit alors la vaillante Pallas,
Ce qu'aux cœurs genereux la gloire offre d'appas;
Mais c'est trop te montrer des objets de carnage
Tu viens d'en voir assez pour vanter son courage;
Va le voir à present, prouver que le repos
Augmente bien souvent la gloire d'un Heros;



Va, cours, portes tes pas jusqu'à sa solitude ;
C'est-là que loin du bruit & de la multitude,
Après tant de combats & de travaux guerriers,
Tu verras ce Heros, content de ses lauriers,
Refuser, sans mépris, & grandeur & richesse,
Et preferer à tout la solide sagesse.
La Déesse à ces mots prend la route des Cieux
L'astre du jour paroît & viens fraper mes yeux,
Je m'éveille, & vos soins, Muses, m'ont fait décrire
Ses grandes veritez que l'Univers admire.

Voila, Madame, mon coup d'essai. Fort peu de temps aprés, je seconday par ces Vers à feu Monsieur le Duc de Sully qui me faisoit l'honneur de *m'appeller sa fille*, & qui étant à Rhony m'avoit permis & même prescrit de lui écrire en vers.

A Monsieur le Duc de Sully.

EPITRE.

A vos ordres, grand Duc, ma Muse est toute prête,
Elle fait son bonheur d'obéir à vos loix ;
Mais son peu de merite, en ce moment l'arrête,
Peut-elle sans trembler faire entendre sa voix ?
Il faudroit un langage au-dessus du vulguaire,
Une simple mortelle, en parlant à des Dieux,
Peut-elle se flâter du bonheur de leur plaire,

Et sans temerité lever si haut les yeux ?
Je voudrois me parer du nom de votre fille ;
Ce titre glorieux a pour moi mille appas,
Mais cet éclat pompeux, dont la naissance brille,
Ne me fait que trop voir, que je ne la suis pas ;
A ce degré d'honneur je ne dois point prétendre,
Je sçai ce que je suis, & ne puis oublier
Que si votre bonté pour moi vous fait descendre,
Il faut plus que jamais, grand Duc m'humilier ;
Ce beau nom à jamais sera dans ma memoire,
Et rappellant sans cesse un souvenir si doux,
Ma Muse, Monseigneur, mettra toute sa gloire
A montrer le respect que j'eus toûjours pour vous.

Vous voyez, Madame, toute l'étenduë de mon orguëil ; il ne falloit pas moins que des Heros ou des personnes d'un haut rang pour animer ma verve ; cependant vous n'êtes pas encore à la fin des preuves de ma vanité : en avançant en âge j'ai avancé en temerité, des Seigneurs & des Heros, j'ai monté jusqu'aux premiers Princes du Sang ; & vous venez de voir par mes journées amusantes, que j'ai eu la hardiesse de monter jusqu'au Trône : Mais pour diversifier la matiere je vais vous faire sortir de l'Epitre pour quelques momens, & ma Muse va cesser de se montrer ambitieuse

pour vous paroître tendre, delicate & badine ; sur-tout ne formez point de jugement, & songez en lisant ceci que les Poëtes dans leurs entousiasmes, n'ont souvent aucun objet réel.

RONDEAU.

Qui l'auroit dit, sans être temeraire,
Que je verrois celui qui m'a sçû plaire,
De notre amour briser les tendres nœuds
Et me rendroit en ce jour malheureux,
Le triste objet d'une flâme ordinaire !
A l'accuser mon foible cœur differe ;
Mais le cruel me contraint à le faire,
C'est un ingrat indigne d'être heureux.
Qui l'auroit dit !
Lui dont l'esprit au-dessus du vulguaire,
Aux mœurs du temps paroissoit si contraire ;
Il me trahit & porte ailleurs ses vœux,
De mes tourmens, de mes soins, de mes feux,
C'est là le prix & l'injuste salaire ;
Qui l'auroit dit !

DESESPOIR.

Si le jour paroissoit au milieu des tenebres,
Si la nuit se montroit, quand il doit faire *jour*,
Si la terre abîmoit, si, par des cris funebres,
J'entendois du cahos annoncer le retour ;
Si la peste & la faim arrêtoient l'abondance,
Si le temps revenoit où le Ciel en fureur
Fit sentir aux mortels le poids de sa vengeance ;
Si tout n'étoit enfin que trouble & que terreur,
Je croi que mon tourment cederoit à la peine
Que me fait ressentir, en ce jour malheureux

Le perfide Tircis, en brisant une chaîne
Dont le plus tendre amour avoit formé les nœuds.

MADRIGAL.

Achante, cher Mirtil, veut élever des Temples
Aux cœurs qu'un tendre amour engage sous sa loi.
De la fidelité nous voyons peu d'exemples ;
Mais s'il sçavoit, Mirtil, ce que je sens pour toi :
S'il pouvoit concevoir jusqu'où va ma constance,
Et quel plaisir je trouve à te garder ma foi,
Les Temples que construit sa charmante éloquence ;
Sans doute, cher Mirtil, ne seroient dûs qu'à moi.

CHANSON.

L'hiver finit & cesse ses ravages,
Paroissez aimables oiseaux,
Ranimez vos tendres ramages,
Et revenez habiter nos ormeaux,
Si vous craignez encor que je vous fasse entendre,
Par de tristes accents le recit de mes maux,
Ah ! revenez charmants oiseaux,
Mon cœur est libre & je viens vous l'apprendre.

AUTRE.

Chantez oiseaux, chantez je viens pour vous entendre,
Celebrez à l'envi les douceurs de l'amour ;
Vous ne sçauriez rien exprimer de tendre,
Que mon cœur, pour Mirtil, ne ressente en ce jour.

Je croi, Madame, qu'il est temps

de vous ramener à l'heroïque pour vous faire partager toutes mes occupations ; je suis persuadée que les Vers suivans auront votre approbation, étans pour un Prince, qui, en faisant l'admiration de tout l'univers fait encore la vôtre en particulier ; je vous avouërai ingenument, que malgré les précautions que je pris pour les lui faire presenter, j'ai toûjours ignoré s'ils avoient eu le bonheur de parvenir jusqu'à lui.

A Son Altesse Royale Monseigneur, le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, à son avenement à la Regence.

PRince, digne en effet, de regir l'Univers,
Permettez que ma joye éclate dans mes Vers ;
Et que ma voix se mêle à celle de la France ;
Le bonheur de se voir sous votre obéïssance,
Pouvoit seul arrêter le torrent de ses pleurs ;
Elle espere bien-tôt la fin de ces malheurs,
Puisque le juste Ciel, s'interressant pour elle
A reparé les maux de la parque cruelle,
Réünissant en vous les utiles vertus
Qu'avoient séparement tous ceux qu'elle a perdus ;
Je ne veux point ici chercher à les décrire,

Sur un pareil ſujet que de choſe à dire !
Mais l'on m'accuſeroit de trop de vanité
Si je croyois pouvoir peindre la verité.
Je me contente donc, ô Prince Auguſte & Sage,
En vous prouvant mon zele, en vous rendant hommage,
De benir en ce jour la naiſſance & la loi.
Qui donnent ce modele à notre jeune Roy.
Dans un évenement pour nous ſi memorable,
Grand Prince, daignez être à mes vœux favorable,
Melpomene me guide & c'eſt par ſes leçons
Que la Scene a deja retentit de mes ſons ;
Par ma timidité pour mon premier ouvrage
Je n'oſai demander votre auguſte ſuffrage,
Cette crainte aujourd'hui cede à l'ambition
D'acquerir ſi je puis, votre protection ;
Ne la refuſez pas au zele qui m'anime
Souffrez que deſormais ma Muſe vous l'exprime,
Et que vous conſacrant ſon temps & ſes travaux,
Elle forme ſur vous ſes Rois & ſes Heros.

Il n'eſt pas hors de propos de vous mettre à la ſuite de ces Vers, ceux que je fis quelque temps aprés pour feuë Madame Ducheſſe de Berry ; vous ſçavez combien cette grande Princeſſe avoit de charmes ; Comme tout ce qui touche mon cœur frape mon eſprit, je ne pus reſiſter à l'envie de lui faire connoître mes ſentimens ; elle eut la bonté de les recevoir avec ces graces enchantereſſes, qui en inſpi-

rant un profond respect laissent au fond de l'ame une tendresse extrême ; je pris pour le pretexte de ces Vers le déguisement du Domino, sous lequel elle paroissoit au Bal ordinairement, & ce fut lorsqu'elle étoit dans ce simple ajustement que j'eus l'honneur de les lui presenter.

A Madame la Duchesse de Berry.

EN vain à nos regards sous un déguisement,
Dont la simplicité compose l'ornement,
Tu cherches à cacher l'éclat qui t'environne ;
Sans le secours trompeur d'un riche ajustement,
Princesse incomparable on connoît aisément,
Que sous ton Domino doit être une Couronne.

Rien ne peut déguiser cet air fier & touchant,
Ce port majestueux, ce son de voix charmant,
Ce regard enchanteur, dont les traits tout de flâmes,
Sçavent si bien assujettir nos ames,
Qu'il n'est point de mortel à ton divin aspect,
Qui ne mêle l'amour à son profond respect.

Oüi, sans l'éclat pompeux de ta haute naissance,
Princesse il te suffit de celui de tes yeux,
De leurs divins attraits, de leur douce puissance,
Pour ranger sous tes loix les hommes & les Dieux ;
On t'approche souvent sans oser te le dire,
Et c'est depuis long-temps le seul bien où j'aspire.

Ce n'eſt point un encens que je donne à ton rang ,
Je ſçai ce que je dois à ton auguſte ſang ;
Mais à de froids devoirs ma plume ſe refuſe ,
Et loin d'enviſager ta ſuprême grandeur ,
Dans l'hommage qu'ici te vient rendre ma Muſe ,
J'ai ſuivi ſeulement le penchant de mon cœur.

Pour ne point abaiſſer votre eſprit du grand au petit , je vais continuer ſur le même ton en vous faiſant voir tout ce que j'ai compoſé pour l'Electeur de Baviere.

Plainte de la Flandre Eſpagnole , ſur l'abſence de Son Alteſſe Electorale de Baviere.

QUe votre ſort eſt doux, habitans de Sureſne ,
A preſent la houlette eſt reſpectable en vous ,
Et l'Eſcaut qui jadis , faiſoit tant de jaloux ,
Voudroit changer ſes bords, pour les bords de la Seine.

Mes plus pompeux Palais , cedent à vos hameaux ,
Et leurs lambris dorez comparez à vos hêtres ,
N'ont plus qu'un vain éclat , heureux peuples champêtres ,
Vous jouiſſez du prix qu'attendoit mes travaux.

Et quand de toutes parts on m'accable de chaînes ,
Qu'on me donne des loix , vos ruſtiques échos
Retentiſſent du nom de l'auguſte Heros ,

Par qui seul j'esperois de voir finir mes peines.

Votre gloire en ce jour augmente mes douleurs,
J'envie à chaque instant votre bonheur suprême,
Vous possedez en paix le grand Prince que j'aime,
Et je n'attends plus rien qu'un tissu de malheurs.

Mais que dis-je ? & pourquoi perdre toute esperance,
Non, non, de mon Heros je verrai le retour,
Et vos bords orgueilleux sentiront à leur tour
Le tourment rigoureux que cause son absence.

D'un si flatteur espoir ne soyez point jaloux,
Depuis assez long-temps recevans vos hommages,
Il vous comble de dons, enrichit vos rivages,
Un seul de ses regards étoit assez pour vous.

Baucis & Philemon Bergers de la Phrygie,
Reçûrent comme vous, les plus puissants des Dieux,
Et comme eux à jamais contens & glorieux,
Vous serez de vos jours l'ornement & l'envie.

De votre heureux destin, soyez donc satisfaits,
Et laissez-moi penser que mon auguste Maître,
Lui qui du monde entier meriteroit de l'être,
Ne s'offencera pas de mes justes regrets.

Au même.

Dignes filles du Ciel, ô vous sçavantes sœurs,
Qui sur le Mont sacré, voulûtes m'introduire,
Quand de votre art divin, vous daignâtes m'instruire
Vous sçavez à quel prix j'acceptai vos faveurs.

J'osai vous demander pour me combler de gloire ;
De n'avoir qu'un objet à chanter dans mes Vers,

De qui le rang ſuprême & les exploits divers,
Fiſſent graver mon nom au temple de memoire.

Qui peut mieux m'aſſurer un ſort ſi glorieux,
Que l'auguſte Heros que l'Iſere a vû naître ?
Ce Prince magnanime en qui l'on vit paroître,
Tant de rares vertus qui l'égalent aux Dieux.

C'eſt lui ſeul aujourd'hui qui m'anime & m'inſpire;
Je voudrois celebrer cette haute valeur,
Qui du fier Othoman le rendit la terreur,
Et qui fit chanceler ſon redoutable Empire.

De là portant mes yeux ſur des objets plus doux,
Je voudrois exprimer cette bonté charmante,
Qui d'une ame heroïque, eſt la marque évidente,
Et qui le fait ſouvent deſcendre juſqu'à nous.

Enfin, je veux chanter cette magnificence,
Qui nous laiſſe par tout la trace de ſes pas,
Cette noble fierté, cet acuëil plein d'appas,
Dont il ſçait adoucir l'éclat de ſa preſence.

Muſes, vous vous troublez à ce hardi deſſein,
Vous le trouvez trop grand pour ma plume timide,
Il faudroit, dites-vous, pour peindre mon Alcide,
Les plus vives couleurs, la plus ſçavante main.

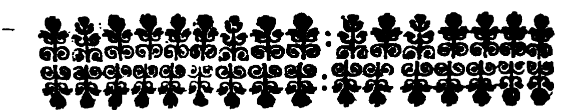
Je le ſçais, mais, mon but eſt de prouver mon zele,
Sans ceſſe, d'en offrir quelque preuve à ſes yeux,
D'en ſignaler l'ardeur, & le ſuivre en tous lieux.
S'il accepte mes ſoins, ma Muſe eſt immortelle.

Ces Vers furent reçus de ſon Alteſſe Electorale avec des marques

d'estime si glorieuses pour moi, que je me crûs dans l'obligation de lui dédier ma Tragedie d'HABIS, dont il avoit honoré de sa presence les premieres representations; revenons à present, Madame, à des sujets moins relevez, quoique trés-dignes d'attention, & puisque je vous ai parlé d'Habis, & que voici l'endroit où mes Ouvrages dragmatiques interrompront ma lettre, souffrez que je les precedent d'un Bouquet que je fis pour l'Illustre Mademoiselle Desmares; Vous sçavez ainsi que tout le monde, que cette Actrice inimitable paroit le Theâtre des charmes de sa personne, & qu'elle y joignoit un jeu si parfait dans l'un & l'autre genre, que sans avoir diminué la veneration que l'on a pour la memoire de celles qu'ils l'ont precedée, elle les a toutes effacées: mais, vous ignorez peut-être ses autres qualitez, ne l'ayant jamais vûë que sur la Scene; c'est ce qui m'oblige à vous faire un portrait abregé de son caractere; vous avez dû juger

de ſon eſprit par celui qu'elle répandoit dans ſes rôlles, elle l'a vif, penetrant, orné & délicat, elle eſt naturellement éloquente, parlant bien, juſte, & s'exprimant avec facilité; ſon cœur ne cede en rien à ſon eſprit, il eſt tendre, genereux, & ſenſible aux belles choſes.

Elle ne prodigue pas ſon amitié, mais elle aime parfaitement ce qu'elle croit en être digne; elle eſt conſtante, bonne amie, & n'a que des ſentimens nobles & relevez; voila, Madame, une foible peinture de cette admirable fille, qui pour le malheur du public vient de quitter, ſi jeune, ſi belle & ſi excellente, qu'il a encore bien des années à la regretter de ſon vivant. Voici le Bouquet.



A Mademoiselle Desmares.

B O U Q U E T.

O Vous qui possedez les graces de Cithere,
Vous qui les répandez dans vos moindres discours,
Vous qui sçavez en tout le charmant art de plaire,
Vous qu'on ne peut aimer, sans vous aimer toûjours;
Desmares? c'est en vain que pour vous rendre hommage,
J'implore le secours de Flore & des neuf sœurs,
Flore, par les attraits qu'on vous voit en partage,
Craint que vous n'effaciez ces plus brillantes fleurs;
Les Muses à vous seule attribuant leur charmes,
Disent que c'est par vous qu'elles ont des appas,
Et que leurs plus beaux Vers leur cause des allarmes,
Quand par quelque accident vous ne les dites pas,
Qu'elles tiennent de vous ce que je leur demande,
Que pour rendre leurs traits ou plus forts ou plus doux,
Il faut que dans leurs chants votre bouche répande
Les charmes & l'esprit qu'on ne trouve qu'en vous;
Que de leurs nourrissons, les peines & les veilles,
Sans vous n'offriroient rien de touchant & de beau;
Et que sans vous enfin, Racine & les Corneilles,
Pour la seconde fois descendroient au tombeau.
Ainsi me refusant un secours necessaire,

C'eſt le cœur, non l'eſprit qui vous offre un Bouquet
Compoſé par les ſoins d'une eſtime ſincere,
Il oſe ſe flâter d'en être plus parfait :
Que les Dieux à vos jours ajoûtent mille années,
Qu'ils daignent les remplir de biens & de ſanté,
Et que pour vous les rendre encor plus fortunez,
Ils arrachent au temps ces droits ſur la beauté ;
Voila ce qu'en ce jour l'amitié vous preſente.
D'un ſi ſimple Bouquet ſi quelqu'un eſt ſurpris,
En l'acceptant, ſongez pour en être contente,
Que ce qui part du cœur eſt toûjours d'un grand prix.



HABIS.

TRAGEDIE.

A

TRES-HAUT, TRES-PUISSANT,

ET TRES-EXCELLENT PRINCE

MAXIMILIEN-EMMANUEL,

DUC DE LA HAUTE ET BASSE Baviere, du Haut Palatinat, de Brábant, de Limbourg, de Luxembourg, & de Gueldres, Comte Palatin du Rhin, Archidapifer Electeur, & Vicaire du Saint Empire Romain, Landtgrave de Leïchtemberg, Comte de Flandre, de Hainault, & de Namur, Marquis du Saint Empire, & Seigneur de Malines.

MONSEIGNEUR,

Quoique j'aye déja eu l'honneur de

dédier un Ouvrage à VOTRE ALTESSE ELECTORALE, ce n'est qu'en tremblant que je prens la liberté de mettre celui-ci sous sa Protection. La delicatesse de son goût me fait craindre qu'elle ne trouve cette Tragedie peu digne de lui être presentée : mais, MONSEIGNEUR, cette bonté magnanime dont VOTRE ALTESSE ELECTORALE couronne ses autres vertus, me fait esperer qu'elle ne me la refusera pas. Quelques grands qu'ayent été les applaudissemens du Public, ils ne pourroient me dedommager de la gloire que j'attens de l'auguste suffrage de VOTRE ALTESSE ELECTORALE. Ne dédaignez donc pas, MONSEIGNEUR, d'en honorer un Auteur de

qui le Sexe a besoin de l'indulgence de celui dont VOTRE ALTESSE ELECTORALE fait l'ornement & l'admiration, & permettez que j'en tire au moins l'avantage d'avoir saisi l'occasion d'assurer encore VOTRE ALTESSE ELECTORALE, du zele & du profond respect avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR.

DE VOTRE ALTESSE ELECTORALE,

La très-humble & très-
obéissante servante.
DE GOMEZ.

PREFACE.

JE n'avois nul dessein de faire une Préface à la tête de cet Ouvrage n'ayant pas choisi un sujet assez connu pour craindre qu'on me reprochât d'avoir alteré l'Histoire. Mais l'honneur que le Public a fait à ma Tragedie par des applaudissemens qui rendent sa réüssite des plus éclatantes, & les bruits qui se répandent qu'elle n'est pas de moi, m'ont fait changer de résolution. Je suis trop jalouse de ma gloire pour souffrir patiemment qu'on me l'ôte ou qu'on la partage ; & je rougirois de honte si j'étois capable de recevoir des loüanges qui apartiendroient à un autre. Si il paroît surprenant qu'une femme de mon âge se soit appliquée à un Ouvrage de cette importance, on doit revenir de cette surprise en jettant les yeux sur celles qui ont immortalisé leur nom. Je puis même dire à l'avantage de mon sexe que l'on

ne

ne regarde plus comme un prodige les productions de son esprit. On ne peut donc, sans l'offenser generalement, me ravir le merite que j'ai d'avoir fait cette Piece, seule, & sans aucun secours; & je ne puis m'imaginer qu'il y ait des personnes assez hardies pour dire ou faire entendre qu'elles ont eû part dans les vers ou dans la conduite. Les défauts que le Public a bien voulu me passer n'y seroient peut-être pas si j'avois pû vaincre les mouvemens de l'amour propre qui m'ont portée à ne devoir qu'à moi la gloire que j'esperois acquerir. Je prie donc ce même Public de joindre aux applaudissemens qu'il a donnez à ma Tragedie, la *justice* de m'en croire le seul Auteur, *puisque je lui rens celle qui lui est dûë en n'attribuant* qu'à lui son heureux succès.

ACTEURS.

MELGORIS, Roi des Cinettes, Peuples d'une partie de l'Eſpagne.

AXIANE, Reine de Getulie, fille de Melgoris.

ERIXESNE, Princeſſe des Garamantes.

HESPERUS, Generaliſſime des Armées du Roi.

PHESRE'S, premier Miniſtre de Melgoris.

THOMIRE, Confidente d'Axiane.

NEPHISE, Confidente d'Erixêne.

NARBAS, Confident d'Heſperus.

HISPAL.

GARDES.

La Scene ſe paſſe dans le Palais du Roi, dans la Ville de Tarteſſe, Capitale du Royaume.



HABIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, ERIXESNE, THOMIRE, NEPHISE.

ERIXESNE.

UI, Madame, souffrez que je mêle mes pleurs
Aux larmes que vous font répandre vos malheurs,
Et ne dédaignez pas les soins & la tendresse
Qu'Erixène pour vous conservera sans cesse.
J'en atteste les Dieux, qui savent qu'en ce jour
J'abhorre les honneurs qu'on m'offre en cette Cour;

AXIANE.

Il m'eſt bien doux de voir, genereuſe Princeſſe,
Qu'en mon ſort rigoureux votre cœur s'intereſſe ;
Mais je ne puis payer ces tendres ſentimens
Que du triſte recit de mes cruels tourmens ;
Et puiſqu'il faut enfin par cette confidence
Vous prouver aujourd'hui toute ma confiance,
Madame, connoiſſez, & l'époux, & le Roi
Dont on veut vous offrir, & le trône, & la foi.
Sur tout dans mon diſcours, dépouillé d'artifice,
A ma ſincerité rendez cette juſtice,
Que ce ne ſera point pour éloigner vos yeux
Du rang que vos vertus m'arrachent en ces lieux.
Du cruel Melgoris je reçûs la naiſſance,
Seul fruit de ſon hymen, il cherit mon enfance,
Et me voyant l'objet des vœux des plus grands Rois
Il voulut d'un époux me remettre le choix.
Mon cœur n'abuſa point de cette confiance,
Du Roi de Getulie il craignoit la puiſſance,
Et pour mieux l'attacher, à mon pere, à mon Roi
Je le fis preferer pour lui donner ma foi.
Cet hymen ſe conclût, & dans moins d'une année
Je mis au jour le fruit de ce triſte hymenée ;
Melgoris auſſi-tôt fut conſulter les Dieux
Pour ſavoir de mon fils le deſtin glorieux.
Princeſſe, c'eſt ici la cauſe déplorable,
Des larmes dont je rends la ſource inépuiſable :
L'impitoyable Ciel, jaloux de mon repos
Sur le ſort de mon fils s'expliqua par ces mots :
Melgoris, de ta fille un Heros vient de naître
Que cent peuples divers reconnoîtront pour maître,
Dont on admirera les travaux glorieux,
Cheri par ſes vertus, des hommes & des Dieux ;

Mais qui malgré tes soins, & malgré ta prudence
Doit te ravir un jour la suprême puissance.
Ce Monarque effrayé des menaces des Dieux,
Rentre dans son palais, agité, furieux;
Sa tendresse pour moi change en haine implacable,
Des arrêts du destin il croit mon cœur coupable;
Il fait prendre Albius mon époux malheureux,
Et condamne mon fils au sort le plus affreux.
Mes prieres, mes cris, mes larmes ni mes plaintes
Ne peuvent l'attendrir ni dissiper ses craintes,
Et pressé d'être enfin de son sang le bourreau,
Par son ordre mon fils a la mer pour tombeau.
Que deviens-je au recit de ce crime effroyable,
Mon pere me parût un monstre épouventable,
Et craignant pour les jours de mon cher Albius
Je courus le chercher, mais il ne vivoit plus;
Il avoit sçû d'Habis la triste destinée,
Et croyant qu'à le suivre on m'avoit condamnée
Ne pouvant nous vanger par un illustre effort,
Ce Prince infortuné s'étoit donné la mort.
A ce dernier malheur, jugez, jugez, Madame,
Quel fut le despoir où je livrai mon ame:
Pour suivre mon époux, cent fois j'armai mon bras,
Et cent fois Melgoris empêcha mon trepas,
Mais le cruel, helas! ne conserva ma vie
Que pour jouïr des maux dont elle est poursuivie;
Le sujet de mes pleurs pouvoit seul le charmer,
Dans cet affreux palais il me fit enfermer.
Depuis ce jour fatal aux tourmens condamnée
J'y pleure les malheurs où je fus destinée.

ERIXESNE.

Je ne puis exprimer la surprise, & l'horreur
Que ce recit funeste a jetté dans mon cœur.
Que votre sort, helas! grande Reine, est à plaindre

Mais moi-même, à mon tour, que ne dois-je pas craindre ?
Etrangere en ces lieux, sans appui, sans amis,
Quel espoir de secours pourra m'être permis ?
Vous le savez, Madame, une guerre mortelle
Sembloit dans Garama devoir être éternelle.
Depuis six ans entiers les cruels Lybiens
Accabloient nos sujets des plus honteux liens.
Quand mon pere du vôtre implora l'assistance
Melgoris avec joie accepta l'alliance,
Et lui fit proposer par ses Ambassadeurs
D'unir par notre hymen, leurs Etats, & leurs cœurs.
Qu'à ces conditions il offroit une armée,
Sous le jeune Hesperus à vaincre accoutumée.
Mon pere se voyant pressé de toutes parts,
L'orgueilleux Lybien menaçant nos remparts,
Conclut sans balancer le fatal hymenée,
Où je suis en ce jour malgré moi condamnée.
Cependant Hesperus, heros cheri des Dieux,
Dont on ignore encore le rang & les aïeux,
Choisi par Melgoris pour finir nos allarmes
Vint bien-tôt attacher la victoire à nos armes.
De nos tristes sujets il ranima les cœurs,
Fit trembler la Lybie, & vainquit nos vainqueurs ;
Et sa rare valeur dans le cours d'une année
Nous fit voir par la paix la guerre terminée.
Mais tandis que chacun oublioit ses malheurs
J'abandonnois mon ame aux plus vives douleurs,
Je voyois approcher la cruelle journée
Où je devois quitter les lieux où je suis née.
Je l'avouerai, Madame, une secrette horreur,
Au nom de Melgoris, s'emparoit de mon cœur ;
J'avois sçû d'Hesperus la déplorable histoire
Des maux dont vous gardez la funeste memoire.
J'admirois vos vertus, je plaignois vos malheurs,
Et vous étiez souvent la cause de mes pleurs.
Il fallut cependant par une loi severe.

Me résoudre à quitter ma patrie, & mon pere :
Je partis, & d'hier arrivée en ces lieux,
Melgoris un moment s'est offert à mes yeux ;
Et voulant profiter de l'instant favorable,
Où son air n'avoit rien d'un tyran redoutable,
Après ce qu'exigeoit envers lui mon devoir,
J'osai lui demander le bonheur de vous voir :
Il me parut surpris de mon impatience,
Mais craignant qu'un refus montrât sa défiance,
Madame, il me permit de venir aujourd'hui
Vous jurer que mon cœur est plus à vous qu'à lui.
Je ne sais cependant ce que l'on doit attendre
Du bruit que dans ces lieux le peuple fait répandre.
On dit Habis vivant, & qu'échappé des eaux
Il vient pour vous vanger, & finir tous vos maux.

AXIANE.

Déja jusques à moi, ce bruit s'est fait entendre,
J'en ignore la cause, & je crains de l'apprendre,
Je sais trop de mon fils le deplorable sort,
Le genereux Phefrès fut temoin de sa mort.
Et je ne pense pas qu'il m'eût fait un mystere
Du salut d'une vie à mes desirs si chere :
Ce Phefrès que l'on voit cheri de Melgoris
Et que j'avois choisi pour élever mon fils,
Condamnant de son Roi l'injustice & la rage
Voulant sauver Habis courut sur le rivage,
Afin de l'arracher à la fureur des eaux ;
Quel spectacle, grands Dieux ! triste jouet des flots,
Il vit long-tems son corps errer à l'avanture
Et dans un gouffre affreux trouver sa sepulture.
En vain donc l'on voudroit me donner quelque espoir
Je suis trop sûre, helas ! de ne le plus revoir.
Mais, quand des Dieux enfin la suprême puissance
Auroit sauvé ses jours de tant de violence,
Melgoris aujourd'hui veut-il moins son trepas ;
Et si pour se vanger mon fils armoit son bras,
Sur qui porter ses coups ? sur un Roi ? sur un Pere !
Que malgré ses fureurs mon cœur encor revere :

Ah ! s'il faut à ce prix qu'Habis me soit rendu ;
Que pour moi cet espoir à jamais soit perdu.
J'aime mieux mille fois, dans le sort qui m'accable,
Le voir mort innocent, que vivant & coupable.

ERIXESNE.

Ah ! de tant de vertus les Dieux seront touchez.

AXIANE.

A me persecuter ils sont trop attachez.
Mais bien-tôt de ces bruits Phesrès viendra m'instruire,
Par son ordre déja Narbas m'est venu dire
Qu'en mon appartement on ne me retient plus,
Et que ce changement vient des soins d'Hesperus.
On dit que ce heros à me servir s'empresse :
J'ignore dans mon sort quel motif l'interesse :
Je ne l'ai jamais vû.

ERIXESNE.

Peut-être que les Dieux ;
Pour finir vos malheurs, l'ont conduit en ces lieux.
Il possede du Roi toute la confiance,
Et Phesrès . . . . mais vers nous je le vois qui s'avance.



SCENE II.

AXIANE, ERIXESNE, PHESRE'S, THOMIRE, NEPHISE.

AXIANE.

Eh bien! du ſort d'Habis êtes-vous informé
Le peuple, de ſon nom, eſt-il toujours charmé?
Expliquez-vous, Pheſrès; parlez ſans vous contraindre,
Ne me deguiſez rien, dois-je eſperer ou craindre?

PHESRE'S.

De ſon deſtin encor je n'ai pû rien ſavoir,
Le peuple cependant s'empreſſe pour le voir:
Il crie à haute voix qu'on lui faſſe connoître
Le Prince que le Ciel lui deſtine pour maître,
Et ſuivant ſans raiſon ſa vehemente ardeur,
Il diſpoſe déja de ſa main, de ſon cœur;
Et d'un commun accord la Princeſſe Erixêne
Eſt la ſeule qu'Habis doit leur donner pour Reine.
Voilà ce que j'ai ſû; mais enfin aujourd'hui.
Si le Prince eſt vivant, ne craignez rien pour lui.
Madame, j'en réponds, diſſipez vos allarmes,
Si pour le ſecourir il faut prendre les armes;
Je ſuis ſûr des ſoldats, ils aiment Heſperus;
Ce heros à leur tête, il ne faut rien de plus.
Mais du Roi cependant évitez la preſence,
Il va ſe rendre ici, laiſſez à ma prudence
Le ſoin de decouvrir ſes ſecrets ſentiments,
Il paroît agité de divers mouvements:
Peut-être dans ſon cœur trouve-t-il quelque peine

A faire encor ceder la nature à la haine ;
Et le temps peut donner des sentimens plus doux.

AXLANE.

Helas ! après les Dieux je n'espere qu'en vous.
S'ils ont sauvé mon fils, conservez leur ouvrage,
Ecartez loin de lui la mort ou l'esclavage,
Mais sur tout cher Phesrès, en protegeant Habis
Songez à respecter les jours de Melgoris.
Et vous que la pitié dans mon sort interesse
Daignez parler pour lui, genereuse Princesse,
Et ne permettez pas qu'un sang si precieux
Marque de votre hymen le moment glorieux.



SCENE III.

ERIXESNE, PHERE'S, NEPHISE.

ERIXESNE.

Quoique de mon pouvoir je n'ose rien attendre
Je perirai plutôt que de le voir repandre.

PHESRE'S.

Madame, conservez ces nobles sentimens,
Ramenez Melgoris de ses égaremens.
Ce Monarque vous aime, & de votre hymenée
Avec impatience il attend la journée.
Je sais que cet hymen flatte peu votre cœur ;
Qu'il en voit les apprêts avec quelque douleur ;
Que le trône à ce prix ne peut vous satisfaire,
Qu'un rang moins éclatant auroit de quoi vous plaire,
Cependant vous devez vous contraindre en ce jour,

Où regne la fureur, faites regner l'amour.
A vous tout accorder contraignez sa tendresse,
Et du destin d'Habis rendez-vous la maitresse.
Je sais vos sentimens; de puissants interêts
M'ont contraint à vouloir penetrer vos secrets.
Je n'abuserai point de cette connoissance,
Daignez prendre en mon zèle une entiere assurance:
Mais si vous n'empêchez le Prince de mourir
Tout ce que vous aimez, Madame, doit perir.
Je ne puis à vos yeux dévoiler ce mystere,
Pour le salut d'Habis je dois encor me taire.
Vous en savez assez pour prevenir des maux
Qui pourroient à jamais troubler votre repos.

ERIXESNE.

Quel discours . . . . . juste Ciel! pourquoi ma destinée
Au sort de votre Habis seroit-elle enchaînée?
Ah! de grace, Seigneur, dissipez mon effroi
Et puisque vous savez . . . .

PHESRE'S.

On ouvre, c'est le Roi.



SCENE IV.

MELGORIS, ERIXESNE, PHERE'S, NEPHISE, GARDES.

MELGORIS.

ENfin, bien-tôt, Madame, une éternelle chaîne
Doit unir Melgoris à l'illuſtre Erixêne :
Et ſans vous offenſer, mon cœur peut en ce jour
Expliquer à vos yeux l'excès de mon amour.
Peut-être avez vous crû qu'un deſſein politique
Vous a ſeul enlevée à la ſauvage Afrique,
Et que l'ambition d'unir deux grands Etats
M'a fait jetter les yeux ſur vos divins appas.
De pareils ſentimens toucheroient peu votre ame,
Et vous prouveroient mal, mon eſtime, & ma flâme.
Ces maximes d'Etat faites pour nos ſujets
Ne ſont que pour cacher nos ſentimens ſecrets ;
Je leur laiſſe une erreur qui peut faire ma gloire,
Mais je m'offenſerois ſi vous le pouviez croire.
Le bruit de vos beautez parvenu juſqu'à moi
M'a fait ſeul deſirer de vous offrir ma foi ;
Je ne dois cependant qu'aux volontés d'un pere,
L'illuſtre don d'un cœur que ma tendreſſe eſpere,
Et pour rendre mon ſort, Madame, encor plus doux,
Je voudrois me flater de le tenir de vous.

ERIXESNE.

Par mon pere, Seigneur, ma main vous eſt promiſe

A ses ordres toujours vous me verrez soumise
Quels que soient les motifs qui m'unissent à vous
Puisqu'il vous a choisi pour être mon époux.
J'obéirai, Seigneur . . . .

SCENE V.

MELGORIS, PHESRE'S.

MELGORIS.

AH! malgré sa contrainte
J'ai lû dans ses regards sa douleur & sa crainte.
Elle me hait, Phesrès, & le destin d'Habis
Lui fait avec horreur regarder Melgoris.
Je sais que mes fureurs en tous lieux publiées
Malgré le tems, jamais ne seront oubliées.
Je ne me flatte point, aux plus lointains climats
Du malheureux Habis on a sû le trepas,
Et le fatal moment où j'assouvis ma haine
Fut le jour où les Dieux firent naître Erixêne;
Et quand on a voulu lui peindre Melgoris,
On n'a pû le montrer qu'en meurtrier d'Habis;
Cependant, cher Phesrès, je sens que dans mon ame
Ma haine pour Habis triomphe de ma flâme,
Et ne puis sans fremir apprendre que les Dieux
Ont conservé des jours qui me sont odieux.

PHESRE'S.

Du bruit qui s'en répand la cause est incertaine,
Mais le peuple, Seigneur, instruit de votre haine;

Si le Prince est vivant, deviendra son appui;
Il n'en faut point douter; il s'armera pour lui;
Et les Getuliens à leurs Princes fideles
Viendront offrir leurs bras, à vos sujets rebelles:
Ils vous firent la guerre à la mort d'Albius,
Ils la feroient encor sans le brave Hesperus.
Sa valeur leur a fait abandonner les armes,
Mais il n'a pas tari la source de leurs larmes;
Ce n'est qu'avec regret qu'ils subissent les loix
D'un Prince tout couvert du beau sang de leurs Rois,
Et pour vanger d'Habis le destin deplorable
Ils n'attendent, Seigneur, qu'un moment favorable.
Les Rois vos alliés s'uniront contre vous
Si votre cœur ne prend des sentimens plus doux.
Et comment sans horreur celui des Garamantes
Verra-t-il que vos mains du sang d'Habis fumantes
Offriront à sa fille à la face des Dieux
Un sceptre tout souillé de ce crime odieux?
Ah! reprenez, Seigneur, la tendresse d'un pere,
Et songez qu'Axiane autrefois vous fut chere,
Qu'elle vous doit le jour, & que mere d'Habis
Son sang devient le vôtre, & qu'il est votre fils.
Mais, Seigneur, vos regards m'ordonnent de me taire;
Pardonnez à mon zèle un discours temeraire.
Pour vos seuls interêts j'en écoute l'ardeur,
Et voudrois pour un fils attendrir votre cœur.

MELGORIS.

Vous deviez reserver la force de ce zèle
Pour servir votre Roi contre un peuple rebelle,
Et ne pas l'employer à proteger les jours
D'un Prince qui des miens doit abreger le cours;
Et si de trahison je vous croyois capable
Un discours si hardi vous eût rendu coupable.
J'excuse cependant l'excès de cette ardeur,

Et veux bien sans détour vous decouvrir mon cœur.
Vous blâmez ma conduite, & s'il faut vous en croire,
En immolant Habis je vais perdre ma gloire ;
Tout l'univers entier va s'ármer contre moi,
Et mes propres sujets vont me manquer de foi.
Ces malheurs autrefois étoient-ils moins à craindre ?
Axiane & son fils étoient-ils moins à plaindre ?
Me suis-je moins vangé ? les a-t-on secourus ?
Tous les Rois ont-ils pris le parti d'Albius ?
L'Etat a-t-il gemi par des guerres civiles ?
A-t-on vû ravager mes Provinces & mes Villes ?
En ai-je moins été triomphant, glorieux,
Et mes sujets enfin en sont-ils moins heureux ?

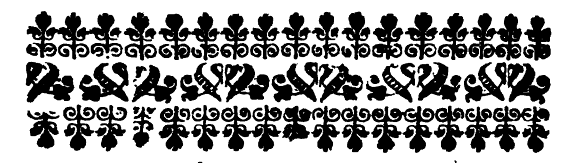
PHESREŚ.

Je l'avouerai, Seigneur, jamais Roi sur la terre
N'a paru plus heureux, dans la paix, dans la guerre ;
Mais si le triste sort de l'innocent Habis
Ne vous a pas encor attiré d'ennemis ;
Si pour vanger sa mort on n'a pas pris les armes
On ne doit l'imputer qu'aux mortelles allarmes
Que la guerre a causée à tous les Potentats
Qui deplorent d'Habis le funeste trepas.
Par l'effet d'une sage & fine politique,
Attentifs aux succès de la guerre d'Afrique,
Et craignant du vainqueur le redoutable bras,
Ils ont mis tous leurs soins à garder leurs Etats.
A present que la paix a dissipé leur crainte
Leur fureur à vos yeux paroîtra sans contrainte.
De la mort de ce Prince ils seront les vangeurs,
Et s'il vit, de ses jours ils seront deffenseurs.
Si de tant d'ennemis vous méprisez les armes,
D'Axiane, Seigneur, voyez couler les larmes,
Considerez le tems qu'ont duré ses ennuis,
Et réparez ses maux en lui rendant son fils.

Ah ! je sai mieux que toi quelle est mon injustice,
Mais tel est de mon sort le rigoureux caprice ;
Je dois haïr Habis si je veux être Roi,
Et le trône, Phesrès, a trop d'appas pour moi.
Contre mes cruautés moi-même je murmure,
Mais je voudrois en vain rappeller la nature ;
Un oracle fatal a chassé de mon cœur
Ce que le nom de pere y gardoit de douceur.
Allons voir cependant à quoi je dois m'attendre,
Et sachons aujourd'hui quel parti je dois prendre.
Et vous, Dieux inhumains ! si vous vouliez qu'Habis
Tint dans mon cœur le rang que doit tenir un fils ;
Si vous ne vouliez pas qu'il devînt ma victime,
Que ne me cachiez-vous son destin & son crime.

Fin du premier Acte.



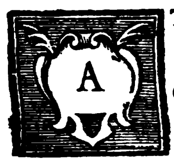


ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE

HESPERUS, NARBAS.

HESPERUS.



A T-on trouvé Phesrès, puis-je l'entretenir ?

NARBAS.

Oui, Seigneur, dans ces lieux il va bien-tôt venir.
Mais, qui peut vous causer cette sombre tristesse ?
Tout flate vos desirs, l'hymen de la Princesse ;
Ne peut être achevé que le destin d'Habis
N'ait dissipé le trouble où paroît Melgoris.

HESPERUS.

Ah ! que n'a-t-il peri ce Prince deplorable,
Je ne souffrirois pas le tourment qui m'accable.

NARBAS.

Quoi, Seigneur, contre lui conspirez-vous aussi ?

HESPERUS,

De mes malheurs, Narbas, tu n'es pas éclairci ;
Je sai quel est ton zèle, & ma reconnoissance

Ne laiſſe dans mon cœur aucune defiance,
Apprends donc qui je ſuis, & reconnois en moi
Et le fils d'Azirane, & le ſang de ton Roi.

NARBAS.

Vous, Seigneur, vous Habis? qu'elle main ſecourable
A garanti vos jours d'une mort effroyable?

HESPERUS.

Tu ſais, mon cher Narbas, que le Roi furieux
De ce que ſur mon ſort avoient predit les Dieux,
Sans pitié pour mon âge & pour mon innocence,
Voulut avec éclat ſignaler ſa vangeance.

NARBAS.

Oui, Seigneur, & j'ai ſû qu'il crût que ſon repos
Dependoit de vous voir ſubmergé par les eaux.

HESPERUS.

La mer à ſes deſſeins ne parut pas propice,
Elle n'accepta point ce cruel ſacrifice;
Et ſans doute les Dieux attentifs à mon ſort,
Envoyerent Pheſrès pour empêcher ma mort.
L'eſpoir de me ſauver de cet affreux naufrage
Avoit conduit ſes pas ſur ce fatal rivage.
Juge, mon cher Narbas, juge de ſes transports;
Quand un flot juſqu'à lui fit approcher mon corps.
Il me prend, il m'embraſſe, & connoît avec joie
Que de la mort encore je ne ſuis pas la proie.
Il en rend grace aux Dieux; mais redoutant pour moi
Le ſejour de la Ville, & les regards du Roi,
Et voulant ſans peril élever ma jeuneſſe,
Il choiſit les deſerts de la vaſte Tarteſſe
Pour cacher mon deſtin, & ſes ſoins genereux,
Comme un azile ſûr aux mortels malheureux.
C'eſt là, mon cher Narbas, que cet ami fidele
A ſignalé pour moi ſa tendreſſe & ſon zéle.
J'avois paſſé quinze ans dans ces ſauvages lieux,

Quand la guerre m'offrit un sort plus glorieux ;
De barbares brigands une nombreuse armée,
Avide de carnage, au meurtre accoûtumée,
Vint fondre dans Tartesse & ravager nos champs,
Tout fuyoit à sa vûë, & nos soldats tremblants
Loin de les attaquer & de rien entreprendre,
Se disputoient entr'eux la honte de se rendre.
Le bruit de leurs fureurs parvenu jusqu'à moi,
Au lieu de m'inspirer la terreur & l'effroi,
Fit naître dans mon cœur la glorieuse envie
De signaler mon nom en exposant ma vie ;
Et comme de Phesrès je me croyois le fils,
Je le pressai d'offrir mon bras à Melgoris.
Les monstres furieux des forêts de Tartesse
Avoient déja senti ma force & mon adresse :
J'étois toujours vainqueur, & j'osois me flatter
Que l'homme n'étoit pas moins facile à dompter.
Phesrès avec plaisir reconnut mon courage,
Mais craignant pour mes jours quelque nouvel orage,
Par un recit sincere, entrecoupé de pleurs,
Il m'apprit qui j'étois ; l'oracle, mes malheurs,
Les cruautés du Roi, le trepas de mon pere,
Et la longue prison de la Reine ma mere ;
Et que si je voulois prouver à Melgoris
Que malgré ses fureurs il revoyoit Habis,
Je portois sur mon sein les glorieuses marques
Qu'on imprime en naissant aux fils de nos Monarques ;
Mais qu'il falloit avant, à force de vertus,
Le contraindre à m'aimer sous le nom d'Hesperus.
Ce discours flatoit trop mes desirs & ma gloire
Pour oser hesiter un moment à le croire ;
Ainsi dans mes desseins toujours plus affermi
Je ne respire plus que le sang ennemi.
Phesrès trop convaincu que depuis ma naissance

Les Dieux s'étoient unis pour prendre ma défense,
Pour retenir mon bras ne fit qu'un foible effort,
Et je me vis enfin le maître de mon sort.

NARBAS.

Ciel ! qui pourroit ici douter de ta puissance !
Satisfaites, Seigneur, ma juste impatience.
Je ne puis conçevoir sans en trembler d'éfroi,
Comment vous avez fait pour vous cacher au Rói.

HESPERUS.

Je me rendis au camp, où sans vouloir paroître,
J'attendis le moment de me faire connoître.
Le hazard me l'offrit dans le premier combat,
Où je parus d'abord comme simple soldat.
De nôtre General la valeur temeraire
L'engageant trop avant dans le parti contraire;
Malgré tous ses efforts précipita sa mort.
Les Cinettes bien-tôt sûrent son triste sort,
Et trouvant dans la fuite un secours salutaire,
Ils s'ébranloient déja, lorsqu'outré de colere
De voir si peu de cœur aux soûtiens de nôs Rois;
Je m'avance, & par tout faisant voler ma voix,
Je m'oppose à leur fuite, & leur vante la gloire
Qu'ils auront de mourir en cherchant la victoire.
De l'espoir du butin je flate leur valeur,
Et ne neglige rien pour calmer leur terreur.
Je ne sai si les Dieux, à mes vœux favorables,
Leur firent voir en moi quelques traits respectables;
Mais lorsque j'eus parlé, d'une commune voix:
Commandez, dirent-ils; & nous suivrons vos loix.
Alors, sans balancer, j'accepte cette gloire;
J'ordonne qu'on me suive, & bien-tôt la victoire
Par un heureux retour s'attachant à nos pas,
De dix mille brigands nous fit voir le trepas;
Le reste n'a d'espoir qu'en une prompte fuite,

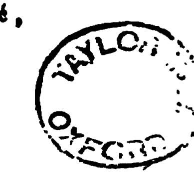
Et la nuit qui paroît nous défend la pourſuite.
Les Cinettes vainqueurs, mais ſurpris & confus
Portent juſques au Roi l'action d'Heſperus.
Il demande à me voir, & c'eſt Pheſrès lui-même
Qui m'annonce du Roi la volonté ſuprême.
Je me rends à la Cour, & m'offre à Melgoris;
Et comme rien en moi ne lui parloit d'Habis,
Qu'il n'avoit point d'objet qui reveillât ſa haine,
La nature en ſecret agit ſur lui ſans peine;
Et ſans ſavoir quel eſt cet abſolu pouvoir
Qui le force à ſentir tant de joie à me voir,
Il m'embraſſe, & cent fois nomme reconnoiſſance,
Ce qui n'eſt que du ſang l'inviſible puiſſance.

NARBAS.

Ce ſervice éclatant meritoit ſon amour,
Et je ne doute point que la nature un jour
De ſon ame, Seigneur, ne ſe rende maitreſſe,
Et ne faſſe ceder la haine à la tendreſſe.

HESPERUS.

Enfin il demanda quel étoit mon pays,
Si j'étois ſon ſujet, & de qui j'étois fils.
Je dîs que j'ignorois mon rang & ma patrie,
Et le nom de celui dont je tenois la vie:
Qu'un Lybien m'avoit tendrement élevé,
Mais que la mort trop tôt me l'ayant enlevé,
J'avois fait le deſſein d'illuſtrer ma memoire
En bravant les perils attachez à la gloire,
Et qu'ayant ſû la guerre au ſein de ſes Etats,
Je les avois choiſis pour ſignaler mon bras.
Ce diſcours n'ayant rien qui ne parût ſincere,
Il n'en penétra point le ſens & le myſtere,
Et quoiqu'il fût touché d'ignorer mes aïeux,
Il jura de me faire un deſtin glorieux;
Et ſans doute voulant éprouver mon courage,
Il me laiſſa le ſoin d'achever mon ouvrage.
Tarteſſe, en moins d'un an, ſe vit en ſûreté,
Et les brigands punis de leur temerité.
A peine cette guerre étoit-elle achevée



Qu'on vit la Gétulie aussi-tôt soulevée.
Ces peuples malheureux soûmis à Melgoris,
Ne cherchant qu'à vanger Albius & son fils,
Pour la troisiéme fois à leur Prince fideles,
Au joug de Mëlgoris se montrerent rebelles.
Pour les dompter, Narbas, & leur donner la loi,
Ce Monarque irrité jetta les yeux sur moi.
Ce ne fut pas, ami, sans repandre des larmes,
Que je me vis contraint d'aller porter les armes,
Contre un peuple accablé de mon malheureux sort,
Et qui n'étoit armé que pour vanger ma mort,

NARBAS.

Je ne m'étonne plus quand tout couvert de gloire,
Vous paroîssiez, Seigneur, gemir de la victoire;
Ce fut en ce tems-là que m'attachant à vous,
Je fis de vous servir mon destin le plus doux.

HESPERUS.

Ainsi tu te souviens que contre toute attente
Je fis faire une paix jusqu'à present constante.
Tant de succès heureux, firent que Melgoris
Me regarda bien-tôt comme son propre fils.
De ses plus chers secrets je fus depositaire,
Sans moi, sans mes conseils, rien ne pouvoit lui plaire;
Tout flatant près de lui, mes vœux & mon espoir,
Je voulus sur son cœur éprouver mon pouvoir.
J'y réüssis, Narbas, malgré sa colere
J'obtins la liberté de la Reine ma mere.
Impatient, charmé, j'allois sêcher ses pleurs,
Lui faire voir son fils, & finir ses malheurs,
Lorsque de Garama l'ambassade éclatante
Vint m'arracher ma joie & tromper mon attente.
Melgoris défendit que jusqu'à mon retour
Axiane reprît son rang en cette Cour.
Ami, tu sais le reste; arrivé dans l'Afrique,

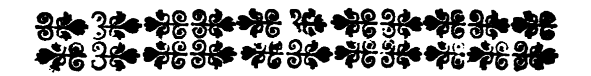
Malgré tous mes efforts, mes soins, ma politique,
Erixêne en mòn cœur fit naître tant d'amour,
Que pour me l'arracher il faut m'ôter le jour.
Cependani en ces lieux, par moi-même amenée,
Mes exploits n'ont servi que pour son hymenée.

NARBAS.

Esperez tout, Seigneur, du peuple & des soldats;
Le Roi qui vous cherit sait que sans votre bras......

HESPERUS.

Je n'attends rien, Narbas, de sa reconnoissance,
S'il connoît une fois ma flâme & ma naissance.
Phesrès vient, laisse-nous; je veux en liberté
Lui dire les transports dònt je suis agité.



SCENE II.

HESPERUS, PHESRE'S,

HESPERUS.

Je vous attends Phesrès avec l'impatience
D'un Prince, dont vos soins sont l'unique esperance,
J'attends de vos conseils, où la vie ou la mort.

PHESRE'S.

Vous êtes seul, Seigneur, maître de votre sort.
Un mot va vous ouvrir le chemin à l'Empire,
Et rompre les liens dont votre cœur soupire.
Le peuple prevenu ne veut que voir Habis,

Pour le conduire au trône, & perdre Melgoris.

HESPERUS.

Moi ! que je monte au trône, & qu'aux yeux de ma mere
Je porte le poignard dans le sein de son pere !
Ah ! depuis quand Phesrès voulez-vous qu'Hesperus
S'illustre par le crime, & non par des vertus.

PHESRE'S.

Ah ! que pour moi, Seigneur, ce reproche a de charmes.
Je ne regrette plus mes soins & mes allarmes ;
Je benis mille fois le moment où les Dieux
M'ont conduit pour sauver des jours si précieux.
Je l'avouerai, Seigneur, je craignois dans votre ame
Les transports indiscrets d'une trop vive flâme,
Et que pour posseder Erixêne en ce jour
Vous ne fissiez ceder votre gloire à l'amour.

HESPERUS.

Quoique de cet amour mon cœur soit la victime,
Il est trop pur, Phesrès, pour le conduire au crime.
Et j'atteste les Dieux, que l'oracle jamais
Ne peut être accompli s'il l'est par mes forfaits.
Mais sans tremper mes mains dans un sang respectable,
Ne puis-je détourner un hymen qui m'accable !

PHESRE'S.

Le Roi de cet hymen a retardé le jour,
Le nom d'Habis le trouble & suspend son amour.
Quels que soient les attraits dont brille la Princesse,
La haine dans son cœur surmonte la tendresse,
Cependant, par mes soins, le bruit s'est répandu.
Que le Prince est vivant, & qu'il est attendu.
Le peuple & les soldats sont prêts à le défendre,
Si le Roi contre lui vouloit rien entreprendre.

Montrons

Montrons-leur donc, Seigneur, que le brave Hesperus,
Ce heros qu'on adore est le fils d'Albius.
Par de secrets ressorts que mon zele m'inspire
Sans crime je sçaurai vous conduire à l'empire,
Unir votre destin à l'objet de vos vœux,
Et mourir, s'il le faut, pour voir mon Prince heureux.

HESPERUS.

Ah! j'ai trop éprouvé vos soins & votre zele
Pour douter un moment d'un ami si fidele.
Disposez donc, Phesrès, d'Hesperus & d'Habis;
Toujours à vos conseils vous les verrez soûmis.

PHESRE'S.

De mes desseins bien-tôt je viendrai vous instruire,
Un plus long entretien pourroit ici nous nuire.
Daignez vous confier à mon zele, à ma foi,
Et de votre destin reposez-vous sur moi.

HESPERUS.

Si les Dieux, cher Phesrès, comblent mon esperance,
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.

PHESRE'S.

Je vous quitte, la Reine adresse ici ses pas:
Pour ne rien hazarder ne vous decouvrez pas.



SCENE III.

AXIANE, HESPERUS, THOMIRE.

AXIANE.

D'Une longue prison par vos mains délivrée,
De vos soins genereux vivement penetrée,
Je viens vous en marquer avec empressement
Et ma reconnoissance & mon étonnement.

HESPERUS.

Mon zele dès long-temps se seroit fait connoître,
Si de votre destin le Ciel m'eût rendu maître :
Madame, & vos malheurs m'ont touché plus que vous,
Heureux si je pouvois vous faire un sort plus doux.
Phesrès connoît mon cœur, il a dû vous apprendre,
L'interêt qu'en vos maux il m'a toujours vû prendre.

AXIANE.

Oui, Seigneur, il m'a dit, qu'auprès de Melgoris
Vous daignez proteger le malheureux Habis.
On dit qu'il est vivant, & quoique je l'ignore,
Souffrez que pour ses jours sa mere vous implore,
Et faites que le bras qui soûtient tant de Rois,
D'un Prince infortuné soutienne aussi les droits.
Joignez à vos vertus . . . . ,

HESPERUS.

Si vous sçaviez, Madame ....

Que j'ai peine à cacher le trouble de mon ame.
Non, ne doutez jamais de mon zele pour vous,
Je fais de vous servir mon bonheur le plus doux.

AXIANE.

Helas ! que cet espoir pour mon cœur a de charmes ....
Vous vous attendrissez, & malgré moi mes larmes....

HESPERUS.

Que ne puis-je à vos yeux .... exprimer ma douleur ....

AXIANE.

Juste Ciel ! je me trouble .... & dans vos traits, Seigneur ....
D'un Epoux malheureux je vois la ressemblance.
On ignore, dit-on, ... quelle est votre naissance,
Pourriez-vous me cacher ...... que n'êtes-vous Habis ?

HESPERUS.

De secrets intérêts .... de puissans ennemis ....
Me forcent à garder ... un trop cruel silence......
Mais, helas ! malgré moi .... vos pleurs ..... votre presence ...
Et l'injuste courroux .... où paroît Melgoris....
Font sentir à mon cœur....

AXIANE.

Ah ! vous êtes mon fils.

Je ne puis me méprendre aux transports de mon ame.

HESPERUS.

Ils ne vous trompent point ; à vos genoux, Madame.
Vous voyez votre fils ....

AXIANE.

Habis, mon cher Habis,

Aurois-je jamais crû qu'il m'eût été permis
D'effacer de mon cœur la triste destinée.

HESPERUS.

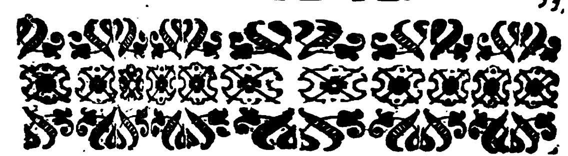
Oubliez-la, Madame, & que cette journée
Vous rende le repos que vous aviez perdu.

AXIANE.

Ah ! mon fils .... mais ici l'on peut être entendu ;
Mon cœur ne peut cacher tout l'excès de sa joie,
Et depuis trop long-temps à la tristesse en proie ;
On pourroit s'étonner de ce grand changement,
Et rien ne doit troubler notre contentement,
Pour dissiper ma crainte, allons chez la Princesse ;
Vous connoissez pour moi ses soins & sa tendresse ;
Elle a pris trop de part, mon fils, à ma douleur,
Pour ne pas partager ce qui fait mon bonheur.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXESNE, HESPERUS, NEPHISE, NARBAS.

ERIXESNE.

Il n'étoit pas besoin de joindre à vos vertus
Un rang plus éclatant que celui d'Hesperus.
Si vous n'étiez pas Roi par un malheur insigne,
Il suffisoit, Seigneur, que vous en fussiez digne,
Et le grand nom d'Habis vous est *moins glorieux*
Qu'il ne paroît cruel & funeste à mes yeux.

HESPERUS.

Mon destin, quel qu'il soit, sera digne d'envie,
Puisque dans les malheurs qui poursuivoient ma vie,
Les Dieux m'ont épargné le plus cruel de tous
En me donnant un rang qui m'approche de vous.
Mais, que dis-je, en ce jour mon bonheur est extrême
Puisque mon nom vous rend maitresse de vous-même:
Songez que ce nom seul repandu dans ces lieux
Vient de vous garantir d'un hymen odieux.
Songez, songez, Madame, aux transports de la Reine

Quand elle a sçû qu'Habis adoroit Erixêne.
Cette illustre Princesse, en embrassant son fils
A beni le moment qui vous l'avoit soûmis.

ERIXESNE.

D'Axiane, Seigneur, je connois la tendresse,
Je sçais que dans mon sort sa bonté l'interesse,
Et dans un autre tems j'aurois fait mon bonheur
De lui voir estimer le choix de votre cœur.
Mais, que nous sert, helas! une esperance vaine,
Au bruit de votre nom le Roi reprend sa haine.
Son hymen retardé ne me rend pas ma foi,
Melgoris a toujours les mêmes droits sur moi;
Et quand pour votre sort je n'aurois rien à craindre,
Votre flâme, Seigneur, ne doit pas moins s'éteindre.
Si tant d'exploits fameux, & si tant de vertus
M'ont fait sans m'offenser écouter Hesperus,
Il doit vous souvenir qu'un éternel silence
Devoit de cet amour être la récompense.

HESPERUS.

Je n'attendois pas moins d'un austere devoir,
Mais quel que soit sur moi votre absolu pouvoir,
Je ne cesserai point d'adorer Erixêne,
Mes jours me sont moins chers qu'une si belle chaîne;
Et si pour votre gloire il me falloit perir
Avec empressement vous m'y verriez courir.
J'en atteste les Dieux. Mais que je crains, Madame,
Qu'un amour plus heureux n'ait sçû toucher votre ame.
Peut-être craignez-vous de recevoir d'Habis
Le sceptre qu'en ce jour vous offre Melgoris.

ERIXESNE.

Par d'injustes soupçons n'augmentez point ma peine,
Vous connoissez trop bien les objets de ma haine
Pour douter un moment quel eût été mon Roi
Si le choix d'un Epoux eût dependu de moi.

HESPERUS.

Ah! puisqu'il est ainsi, ne blâmez plus, Madame,

L'espoir qui, malgré vous, s'empare de mon ame.
Pour l'excuser, sçachez que peut-être en ce jour
On sçait dans Garama mon nom & mon amour.
Ce discours vous surprend, mais cet ami fidele,
Qui sçût me garantir de la nuit éternelle,
Par un homme affidé, parti depuis huit jours,
A du Roi votre pere imploré le secours.
J'ignorerois encor ce dernier trait de zele ;
Mais voulant dissiper ma tristesse mortelle,
Il vient de me l'apprendre, & qu'en ce même jour
De ce Courrier fidele il attend le retour.

ERIXESNE.

Je ne sçaurois douter de la reconnoissance
D'un Roi dont vous avez relevé la puissance ;
Mais ne vous flatez pas qu'il puisse être permis
De violer la foi promise à Melgoris.
Ainsi donc votre amour à present legitime
En un moment, Seigneur, peut devenir un crime.
De soins plus importans occupez votre cœur ;
D'un Monarque cruel prevenez la fureur ;
Faites-vous reconnoître, & dans la Getulie
Allez mettre à couvert une si belle vie.

HESPERUS.

Moi, Madame, partir, & laisser dans ces lieux
Ce que j'ai de plus cher & de plus precieux ?
Que j'aille ailleurs traîner une vie inutile ?
Point de trône sans vous, point d'espoir, point d'azile.
Avant que Melgoris vous attache à son sort,
Je sçaurai le contraindre à me donner la mort,
Et dès ce moment même . . . .

ERIXESNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Qu'esperez-vous, Seigneur, d'une aveugle colere ?
Restez puisqu'il le faut, & n'entreprenez rien
Sans l'avis de Phesrès, de la Reine, & le mien.

SCENE II.

HESPERUS, NARBAS.

HESPERUS.

DIeux ! quel ordre charmant, & que mon espe-
rance . . . .

NARBAS.

Contraignez-vous, Seigneur, c'est le Roi qui s'à-
vance.

SCENE III.

MELGORIS, HESPERUS, NARBAS, GARDES.

MELGORIS.

DEmeurèz Hesperus, je veux en liberté
Vous confier les soins dont je suis agité.
Laissez-nous.

SCENE IV.

MELGORIS, HESPERUS.

HESPERUS.

Toujours prêt à vous prouver mon zele,
Vous n'avez point, Seigneur, de sujet plus fidele.

MELGORIS.

Je n'en sçaurois douter, & tes rares exploits
M'ont fait connoître assez tout ce que je te dois.
Heureux si ces sujets dont tu soutiens la gloire
Se montroient comme toi jaloux de leur memoire.
Mais, helas! aujourd'hui revoltez contre moi,
Ils ne respirent plus que le sang de leur Roi.
Phesrès même, Phesrès, en ce moment conspire
Pour m'arracher la vie ou pour m'ôter l'Empire.

HESPERUS.

Ah! que me dites-vous? lui, Seigneur, conspirer?
Attenter à vos jours! à l'Empire aspirer?
Non, ne le croyez pas; son zele & sa sagesse
Lui font des ennemis, & leur funeste adresse
Profite des transports d'un peuple audacieux
Pour le rendre, Seigneur, criminel à vos yeux.

MELGORIS.

Je ne te blâme point de prendre sa défense;
Tu lui dois cet effet de ta reconnoissance;
Et si jamais l'ingrat fut zelé pour son Roi,
Il ne se l'est montré qu'en lui parlant pour toi.
Mais, mon cher Hesperus, ce que je vais t'apprendre
Te sera bien-tôt voir quel parti tu dois prendre.

Par des avis divers instruit de ses projets,
Je sçais qu'il a lui seul revolté mes sujets;
Que sous le nom d'Habis il arme les Cinettes;
Qu'il a dans Garama des pratiques secrettes,
Et que d'un homme à lui, parti pour cette Cour,
Dans cette même nuit il attend le retour.
Mes ordres sont donnez pour arrêter le traître;
Tous les ports sont fermez, & s'il ose paroître
Aussi-tôt on l'amene, & sans plus balancer
Je sçaurai me vanger de qui m'ose offenser.

HESPERUS.

Pour de tels attentats votre juste colere
Ne peut être, Seigneur, trop prompte & trop severe.
Si Phesrès est coupable & cherche à vous trahir,
Les plus affreux tourmens ne sçauroient le punir;
Mais, encore une fois, souffrez que je l'excuse,
A le croire un ingrat mon ame se refuse;
Et je ne puis penser qu'à la fin de ses jours,
Il veuille par le crime en terminer le cours.
Pour en être assuré, confiez à mon zele
Le premier entretien de cet homme fidele
Que l'on dit qu'il attend, alors mieux informé
Votre soupçon sera détruit ou confirmé;
Et je ne craindrai point qu'une maligne envie
Ose vous imposer, & noircisse sa vie.

MELGORIS.

Non, non, à d'autres soins tu te dois occuper,
Ne crois pas que jamais on puisse me tromper;
Je sçaurai démêler le vrai de l'artifice,
Et ne conduirai point l'innocent au supplice;
Ta valeur, des soldats t'a sçû faire adorer,
De leur fidelité tu te dois assurer.
Je remets en tes mains ma vie & mon Empire;
Et puisque ta vertu me force à te le dire,
Apprends qu'en me servant tu travailles pour toi,
Et te fais un chemin pour t'égaler à moi.
Quoique j'ignore encore de qui tu reçûs l'être,

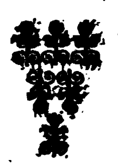
De secrets mouvemens, dont je ne suis pas maître,
Te rendent à mon cœur, si cher, si précieux,
Qu'un fils, qu'à mes desirs accorderoient les Dieux,
N'auroit pas plus que toi de part à ma tendresse.
Remplis ces sentimens, & puisque le tems presse,
A mes lâches sujets oppose ta valeur.
Sur tout d'Habis vivant chasse la vaine erreur.
Enfin, d'un Roi qui t'aime affermis la puissance,
Et ne doute jamais de sa reconnoissance.
Je vais chez la Princesse, où sans rien decouvrir,
Je sçaurai si son cœur ose aussi me trahir.



SCENE V.

HESPERUS *seul.*

Dieux! quel enchaînement de tendresse & de haine!
Quand l'une offre à mes yeux une perte certaine
L'autre éleve mon sort au faîte des grandeurs,
Et par tout je ne vois qu'un tissu de malheurs;



SCENE VI.

HESPERUS, PHESRÈS.

HESPERUS.

AH ! fuyez, cher Phesrès, & loin de cet Empire
Allez finir des jours qui font que je respire :
Vous êtes accusé, Melgoris est instruit
Des nouvelles qu'on doit vous donner cette nuit.
Partez, n'attendez pas qu'une aveugle colere
Me fasse voir en vous la mort d'un second pere.

PHESRÈS.

Je sçais tout ; un des miens caché dans ce Palais,
A sçû de Melgoris découvrir les secrets :
Mais, Seigneur, de mon sort ne soyez point en peine ;
Je ne crains pas pour moi les effets de sa haine ;
J'attendrai, sans trembler, quel en sera le cours,
Si tout mon sang versé peut garantir vos jours ;
Quelle que soit du Roi l'exacte vigilance,
Il ne pourra par-là sçavoir votre naissance.
Je n'ai point découvert qu'Hesperus en ces lieux
Cachoit sous ce faux nom un rang plus glorieux ;
Du Roi de Garama j'implore l'assistance
Simplement pour Habis & pour son innocence ;
Et lui fais concevoir qu'avec un tel Epoux
La Princesse sa fille auroit un sort plus doux.
Voilà ce que le Roi sçaura par sa réponse.
Alors, sur mon destin, que sa bouche prononce ;
Qu'il me laisse la vie ou me donne la mort,

Vous n'en serez pas moins maître de votre sort.

HESPERUS.

Je sçaurai prévenir celui qu'il vous prépare ;
Il est tems qu'à ses yeux Hesperus se déclare.
J'ai suivi jusqu'ici vos conseils genereux,
Je me suis fait aimer d'un Prince rigoureux,
J'ai servi son Etat, soûtenu son Empire ;
C'est par moi qu'en ces lieux tout agit, tout respire ;
Ce Prince me cherit plus qu'il ne hait Habis,
Et son cœur malgré lui lui montre en moi son fils.
Souffrez donc qu'aujourd'hui je rompe le silence,
Et que j'ose éprouver sa haine ou sa clemence :
Mais cependant fuyez ; & loin de ce Palais
Allez de mes desseins attendre le succès.

SCENE VII.

PHESRES.

Non, non, je ne veux point par une indigne fuite
Meriter des soupçons dont je crains peu la suite.
Servons-le, malgré lui, puisqu'il veut être Habis ;
Qu'il fasse au moins trembler le cruel Melgoris.
On ouvre ; c'est la Reine : évitons sa presence,
Et n'ayons plus que nous dans notre confidence.

SCENE VIII.

AXIANE, PHESRE'S, THOMIRE,

AXIANE.

OU fuyez-vous, Phesrès, & quels nouveaux malheurs
Peuvent vous dispenser de voir couler mes pleurs ?
Je ne cherche que vous ; dans mon inquiétude ;
Du destin de mon fils la triste incertitude,
A chassé de mon cœur les transports pleins d'appas,
De le voir échappé des horreurs du trepas.
Depuis que je l'ai vû, tout m'agite & me trouble ;
Ma crainte pour ses jours à chaque instant redouble;
Tout me paroît suspect dans ces funestes lieux ;
Il n'a pû qu'un moment se montrer à mes yeux,
Et mes embrassemens entremêlez de larmes
N'ont sçû rien exprimer que mes justes allarmes.
Que fait-il, & d'où vient que sa mere aujourd'hui
Ignore les projets que vous formez pour lui.

PHESRÉS.

Dans nos premiers desseins rien n'est changé, Madame,
Et vous devez bannir la crainte de votre ame,
Puisque tant que les Dieux me feront voir le jour,
Je sçaurai conserver ce fils à votre amour.

SCENE IX.

AXIANE, THOMIRE.

AXIANE.

Quelle est cette froideur, quel trouble elle m'inspire !
Embarrassé, confus, il craint de m'en trop dire,
Lui serois-je suspecte ? Ah ! courons sur ses pas ;
Peut-être a-t-on d'Habis ordonné le trepas.

THOMIRE.

Helas ! de ce dessein que pouvez-vous attendre,
Songez que dans ces lieux le Roi peut vous surprendre,
Madame, quel seroit son funeste courroux,
S'il sçavoit que Phefrès s'interesse pour vous.
Prenez sur sa parole une entiere assurance ;
Vous connoissez son zele, & quelle est sa prudence ;
Peut-être pour le Prince, & pour vos interêts,
Devez-vous ignorer ces sentimens secrets.

AXIANE.

Ah ! que tu connois mal ce que sent une mere
Quand il s'agit du sort d'une tête si chere,
Si tu crois que son cœur se repose aisément
Sur la foi d'un mortel sujette au changement.
Témoin de mes tourmens, témoin de ma constance ;
Tu t'étonne, helas ! de mon impatience ;
Et tu ne conçois pas qu'en recouvrant Habis
Ce desespoir encor puisse m'être permis.
Thomire, à mes malheurs j'étois accoutumée,
Mon ame pour un fils n'étoit plus allarmée,

Je le croyois sans vie, & n'esperant plus rien,
J'attendois que la mort unît mon sort au sien.
A present que je sçai que le Ciel favorable
A garanti ce fils d'un destin déplorable,
Je sens renouveller mes premieres douleurs.
Tout me rappelle en lui la source de mes pleurs,
Je crois voir Melgoris inventer un supplice,
Pour en faire à sa haine un affreux sacrifice.
Je me le represente expirant dans mes bras
En demandant au Ciel de ne le vanger pas.

THOMIRE.

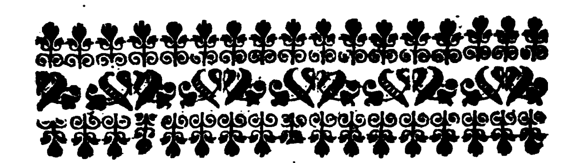
Ah! de grace, éloignez un objet si funeste;
Les Dieux ont commencé, les Dieux feront le reste.
Mais, encore une fois, évitez Melgoris,
Rentrez, & cachez-vous à des yeux ennemis.

AXIANE.

Tu le veux, j'y consens; mais, ma chere Thomire,
Tu sçais depuis long-tems le destin où j'aspire;
Dieux puissans! terminez mon déplorable sort
Avant que de mon fils on m'annonce la mort.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELGORIS, HISPAL, GARDES.

MELGORIS *tenant une Lettre.*

Dieux ! quelle trahison, quel complot temeraire !
Les traîtres sentiront l'effet de ma colere.
Que l'on cherche Hesperus ; & qu'il se rende ici.



SCENE II.

MELGORIS.

ENfin, de mes malheurs je suis donc éclairci ;
Tout conspire à me rendre un tyran redoutable ;
Pour assurer mes jours je dois être coupable ;
Autrefois innocent, Monarque glorieux,
Des douceurs de mon regne on rendoit graces aux
Dieux.

Quel changement ! ô Ciel ! un Oracle terrible
Contre mon propre sang rend mon ame insensible !
Et pour regner en paix, me croyant tout permis,
J'emprisonne ma fille & fais perir son fils.
Et quand après vingt ans de justice & de gloire
Je crois de mes forfaits effacer la memoire,
J'apprends que cet Habis est échappé des eaux,
Et malgré tous mes soins vient troubler mon repos.
Ma haine se réveille à ce nom redoutable,
Je vais redevenir & tyran & coupable;
Mais vous, de qui l'oracle a causé mon effroi,
N'êtes-vous pas, grands Dieux ! plus coupables que
moi ?

SCENE III.

MELGORIS, HESPERUS.

MELGORIS.

AH ! mon cher Hesperus, prend part à ma disgrace,
Apprend, par cette Lettre, apprend ce qui se passe.
Phesrès est un perfide, & le Ciel inhumain
Rend Habis aux mortels pour me percer le sein.

HESPERUS *lit.*

J'approuve votre zele, & ce qu'il vous inspire,
J'apprends avec plaisir que votre Habis respire :
Je n'épargnerai rien pour conserver ses jours;
Quand il en sera tems, comptez sur mon secours,
Et si je puis encor disposer d'Erixène,
Je lui défends ici sur peine de ma haine
D'achever son hymen avecque Melgoris,

S'il veut tremper ses mains dans le sang de son fils.
De mon estime, enfin, ces marques éclatantes
Doivent vous assurer du Roi des Garamantes.

MELGORIS.

Le traître, tu le vois, me fait des ennemis
De ceux que ta valeur m'avoit rendu soûmis :
Mais je sçaurai tromper sa criminelle envie ;
J'assurerai mes jours aux dépens de sa vie.
Mes ordres sont donnez pour le faire arrêter,
Et je veux dès demain, sans plus rien consulter,
Unir ma destinée à celle d'Erixène :
Du Roi de Garama je dédaigne la haine.
Le bras qui le tira des fers des Libyens
Peut lui faire porter de plus pesans liens.
De tous mes ennemis c'est le moins formidable ;
Habis est mille fois pour moi plus redoutable,
Et lui seul aujourd'hui peut me faire trembler.

HESPERUS.

De quelle crainte, ô Ciel ! vous laissez-vous troubler ?
Je ne veux point, Seigneur, puisque c'est vous déplaire,
Adoucir pour Phesrès votre juste colere.
Mais, ce fatal Habis conservé par les Dieux
A-t il rien fait encor pour le rendre odieux ?
Ah ! se cacheroit-il, s'il est vrai qu'il respire,
S'il vouloit vous ravir & la vie & l'empire ?
Le voit-on profiter du trouble qu'en ces lieux
A porté pour lui seul un peuple audacieux ?

MELGORIS.

Quoi, pour Habis aussi ton ame s'interesse ?
Toi que je rends l'objet de toute ma tendresse,
Veux-tu donc te confondre avec mes ennemis ?

HESPERUS.

Moi, vous trahir, Seigneur ! ah, s'il m'étoit permis
De montrer à vos yeux tout l'excès de mon zele.

Vous connoîtriez bien-tôt si je vous suis fidele.
MELGORIS.
Ne me parle donc plus d'un objet odieux.
Mais, que nous veut Hispal, & quel bruit dans ces lieux ....



SCENE IV.

MELGORIS, HESPERUS, HISPAL.

HISPAL.

AH! prevenez, Seigneur, des sujets infideles :
Phesrès est à leur tête, & les troupes rebelles
Sous son commandement assiegent le Palais.
HESPERUS.
Dieux !
MELGORIS.
Ah ! satisfaisons ces perfides sujets :
Ils ont trop de mon cœur éprouvé la clemence ;
Qu'ils sentent en ce jour le poids de ma vengeance.
HESPERUS.
Non, demeurez Seigneur, sans exposer vos jours,
De leurs lâches desseins, j'arrêterai le cours ;
Je n'épargnerai point un peuple temeraire,
Et j'atteste à vos yeux l'astre qui nous éclaire
De vous livrer Habis avant la fin du jour.
MELGORIS.
Ou vainqueur ou vaincu, je te jure à mon tour
De te donner d'Habis le rang & la puissance.

SCENE V.

MELGORIS, *seul.*

POur mon cœur irrité quelle douce vangeance ;
Cependant avec lui partageons le danger
Où son zele pour moi le force à s'engager.
Opposons aux mutins l'éclat du diadême,
Et s'il nous faut quitter l'autorité suprême,
Du moins en la cedant perissons glorieux.
Mais, quel objet ici se presente à mes yeux ?

SCENE VI.

MELGORIS, AXIANE.

AXIANE.

APrès vingt ans, *Seigneur*, de vos regards bannie,
Des fautes du destin trop vivement punie,
Peut-il m'être permis d'embrasser vos genoux ?

MELGORIS.

Quel est votre dessein, & que demandez-vous ?

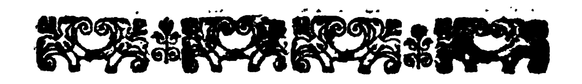
AXIANE.

Le peuple en ce momment vient de prendre les armes,

Et craignant pour vos jours, dans mes justes allarmes
Je venois me livrer à tout votre courroux
Ou partager, Seigneur, le peril avec vous.

MELGORIS.

Je sçaurai bien, sans vous, prendre soin de ma vie;
Elle n'est pas encore à vos loix asservie :
J'empêcherai pour moi vos larmes de couler;
Ce n'est que pour Habis que vous devez trembler.
Sa tête servira de rempart à la mienne.
Dans cet appartement, Gardes, qu'on la retienne.



SCENE VII.

AXIANE, THOMIRE, HISPAL, GARDES.

AXIANE.

ACheve, Roi cruel, de me percer le sein,
Je ne connois que trop ton barbare dessein:
Tu crains que par mes pleurs, mes cris, & ma présence,
Je n'anime ton peuple à prendre ta défense :
Mais tes efforts sont vains, & dans mon désespoir
Je ne respecte plus ton rang & ton pouvoir;
Et s'il n'est pas permis de t'épargner des crimes,
Augmentons-les du moins en t'offrant des victimes.

THOMIRE.

Ha! Madame, songez que les ordres du Roi.....

AXIANE.

Je ne t'écoute point, Thomire, laisse-moi.

SCENE VIII.

AXIANE, ERIXESNE, THOMIRE, NEPHISE, HISPAL, GARDES.

AXIANE.

PRincesse dans ces lieux vous allez être Reine,
Tout doit vous obéïr comme à sa Souveraine :
Commandez, qu'un moment maitresse de mon sort
Je puisse en liberté me livrer à la mort.

ERIXESNE.

Ah ! Madame, est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
Pouvez-vous oublier mon zele, & ma tendresse ;
Et devez-vous penser, quel que soit mon pouvoir,
Que jamais contre vous je le fisse valoir.
Hélas ! sçachant quel est votre amour pour un pere,
Dans le peril que court une tête si chere,
Contre mes interêts, sensible à ces malheurs,
Je ne venois ici que pour sécher vos pleurs.
Ce Palais investi, l'horrible bruit des armes,
Tout semble pour sa vie exciter vos allarmes.

AXIANE.

Je ne m'allarme plus que du destin d'Habis ;
Non, je n'ai rien de cher que les jours de mon fils.

ERIXESNE.

Les Dieux, vous le sçavez, prennent soin de sa vie,
Et je ne puis penser qu'elle lui soit ravie ;

L'Oracle m'en assure, & c'est les outrager
Que de craindre pour ceux qu'ils daignent proteger.

AXIANE.

Je connois leur pouvoir, mais enfin je suis mere,
Et je dépends d'un Roi formidable & severe :
Ce qu'il fit autrefois me fait voir aujourd'hui
Ce qu'il faut esperer d'un Prince tel que lui,
Peut-être que mon fils en ce moment expire.
On ouvre, c'est Narbas, Dieux, que vient-il nous dire?



SCENE IX.

AXIANE, ERIXESNE, THOMIRE, NEPHISE, NARBAS, HISPAL.

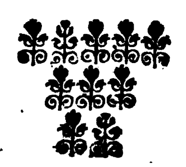
NARBAS.

QU'Hesperus a remis le calme dans ces lieux ;
Et tandis qu'avec lui le Roi rend graces aux Dieux,
Je viens vous annonçer sa nouvelle victoire
Et comment, sans combattre, il s'est couvert de gloire.
En vain nous opposions aux rebelles soldats
L'ardeur de notre zele, & l'effort de nos bras.
Nous allions succomber, quand ce heros s'avance,
Sans javelot, sans casque, & sans nulle défense :
Il ne veut employer ni force ni valeur
Pour calmer des mutins la barbare fureur :
Au milieu de leurs dards il se fait un passage,

Et tandis que chacun admire son courage :
Qu'est ceci, leur dit-il, infideles sujets,
Depuis quand formez-vous de criminels projets :
Vous qui fûtes toujours sensibles à la gloire :
Des loix qu'elle prescrit perdez-vous la memoire ?
Compagnons glorieux de mes foibles exploits,
Vous ai-je donc appris à détrôner vos Rois ?
Ah ! pour vous assouvir prenez d'autres victimes,
Par moi seul commencez & finissez vos crimes,
Je me livre à vos coups, ne balancez donc plus ;
Respectez Melgoris ou perdez Hesperus.
Dieux ! quel effet produit un discours si terrible ?
Tout désarmé qu'il est il paroît invincible !
Phesrès même en fremit, il leve au Ciel les yeux,
Et commande aux mutins de laisser faire aux Dieux.
Il fuit, & son parti troublé par son absence
De l'illustre Hesperus implore la clemence.
Il voudroit pardonner ; mais contraint par les loix ;
Des plus audacieux il faut qu'il fasse choix.
Il les fait arrêter, c'est-là tout leur supplice ;
Le Roi qui se fait voir approuve sa justice :
De mille tendres noms il appelle Hesperus ;
Aux rebelles soumis il vante ses vertus ;
Il veut qu'on ait pour lui la même obéissance
Que s'il avoit en main la suprême puissance.
Ce heros. . . . Mais, Madame, il porte ici ses pas.

AXIANE.

Arbitres des mortels que ne vous dois-je pas ?



SCENE X.

HESPERUS, AXIANE, ERIXESNE, THOMIRE, NEPHISE, NARBAS, GARDES.

HESPERUS.

GArdes, retirez-vous, & laissez à la Reine
L'entiere liberté d'agir en souveraine.
Le Roi vous le commande, allez, obéïssez.

AXIANE.

Ah! mon cher Hesperus; mes malheurs sont passez;
Puisque je vous revois je n'ai plus rien à craindre,
Et des rigueurs du sort je cesse de me plaindre;
Qu'aux plus cruels tourmens on expose mes jours,
Mon fils, & que des tiens on respecte le cours.

HESPERUS.

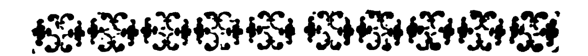
Mon cœur avec transport répond à la tendresse
Qui fait que dans mon sort votre ame s'interesse.
Mais, Madame, achevez ce que j'ai commencé,
Et pour faire oublier tout ce qui s'est passé,
Daignez montrer au peuple assemblé dans le Temple
De votre fermeté le vertueux exemple:
Faites fumer l'encens, & demandez aux Dieux
Qu'ils rendent Melgoris à jamais glorieux.
Helas! pour vous, Madame, un autre sacrifice
Doit vous rendre demain le juste Ciel propice:
Par des nœuds éternels unie à Melgoris
Vos mains immoleront le malheureux Habis.

ERIXESNE.

Quelle que soit, Seigneur, ma triste destinée;
Je ne dois ni ne veux rompre cet hymenée;
Mais je puis, sans blesser un devoir trop cruel;
Empêcher qu'un grand Roi se rende criminel.
Je vais lui declarer que s'il veut qu'Erixêne
Regarde sans horreur cette fatale chaîne,
Il faut qu'au même instant, à la face des Dieux;
Il assure à son fils un destin glorieux.

HESPERUS.

Ah! Madame, arrêtez.



SCENE XI.

AXIANE, HESPERUS, THOMIRE, NARBAS.

AXIANE.

Que prétendez-vous faire?
Mon fils vous vous devez aux larmes d'une mere;
Ne resistez donc point aux soins qu'on prend pour vous,
Du cruel Melgoris flechissons le courroux.
Je vais des immortels implorer la puissance,
Puissent-ils en ce jour combler mon esperance!

SCENE XII.

HESPERUS, NARBAS.

HESPERUS.

NOn, je ſerai moi ſeul arbitre de mon ſort,
Prevenons cet hymen par une illuſtre mort.
Narbas plus que jamais j'ai beſoin de ton zele,
Et dans mon infortune, au moins ſois moi fidele;
Le peril ou Pheſrès s'eſt engagé pour moi
Me fait craindre pour lui la vangeance du Roi.
Va le trouver, ami, tu connois ſon azile:
Dis-lui que dans ces lieux il ne peut m'être utile,
Qu'il parte pour l'Afrique en ce même moment;
Qu'un Vaiſſeau preparé, par mon commandement,
L'attend pour faire voile avec impatience;
Vole, mon cher Narbas, & que ta diligence,
Empêche que du Roi les ordres rigoureux
Ne m'ôtent pour jamais cet ami genereux.



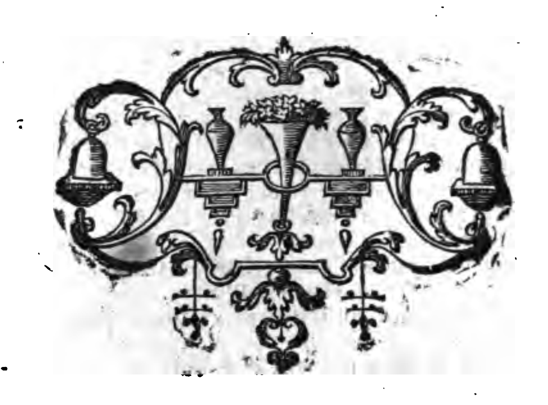


SCENE XIII.

HESPERUS *seul.*

PHefrès en sûreté j'agirai sans contrainte ;
Dégagé pour ses jours d'une trop juste crainte
Je pourrai désormais faire connoître Habis,
Et n'offrir que lui seul aux coups de Melgoris.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHESRE'S, NARBAS.

PHESRE'S.

NOn, c'est en vain, Narbas, que tu veux que je fuie,
La mort m'étonne moins qu'une honteuse vie.

NARBAS.

Evitez donc, Seigneur, de paroître en ces lieux,
Le Roi vous fait chercher, cachez-vous à ses yeux;
On vous croit à ma garde, & c'est par cette feinte
Que nous avons ici conduit nos pas sans crainte.
Profitons-en encor, de grace, suivez-moi,
Avant qu'on ait le tems d'en avertir le Roi.
A ces premiers transports n'offrez point votre tête;
Hesperus, par ses soins, calmera la tempête.

PHESRE'S.

C'est trop tard qu'Hesperus s'allarme pour mes jours,
Pour empêcher le Roi d'en abreger le cours.
Il devoit confier son destin à mon zele,
Et seconder l'effort d'un peuple trop fidele.
Il vient de renverser nos projets genereux;
Il se livre lui-même à son sort malheureux.

Aprés ce coup, Narbas, il ne doit point prétendre
Que pour ſauver mes jours j'oſe rien entreprendre.

NARBAS.

Fuyez, puiſqu'il le veut, diſſipez ſon effroi.
J'entends quelqu'un, ſortons. Juſte Ciel! c'eſt le Roi.

PHESRE'S.

Ma gloire effacera l'horreur de ma diſgrace.

SCENE II.

MELGORIS, PHESRE'S, NARBAS, HISPAL, GARDES.

MELGORIS.

Eſt-ce pour me braver ou me demander grace
Que ta temerité te conduit en ces lieux?
Et peux-tu ſans trembler te montrer à mes yeux?

PHESRE'S.

Un plus noble deſſein me contraint d'y paroître;
Si je ſuis criminel je fais gloire de l'être,
Et je vous viens, Seigneur, découvrir mes forfaits.

MELGORIS.

En eſt-il de plus grand que tes lâches projets?

PHESRE'S.

Je n'en ai point formé qui ne fût legitime?
Ils n'ont pas réüſſi, c'eſt ce qui fait mon crime.
Je voulois vous forcer, ſans craindre pour Habis,
A reconnoître en lui, votre ſang, votre fils;
Je voulois étouffer cette haine implacable
Qui d'un Roi vertueux a fait un Roi coupable.
Voilà quels ſont, Seigneur, mes derniers attentats.
En voici de plus grands que vous ne ſçavez pas.

J'ai sauvé cet Habis, dont l'âge & l'innocence
N'ont sçû vous inspirer ni pitié ni clemence.
Elevé par mes soins, & protegé des Dieux,
J'en ai fait un heros digne de ses aïeux;
J'ai tout tenté pour lui; malgré vous il respire,
Et peut faire trembler & vous & votre Empire.
Après un tel aveu disposez de mes jours.

MELGORIS.

Ah! déja trop long-tems j'en prolonge le cours;
Mais du moins pour ta gloire évite les supplices;
Fais-moi connoître Habis, & quels sont tes complices.

PHESRE'S.

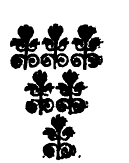
Quand vous me livreriez au plus affreux tourment,
Vous n'aurez point de moi d'autre éclaircissement.
Toujours de son secret Habis sera le maître;
Votre cœur seul, Seigneur, vous le fera connoître.

MELGORIS.

Perfide, nous verrons si tu peux soutenir
L'horreur du châtiment dont je veux te punir.
Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'Hesperus lui-même
Ne puisse lui parler sans mon ordre suprême.

PHESRE'S

Si proteger Habis, c'est vous manquer de foi;
Il faut punir, Seigneur, tout l'Etat avec moi.



SCENE III.

MELGORIS, HISPAL, GARDES.

MELGORIS.

N'Est-tu pas satisfait, ô Ciel impitoyable !
Est-il des maux plus grands que ceux dont on m'accable !
Monarque infortuné quel est ton triste sort ?
Tout conspire aujourd'hui pour te donner la mort.
Tes plus zelez sujets deviennent infideles.
Et leurs mains, pour toi seul, deviennent criminelles;
Animez à ma perte, ils bravent mon pouvoir,
Et ne connoissent plus, ni serment, ni devoir.
A leur rebellion je serois moins sensible
Si mon lâche ennemi pouvoit m'être visible:
Mais tel est mon malheur que moi seul en ces lieux
J'ignore ce qui peut le cacher à mes yeux.
Qu'on appelle Axiane.

SCENE IV.

MELGORIS *seul.*

Elle est sans doute instruite
De ce que contre mon perfide médite.

Avec lui de concert, elle n'ignore pas
Que son fils est vivant, qu'il est dans mes Etats.
Feignons, pour la contraindre à rompre le silence,
Et ne negligeons rien pour perdre qui m'offense.

SCENE V.

MELGORIS, AXIANE, THOMIRE.

MELGORIS.

Enfin, le Ciel touché de nos communs malheurs
Veut tarir aujourd'hui la source de vos pleurs.
Il vous rend votre fils, & par votre constance
Il chasse de mon cœur, la haine & la vengeance;
Phesrès qui l'a sauvé des horreurs de la mort
Ne m'a rien déguisé de son glorieux sort.
De son azile seul il m'a fait un mystere,
Il doit m'être, dit-il, revelé par sa mere.
Et voulant ranimer ma tendresse pour vous,
Il croit que cet aveu m'en paroîtra plus doux.

AXIANE.

Quel changement, ô Ciel! quoi! seroit-il possible!
Qu'à nos tourmens, Seigneur, vous devinssiez sensible.
Ce bonheur est trop grand pour pouvoir m'en flater,
Et mon cœur, malgré moi, Seigneur, ose en douter.

MELGORIS.

Non, vous pouvez ici me parler sans contrainte;
Ne retardez donc pas, par une injuste crainte
Le plaisir que j'aurai d'embrasser votre fils.

AXIANE.

Ah ! Seigneur, si Phesrès vous a parlé d'Habis
Il doit vous avoir dit qu'il a porté sa gloire . . . .



SCENE VI.

MELGORIS, AXIANE, ERIXESNE, THOMIRE, NEPHISE.

ERIXESNE.

QU'ai-je entendu, Seigneur, Dieux ! qui le pourroit croire ?
De notre auguste hymen, par un crime nouveau
Vous prétendez, dit-on, allumer le flambeau.
Par votre ordre Phesrès est conduit au supplice;
Son sang va commencer un affreux sacrifice,
Et bien-tôt votre fils, que vous faites chercher,
Verra finir ses jours sur le même bucher.
Ah ! si vous méprisez le tendre nom de pere,
Une Epouse jamais vous sera-t-elle chere ?
Et pouvez-vous penser que sans un juste effroi
Je puisse vous donner & mon cœur & ma foi ?

AXIANE.

Malheureuse Princesse, helas ! qu'allois-tu faire ?
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que vous êtes sincere ?

MELGORIS.

En vain vous l'esperiez, & ce n'est pas à vous
A vouloir m'inspirer des sentimens plus doux.
Pour vous je l'avouerai; c'est à regret, Madame,
Que je lis dans vos yeux le trouble de votre ame;
Bannissez-le, & songez qu'ici tout m'est permis,

Que je puis, quand je veux, punir mes ennemis ;
Et que j'ai résolu de voir nos destinées
Dès demain pour jamais l'un à l'autre enchaînées.

ERIXESNE.

Je ne connois que trop votre absolu pouvoir,
Et sçais à quoi m'engage un severe devoir.
Mais à ces loix, Seigneur, je ne sçaurois souscrire
S'il faut par des forfaits partager votre Empire.
Celui qui m'a fait naître, en me donnant à vous,
Ne crut pas qu'un tyran dût être mon Epoux.
Pour un Roi vertueux ma main est destinée ;
Devenez-le, Seigneur, ou jamais d'hymenée.

MELGORIS.

Vous oubliez, Madame, en tenant ce discours,
Que je suis Melgoris, & que sans mon secours,
D'un vainqueur orgueilleux vous seriez la captive ;
Où par toute l'Afrique errante & fugitive,
On vous verroit en vain demander à ces Rois
De perdre l'ennemi qui vous donnoit des loix.
Mais finissons, Madame, une dispute vaine,
Et sans blâmer ici mon amour ou ma haine,
Contente du pouvoir que je veux vous donner ;
A mon gré laissez-moi punir ou pardonner.
Son fils fut criminel dès l'instant de sa vie,
La lumiere par lui me doit être ravie :
Les Dieux me l'ont prédit ; & maître de son sort,
Je n'ai rien épargné pour lui donner la mort.
Phesrès qui possedoit toute ma confiance,
Et dont je cherissois le zele & la prudence,
Que j'aimois en un mot, jaloux de ma grandeur,
A sauvé cet enfant pour me percer le cœur.
Voilà de quels sujets vous prenez la défense,
Et pour qui vous voulez rappeller ma clemence.

ERIXESNE.

Oui, je veux rappeller vos premieres vertus ;
Vos reproches, Seigneur, sont ici superflus ;
Ils ne m'offensent point, & j'en perds la memoire
Pour ne m'interesser qu'à votre seule gloire.

Elle devient la mienne en m'unissant à vous,
Et je crains de rougir au nom de mon Epoux.
Dissipez donc, Seigneur, mes trop justes allarmes,
De la Reine aujourd'hui faites cesser les larmes;
Rendez-lui votre cœur, & dans le même jour
Faites regner, Seigneur, la nature & l'amour.

AXIANE.

Du moins pour un moment calmez votre colere,
Regardez votre fille avec des yeux de pere,
Et souffrez que sa bouche ose justifier
Un Prince infortuné qu'on veut sacrifier.
Des arrêts du destin je connois la puissance;
Mais ils ne devoient pas armer votre vengeance.
Les Dieux ne parlent point sans quelque obscurité,
Et d'un voile toujours couvrant la verité,
Ils punissent par-là nos desirs temeraires,
Quand nous osons, Seigneur, penetrer leurs mysteres.
L'oracle a peint Habis, triomphant, glorieux,
Aimé, cheri, dit-il, des hommes & des Dieux.
Ah! comment pourroit-il à leurs yeux être aimable,
S'il commettoit, helas! un crime épouventable?
Le Ciel est juste en tout, & s'il protege Habis,
Jamais ses attentats ne lui seront permis.
N'en doutez point, Seigneur, mon fils n'est point coupable;
Son ame de forfaits ne peut être capable:
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en votre cœur,
Il voit avec regret votre injuste rigueur;
Avec mille vertus les Dieux vous firent naître,
Vous n'étiez point tyran, pourquoi voulez-vous l'être?

MELGORIS.

Quel discours! justes Dieux! d'où vient que je fremis?
Quoi dans mon propre cœur ai-je des ennemis?
Pourrai-je voir Habis prêt à tirer vengeance
Du peril où ma haine exposa son enfance,

Le verrai-je s'armer, pour me percer le sein ;
Sans oser prévenir son barbare dessein ?
Non, non, c'est vainement, ô fatale tendresse !
Que tu veux de mon cœur devenir la maitresse.

SCENE VII.

MELGORIS, AXIANE, ERIXESNE, HESPERUS, NARBAS, THOMIRE, NEPHISE, GARDES.

MELGORIS.

AH ! mon cher Hesperus, viens secourir un Roi
Qui ne met aujourd'hui tout son espoir qu'en toi :
A me persecuter l'un & l'autre conspire :
Ma mort est le seul bien où tout le monde aspire ;
Trompe donc leurs desirs puisque tu l'as promis,
Et rend-moi le repos en me livrant Habis.

HESPERUS.

N'en doutez point, Seigneur, je tiendrai ma promesse ;
Comme votre repos ma gloire aussi m'en presse :
Mais avant de livrer Habis au coup mortel,
Puis-je esperer ici sans être criminel,
Qu'un moment, sans courroux, mon Roi voudra m'entendre ?

MELGORIS.

Quel que soit le secret que tu veuille m'apprendre,
Ne crains pas qu'à mon cœur il soit jamais permis
De confondre Hesperus avec mes ennemis.

HESPERUS.

Permettez donc, Seigneur, que sur cette assurance
D'Habis en liberté je prenne la défense;
Je ne veux point par-là le soustraire à vos yeux,
Ni lui donner le tems d'abandonner ces lieux.
J'en réponds; & ce Prince attend avec constance
L'effet de votre haine ou de votre clemence.
Cependant qu'a-t-il fait ce fils infortuné?
Quel crime à tant de maux pour l'avoit condamné?
Un oracle à nos yeux, souvent impenetrable,
Le fit punir jadis avant qu'il fût coupable.
Innocent aujourd'hui, Seigneur, plus que jamais,
Vous l'accusez encor des plus affreux forfaits.
Ah! si depuis le tems que ce Prince respire
Il eût eû le dessein de vous ravir l'Empire;
N'auroit-il pas trouvé vos rebelles sujets
Prêts à servir cent fois ses criminels projets?
Mais bien loin d'attenter à votre auguste vie,
La sienne sous vos loix fut toujours asservie;
Et dans ce moment même où vous voulez sa mort,
Sans contrainte, il vous rend le maître de son sort.
Soyez touché, Seigneur, de cette obéïssance,
Elle doit vous prouver toute son innocence:
Fléchissez pour un fils, votre injuste courroux,
Et souffrez que pour lui j'embrasse vos genoux;
Je connois pour son Roi, son amour, & son zele,
Ma bouche est de son cœur l'interprete fidele;
Mon pere, vous dit-il, avec empressement,
Laissez agir pour *moi* la nature un moment.
Ce n'est point pour sauver une vie inutile
Qu'au fond de votre cœur je demande un azile.
Vous voulez que je meure, ordonnez mon trepas.
Mais du moins en mourant ne me haïssez pas.
J'atteste ici des Dieux la suprême puissance
De mon amour pour vous, & de mon innocence;
Ah! si de tant de maux ces Dieux m'ont préservé,
Pour des crimes, Seigneur, m'auroient-ils réservé?

MELGORIS.

Ah ! que veux-tu de moi ?

HESPERUS.

Je vois couler vos larmes ;
C'en est assez, Seigneur, pour finir mes allarmes :
C'est trop long-tems douter des bontez de mon Roi ;
Ne me les cachez point, tournez les yeux sur moi ;
Voyez à vos genoux cet Habis formidable,
Que vos seuls ennemis ont trouvé redoutable ;
Sous les traits d'Hesperus, humilié, soumis,
D'Axiane, Seigneur, reconnoissez le fils.
Si pour sauver vos jours il faut m'ôter la vie,
Que par vos seules mains elle me soit ravie.
Trop heureux de pouvoir expirer à vos yeux ;
Voilà mon cœur, frappez.

MELGORIS.

Que vois-je ? justes Dieux !

HESPERUS,

Reconnoissez, Seigneur, à cette illustre marque
Le fils infortuné d'un malheureux Monarque.

AXIANE.

Nul espoir près de vous ne nous est-il permis ?

MELGORIS.

Axiane . . . . Hesperus . . . . ah ! ma fille, ah ! mon fils.

HESPERUS.

Que ce nom a pour moi de douceur, & de charmes !

MELGORIS.

Cesse de m'attendrir, mon cœur te rend les armes.
Qu'on amene Phesrès, & qu'après tant de maux,
Il jouisse du moins du fruit de ses travaux ;
Ce qu'il a fait pour toi veut une récompense
Qui surpasse à jamais ma haine & ma vengeance.
Oui, je vois à present ce que veulent les Dieux,
Et leur oracle enfin se découvre à mes yeux :
Je ne pouvois penser que sans m'ôter la vie,
La couronne jamais me pût être ravie,

Cependant je respire, & ta seule vertu
Me force à te ceder un trône qui t'est dû.
Tu te l'étois acquis par tes rares services,
Et j'en dois réparer toutes mes injustices.
On ne peut oublier mon crime & tes malheurs;
Qu'en te voyant monter au faîte des grandeurs.
En te faisant regner je rétablis ma gloire,
Et je ne laisse point de tache à ma memoire.

SCENE VIII.

MELGORIS, HABIS, AXIANE, ERIXESNE, PHESRE'S, THOMIRE, NARBAS, NEPHISE, HISPAL, GARDES.

MELGORIS.

APprochez-vous Phesrès, dans mes embrassemens
Perdez le souvenir de mes égaremens.

PHESRE'S.

Ah! Seigneur, c'est à moi de vous demander grace;
Ce n'est qu'à vos genoux que ma coupable audace
Peut se justifier . . . .

MELGORIS.

C'est assez, leve-toi;
J'aurois tort de douter de ton zele pour moi;
Je crois ne pouvoir mieux ici le reconnoître
Qu'en te donnant Habis pour ton Roi, pour ton maître.
Je lui cede aujourd'hui la suprême grandeur

Comme un gage éclatant du retour de mon cœur.

HABIS.

Permettez-moi, Seigneur, de refuser l'Empire;
Votre tendresse seule est le bien où j'aspire,
Et je suis trop heureux de n'être plus haï.

MELGORIS.

Pour la derniere fois je veux être obéï.
Madame, pour un Roi vous êtes destinée;
Le trône est un tribut qu'attend votre hymenée;
Je ne puis sans Empire esperer d'être à vous,
Recevez de ma main ce Prince pour Epoux.
Augmentez de ce jour la pompe & l'allegresse
En donnant une Reine à l'heureuse Tartesse:
Le Roi de Garama doit trop à ses exploits,
Pour vouloir s'opposer à cet illustre choix.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

NINUS, Roi d'Assyrie.
MENON, Prince du Sang, Gouverneur de Syrie.
SIMMA, Roi d'Arabie.
SEMIRAMIS, cruë fille de Menon, sous le nom de Nitocris.
ARETAS, Prince d'Arabie, sous le nom d'Arius.
ELISE, confidente de Nitocris.
ORSAME, confident de Ninus.
MITRANE, confident de Menon.
ARBATE, confident d'Arius.
GARDES.

La Scene se passe dans Ninive, Capitale de la Syrie.

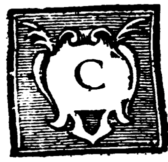


ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

SIMMA, ORSAME.

ORSAME.



'EST ici que Ninus près de vous doit se rendre,
Par son ordre je viens vous prier de l'attendre :
Mais cependant, Seigneur, en croirai-je mes yeux,
Est-ce Simma, mon Roi, que je vois en ces lieux ?
Par quel évenement le grand Roi d'Arabie,
Sous ce déguisement paroit-il en Syrie ?

SIMMA.

Quels que soient mes malheurs, il m'est encor bien doux
De trouver dans ces lieux un ami tel que vous.
Oui vous voyez ici ce Roi de qui la gloire,
Promettoit autrefois une illustre memoire :
Mais, helas ! aujourd'hui, Monarque infortuné ;
A d'éternels tourmens les Dieux m'ont condamné.

ORSAME.

Je n'ai point oublié malgré vingt ans d'absence,
Que sous vos loix, Seigneur, j'ai reçû la naissance.
Vous pouvez confier vos secrets à ma foi,
Quoiqu'auprès de Ninus, vous seul êtes mon Roi;
Et si dans le desir de parcourir l'Asie,
J'ai passé loin de vous la moitié de ma vie,
Je rentrois pour jamais, Seigneur, dans vos Etats,
Quand Ninus par ses dons a retenu mes pas;
Ainsi toujours errant de Province en Province,
J'ignore dès long-temps le destin de mon Prince.
Ne me cachez donc point quel étrange malheur,
Du Roi des Bactriens vous fait l'Ambassadeur.

SIMMA.

En l'état où je suis, j'ai besoin de ton zele,
Je ne sçaurois douter que tu me sois fidele.
Confident de Ninus, le choix qu'il fait de toi,
Loin de m'être suspect, m'assure de ta foi.
Les Princes vertueux ne donnent leur estime,
Qu'aux hommes dont le cœur est exempt de tout crime;
Ainsi donc souviens-toi de ce temps trop heureux,
Où le Ciel par ses dons sembloit combler mes vœux.
Rapelle-toi ce jour, Orsame, où la naissance
D'un fils & d'une fille affermit ma puissance.
Tendres objets, helas! qui faisiez mon bonheur,
Vous faites à present ma peine & ma douleur.

ORSAME.

Quoi, Seigneur, Aretas a-t-il perdu la vie?
Semiramis sa sœur vous est-elle ravie.
A peine l'un & l'autre avoient-ils vû le jour,
Quand je pris le dessein de quitter votre Cour.

SIMMA.

Avant que de leur sort je puisse ici t'instruire
Il faut te rapeller l'état de mon empire;
Belus le fier Belus par differents combats
Avoit cent fois tenté d'envahir mes Etats,
Quand tout-à-coup surpris par des guerres civilles;

Il cessa d'attaquer & nos champs & nos villes ;
Et le Ciel qui vouloit abaisser sa fierté,
Mit cette triste digue à sa temerité,
Par le fils de Menon Gouverneur de Syrie
Il se vit mille fois prêt à perdre la vie.
Ainsi dans ses sujets trouvant des ennemis,
Il voulut au-dehors se faire des amis ;
Et craignant les effets d'une juste vengeance,
Il nous offrit la paix avec son alliance.
Elle fut acceptée, & nos Ambassadeurs
Acheverent bien-tôt l'union de nos cœurs :
Quoique Semiramis eût à peine une année,
Au trône d'Assyrie elle fut destinée.
Belus me fit jurer que ma fille & son fils,
L'un & l'autre à jamais seroient un jour unis :
Ninus [illegible]ce fils qui malgré son enfance,
Faisoit [illegible]s sujets la joie & l'esperance ;
Cependant par Belus les rebelles domptez
Et les suplices prêts pour tous les revoltez,
Firent craindre à leur chef une perte certaine ;
Et pour la prevenir une fuite soudaine
Sçût derober sa tête à la rigueur des loix.
Mais le Ciel qui toujours veille au salut des Rois ;
Lui fit pour son malheur preferer l'Arabie
Comme un asile sûr à sa coupable vie ;
J'apris que le perfide étoit dans mes Etats,
Et qu'il tramoit encor de nouveaux attentats ;
Je le fis arrêter & pour prouver mon zele,
A Belus irrité, je livrai ce rebelle.
Mais helas croirois-tu que l'arrêt de sa mort,
Cher Orsame, a causé mon deplorable sort ?

ORSAME.

Se pourroit-il, Seigneur, qu'ennemi de sa gloire,
Belus de ce service eût perdu la memoire,
Et que l'ingratitude ayant armé son bras
Il eût encor porté la guerre en vos Etats.

SIMMA.

Belus n'eût point de part à ma triste avanture,

A la foi des traitez il ne fut point parjure ;
Mais le fils de Menon eût à peine expiré,
Qu'un ennemi secret contre moi conjuré :
De trouble & de douleur remplissant ma famille
Jusques dans mon Palais vint m'enlever ma fille !

ORSAME.

O Ciel !

SIMMA.

A la faveur des ombres de la nuit,
Dans son apartement le traître s'introduit ;
Et tout favorisant son detestable crime,
Orsame, le sommeil lui livre sa victime ;
Que te dirai-je enfin, les cris & les clameurs
Me font craindre à la fois mille sujets de pleurs,
Je cours avec transport, le cœur rempli d'allarmes ;
Des gardes égorgez & des femmes en larmes,
Sont les tristes objets qui s'offrent devant moi,
Je ne trouve par tout que la mort & l'effroi ;
Et chacun en tumulte en craignant de m'instruire
Ne m'apprend que trop bien ce qu'on n'ose me dire.

ORSAME.

Grands Dieux, des criminels êtes vous deffenseurs ;
Mais ne suivit-on point les pas des ravisseurs ;

SIMMA.

Helas ! mon desespoir favorable à leur fuite
Empêcha les effets d'une exacte poursuite,
Et le temps que l'on fut à pleurer ce malheur,
Sans obstacle leur fit éviter ma fureur ;
Et malgré mes efforts, mes soins, ma vigilance ;
D'avoir Semiramis je perdis l'esperance ;
Enfin par cette perte, agité, furieux,
Je voulus sur son sort faire expliquer les Dieux.
Il me fut répondu que pour trouver ma fille,
Il falloit me résoudre à quitter ma famille ;
Et qu'au bord de l'Euphrate ayant porté mes pas
Je la verrois regner sur de puissants Etats.
Je ne balançai point à suivre cet oracle,
Et quoiqu'à ce dessein on voulut mettre obstacle.

Il

Je sçus avec douceur ramener les esprits,
Et pour mon successeur ayant nommé mon fils,
Afin que par ma mort, ou ma trop longue absence,
On ne pût abuser du temps de son enfance,
Je le fis couronner, laissant des Gouverneurs,
Dont la fidelité, le zele & les honneurs,
Les rendoient à la fois dignes de le conduire,
Et de lui conserver, & la vie, & l'Empire.
Ainsi ne songeant plus qu'aux promesses des Dieux;
Oubliant de mon rang les titres glorieux,
Sous des noms supposez déguisant ma naissance,
Suivi de peu des miens, le cœur plein d'esperance,
Je partis, & deja j'aperçevois ces lieux,
Lorsque des Bactriens, un gros s'offre à mes yeux.
Le Commandant m'arrête, & me dit de me rendre;
Mais bien loin d'obéir je songe à me défendre,
J'encourage ma suite à seconder mes coups;
L'ennemi s'en irrite, & vient fondre sur nous.
Et par la mort des miens malgré ma resistance,
Accablé par le nombre & resté sans défence,
Je me trouve forcé de desarmer mon bras.
Vers Bactrie aussi-tôt on fait tourner mes pas:
Zoroastre ne veut ni me voir ni m'entendre,
Et par un procedé qui ne peut trop surprendre,
On me conduit au Fort, où prisonnier vingt ans,
Je n'attendois plus rien ni des Dieux ni du temps;
Lorsque mes fers brisez, contre toute apparence,
Rendirent à mon cœur sa premiere esperance.
Zoroastre ordonna qu'en secret, & la nuit,
Dans son appartement je fusse seul conduit.
Je ne pris sur cet ordre aucune défiance;
Et sçachant que ce Roi joignoit à sa puissance
Le grand art de pouvoir penetrer dans les Cieux;
Et de nous déclarer la volonté des Dieux,
Je crus, qu'instruit par eux du sujet de mes peines,
Il voyoit à regret un Roi chargé de chaînes.
Je ne me trompai point. Amené devant lui:
Grand Prince, me dit-il, ce n'est que d'aujourd'hui

Que j'ai sçû que ton front orné du diadême,
Te donnoit comme à moi l'autorité suprême;
C'est comme Assyrien que tu fus arrêté,
Comme Arabe en ce jour reçois ta liberté.
Je connois les malheurs qui troublent ta famille;
Mais dans Ninive enfin tu dois trouver ta fille.
Le fier Belus est mort & c'est Ninus son fils,
A qui son vaste Empire est à present soumis;
Va finir entre nous cette guerre mortelle
Qui donne à notre haine une force nouvelle:
Et, comme Ambassadeur, rends-toi dans ses Etats,
Dis lui que résolu de desarmer mon bras,
Je demande la paix avec son alliance;
Que du Prince Menon connoïssant la naissance,
Sa fille Nitocris en s'unissant à moi,
Sera dans cette paix le gage de sa foi.
Il dit, & le bonheur dont sa bouche me flâte;
Pour la seconde fois me conduit vers l'Euphrate;
Et cachant de mon rang l'éclat & la splendeur,
Sous le titre emprunté de simple Ambassadeur,
Sans craindre de Menon la haine & la vengeance,
J'attendrai que le Ciel comble mon esperance.
Et c'est de ses bontez un presage pour moi,
Puisqu'il me rend, Orsame, un ami tel que toi.

ORSAME.

Ne doutez point, Seigneur, de l'ardeur de mon zele,
Je mets toute ma gloire à vous être fidele;
Mais je crains que Ninus contraire à vos souhaits,
Au Roi des Bactriens ne refuse la paix.
L'ambitieux Menon pouvant tout dans l'Empire
A de plus puissants Rois pour Nitocris aspire;
Et quoique ces desseins ne me soient pas connus,
Je crois que son orgueil la destine à Ninus:
Plusieurs grands Potentats desirant la Princesse,
N'ont eu que des refus pour pr x de leur tendresse.
Le bruit de ses beautez a conduit en ces lieux
Un Etranger qui cache avec soin ses aïeux;
Mais qui par ses vertus nous fait assez connoître,

Que le Ciel pour regner la voulu faire naître,
Et vous aurez, Seigneur, à combattre en ce jour
L'ambition, la gloire, & la haine & l'amour.

SIMMA.

Je sçais que cette paix, Orsame, est incertaine;
Mais elle cache ici le sujet qui m'amene
Et me donne le temps de chercher en ces lieux ...

ORSAME.

On ouvre, c'est Ninus qui paroit à vos yeux.

SCENE II.

NINUS, ARIUS, SIMMA, ORSAME, ARBATE.

SIMMA.

Zoroastre voyant que des guerres mortelles
N'ont pû depuis vingt ans terminer vos querelles,
Et que l'ambition d'envahir ses Etats,
De Belus votre pere avoit armé le bras;
Se flâte que sa mort en vous laissant l'Empire
Fera naître entre vous l'union qu'il desire.
Il espere en ce jour qu'après tant de travaux,
Vos peuples & les siens jouiront du repos,
Et qu'ayant de Belus la grandeur souveraine,
Vous n'aurez pas, Seigneur, herité de sa haine.
Ainsi donc se rendant aux vœux de ses sujets,
Avec votre alliance il demande la paix;
Si vous y consentez un auguste hymenée
En solemnisera l'éclatante journée.
Menant issu, Seigneur, des Princes vos aïeux;

Au trône par son rang pouvant porter les yeux,
Et joignant au beau sang dont il a reçû l'être,
L'honneur de posseder l'estime de son maître,
Sa fille Nitocris est celle à qui mon Roi
Destine par la paix son empire & sa foi.

NINUS.

Si depuis si long-temps par de frequentes guerres
Le grand Belus mon pere a ravagé vos terres;
Le dessein glorieux d'agrandir ses Etats
N'arma point contre vous son invincible bras.
Votre Empire du sien fut toujours tributaire,
Zoroastre au tribut s'étant voulu soustraire,
Il ne doit imputer notre desunion,
Qu'aux funestes conseils de son ambition.
Cette longue querelle est aujourd'hui la même,
Et tant que sur mon front tiendra le diadême,
Et contre Zoroastre, & contre tous les Rois
De mon état, Seigneur, je soutiendrai les droits.
J'agirai cependant sans nulle défiance,
Vous pouvez en ces lieux rester en assurance,
Et vous sçaurez bien-tôt si pour mes interêts,
Je dois faire la guerre ou vous donner la paix.



SCENE III.

NINUS, ARIUS, ARBATE.

ARIUS.

Je crois que vainement il conçoit l'esperance
De vous faire accepter une telle alliance;
La Princesse pouvant par un illustre choix
Vous allier, Seigneur, à de plus puissants Rois.

Et vous avez pour elle une trop forte estime,
Pour que de cette paix elle soit la victime.

NINUS.

Ce n'est pas mon dessein, & peut-être en ce jour
Sa main sera le prix d'un plus parfait amour.
Mais un moment, Seigneur, laissons la politique;
Et souffrez que sans crainte avec vous je m'explique.
Depuis près de deux ans vous êtes en ces lieux,
Sous un nom supposé déguisant à nos yeux
L'éclat que peut donner une auguste naissance;
Et malgré mes efforts, mes soins, ma confiance,
Je vois avec douleur qu'il ne m'est pas permis
De me compter encore au rang de vos amis.
C'est à votre valeur que je dois l'Armenie,
Et compte sous mes loix le Mede & l'Hircanie:
C'est votre bras enfin, dont les fameux exploits
Me rendent en ce jour le plus puissant des Rois.
Je ne puis sans rougir contempler ma puissance,
Si vous n'en recevez la juste récompense.
Mais lorsque dans mon cœur, je cherche des bienfaits,
Qui puissent dignement contenter vos souhaits,
Je me sens arrêté par ce cruel silence;
Et ne connoissant point quelle est votre naissance,
Que puis-je vous offrir, Seigneur, dans mes Etats,
Ou qui ne vous offense, ou que vous n'ayez pas?

ARIUS.

Ce discours genereux me couvre trop de gloire,
Pour qu'il puisse jamais sortir de ma memoire.
De mes aïeux, Seigneur, si je fais un secret,
Les Dieux me sont témoins, que c'est avec regret;
Je tire trop d'éclat du sang qui m'a fait naître,
Pour craindre de rougir, en le faisant connoître:
Mais j'ose vous prier de ne me forcer pas,
En disant qui je suis, à quitter vos Etats.
Esclave d'un devoir, qui m'oblige au silence,
J'en dois suivre, Seigneur, la dure violence.

NINUS.

Il en couteroit trop au bonheur de ces lieux ;
Si je devois vous perdre, en vous connoissant mieux.
Je ne vous presse plus, vous ne devez pas craindre,
Que jamais dans ma Cour on veuille vous contraindre ;
Cependant j'ose encor conserver quelque espoir,
La Princesse sur vous aura plus de pouvoir,
Et peut-être, Seigneur, voudrez-vous bien l'instruire
Du destin du Heros qui soutient mon Empire :
Je vais la conjurer pour le bien de l'Etat,
De sçavoir un secret qui seul me rend ingrat.



SCENE IV.

ARIUS, ARBATE.

ARBATE.

A De nouveaux combats on va livrer votre ame ;
Vous les soutiendrez mal, je connois votre flâme :
Et malgré tous mes soins, Nitocris en ce jour,
Apprendra votre nom, ainsi que votre amour.

ARIUS.

Arbate, ne crains pas qu'on puisse me connoître ;
Toujours de mon secret, je me rendrai le maître.
Depuis près de deux ans, en ces lieux inconnu,
L'amour, le seul amour ne m'a pas retenu.
A peine la raison éclairoit mon enfance,
Quand je sçus de mon pere, & le sort, & l'absence :
Et toi-même apprenant la perte de ma sœur,

A chercher l'un & l'autre encourageas mon cœur.
C'est dans ce seul dessein, que quittant mon Empire,
Ici le juste Ciel a daigné me conduire :
Mais voulant de Ninus mériter les regards,
J'osai sans balancer, suivre ses Etendards.
J'ai gagné son estime, & ce jeune Monarque
M'en donnant chaque jour une nouvelle marque;
Je croirois être ingrat de quitter ses Etats,
Dans un tems ou je sçais qu'il compte sur mon bras.

ARBATE.

Votre valeur pour lui s'est assez fait connoître;
Ninus de tant d'Etats, par vous seul est le maître,
De votre gloire enfin, si vous êtes jaloux,
Songez qu'il ne faut plus travailler que pour vous.
Daignez suivre, Seigneur, le zele qui m'inspire;
Trop long-tems l'Arabie après son Roi soupire.
Craignez même Menon, qui pour vanger son fils,
Connoissant Aretas se croira tout permis.
Partez, quittez ces bords, & par votre presence,
De vos tristes sujets ranimez l'esperance.

ARIUS.

Simma, je te l'ai dit, me retient en ces lieux,
Et depuis que j'ai sçû, que par l'ordre des Dieux,
Il suivoit inconnu les rives de l'Euphrate;
L'espoir de le trouver, est le seul qui me flate.
Le trône que j'occupe est sans charmes pour moi,
N'en étant pas encor le veritable Roi.
Je dois au grand *Simma* la vie avec l'Empire;
Et si, selon mes vœux, le Ciel fait qu'il respire,
Puis-je tranquilement avec impunité,
Posseder sa Couronne & son autorité?
Si par quelques exploits, j'assure ma memoire,
Arbate, j'ai bien moins envisagé ma gloire,
Que l'espoir de me faire un passage aux climats,
Où j'ai crû que mon pere auroit porté ses pas.

ARBATE.

Ne l'ayant jamais vû, Seigneur, par quelle marque;
Vos yeux auroient-ils pû connoître ce Monarque?

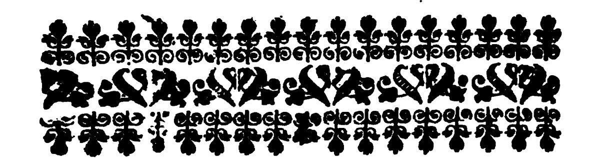
Vous avez assez fait pour apprendre son sort ;
Et vingt ans de silence, ont trop prouvé sa mort.

ARIUS.

Tu t'opposes en vain à l'espoir qui m'anime ;
Ne le pas écouter me paroîtroit un crime.
A Simma dans mon cœur, se joint Semiramis,
Pour apprendre son sort, tout doit m'être permis.
Je dois même, ignorant quelle est sa destinée,
Empêcher que Ninus par un autre hymenée,
Ne rompe les liens qui formerent la paix,
Qui nous devoit unir l'un & l'autre à jamais.
Allons n'épargnons rien pour la fille & le pere,
A mon ame leur vie est également chere,
Et la force du sang, & le secours des Dieux,
Conduiront en ce jour, & mon cœur, & mes yeux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MENON, MITRANE.

MITRANE.

ENfin le Ciel, Seigneur, à nos vœux favorable,
Veut soumettre à Ninus un Prince redoutable.
Après tant de travaux, pour combler nos souhaits,
Il contraint Zoroastre à demander la paix.
L'Illustre Nitocris, par le bruit de ses charmes,
A plus fait contre lui, que l'effort de nos armes;
Et lors qu'avec Ninus, il dispute ses droits,
De votre fille seule, il veut subir les loix.
Mais tandis que le Ciel lui destine un Empire,
Vous soupirez, Seigneur, & si j'ose le dire,
Ce qui peut de l'Etat assurer la grandeur,
Semble n'être pour vous qu'un sujet de douleur.

MENON.

Je ne te puis cacher ma tristesse mortelle ;
Et puisque rien n'échape à l'ardeur de ton zele ;
Apprend, mon cher Mitrane, apprend que dans ce jour
Mon ambition cede au pouvoir de l'amour.

MITRANE.

Quoi ! lorsque vous pouvez couronner votre fille,
Et de gloire & d'honneurs combler votre famille,
Par cette passion vous laissez-vous dompter,
Et l'amour paternel, doit-il pas l'emporter ?

MENON.

C'est ce fatal amour, à mes vœux si contraire,
Qui pour le nom d'amant, quitte celui de pere :
C'est cette Nitocris, dont les cruels attraits,
Ont porté dans mon cœur les plus funestes traits.

MITRANE.

Votre fille ! Grands Dieux !

MENON.

Arrête, & que ma flâme,
Par d'indignes soupçons, ne trouble point ton ame.
Menon ne brûle point d'une coupable ardeur :
Mais puisqu'il faut enfin te découvrir mon cœur,
Ecoute, & reconnois dans ce recit sincere,
Par quels malheurs les Dieux m'ont prouvé leur colere.
J'eus un fils que j'aimois avec tant de transport,
Que je crus tout permis, pour élever son sort.
Belus avoit alors la suprême puissance,
Et comme au même sang je devois la naissance,
Jaloux de sa grandeur, ce n'étoit qu'à regret
Que je portois les noms de Prince & de Sujet.
Il me fit Gouverneur de la Syrie entiere ;
Mais voulant de ses jours abreger la carriere,
Mon cœur par ce pouvoir n'en fut pas plus soumis ;
Et mon fils, par mes soins s'étant fait des amis,
Sçût les rendre bien-tôt à Belus infidelles.
Il se mit à leur tête, & chef de ces Rebelles,

Pour ôter à Belus tout ſoupçon contre moi,
Dans mon Gouvernement, il vint porter l'effroi.
Rien ne put réſiſter à l'effort de ſes armes ;
Et lors qu'aux yeux de tous, je répandois des larmes ;
Cher Mitrane, en ſecret, faiſant pour lui des
voeux,
J'apuyois de ce fils les deſſeins genereux.
Et ſelon mes deſirs, l'ardeur de ſon courage
A l'Empire deja lui traçoit un paſſage,
Quand Belus étonné de ſes heureux progrès,
Raſſemblant près de lui ſes plus zelez Sujets,
S'étant mis à leur tête, animé de vengeance,
Fit tout trembler d'effroi par ſa ſeule preſence.
Tout fuit & ſe diſperſe, & mon malheureux fils
Abandonné, trahi par ſes lâches amis,
Pour mettre en ſûreté ſa déplorable vie,
Traverſe les deſerts qu'enferment l'Arabie ;
Et lorſqu'il croit trouver un azile à ſes jours,
Le ſort impitoyable en abrege le cours.
Simma, Roi d'Arabie, à Belus trop fidele,
Mitrane, rend mon fils victime de ſon zele ;
L'ayant fait arrêter ce Monarque inhumain,
Au Barbare Belus, le livra de ſa main.
Malgré mon deſeſpoir, toujours forcé de feindre ;
A pourſuivre ſa tête, il fallut me contraindre ;
Et Belus inſenſible à cet illuſtre effort,
Le fit ſans balancer condamner à la mort.
Simma devint alors l'objet de ma vengeance ;
J'en fis tomber ſur lui toute la violence,
Et par le même trait dont il m'avoit bleſſé,
Je voulus que ſon cœur ſe vit auſſi percé ;
Et croyant lui ravir l'eſpoir de ſon Empire,
Juſques dans ſon Palais je ſçus faire introduire,
Des hommes afidez, aux crimes endurcis,
Pour ſervir ma fureur & poignarder ſon fils.

MITRANE.

Par ce hardi deſſein je conçois votre haine,
Et ce que peut un cœur que la vengeance entraîne ;

Mais je ne comprends point ce qui fit qu'Aretas,
Qui voit encore le jour, évita le trepas.

MENON.

Celui qui conduisoit cette grande entreprise
Avoit choisi la nuit, de crainte de surprise;
Mais dans l'obscurité, changeant d'appartement,
Pour celui d'Aretas, en ce fatal moment,
Il prit, sans le vouloir, celui de la Princesse.
Cette erreur l'accabla de trouble & de tristesse;
Mais sçachant qu'à ma rage il falloit un objet,
De son enlevement il forma le projet.
Et secondé des siens, la mort & le carnage
Donnerent à sa suite un assuré passage:
Et tout couvert encor du sang des ennemis,
Il vint à ma fureur livrer Semiramis!

MITRANE.

Juste Ciel!

MENON.

C'est ici la cause de ma peine,
Cet enfant dans mon cœur l'emporta sur la haine.
Entre elle & ma douleur mon esprit combattu
Cherchoit à triompher d'un reste de vertu;
Quand j'apris, que le Ciel, par la mort de ma fille,
Venoit de me ravir l'espoir de ma famille.
Ce dernier trait du sort ralentit ma fureur,
Et pour Semiramis sçût attendrir mon cœur.
Une douce vengeance alors me fut offerte,
Et de ma fille enfin ayant caché la perte,
Je mis Semiramis à sa place chez moi;
Et me rendant par-là le maître de sa foi,
J'esperois l'arracher à l'auguste hymenée.
Où Belus & Simma la croyoient destinée.
Charmé de me vanger sans répandre son sang,
Je crus qu'il suffisoit de lui ravir son rang.
Helas! pour mon malheur elle me devint chere,
Et reprenant encore le tendre nom de pere,
Sous celui de ma fille élevée en ces lieux,
C'est cette Nitocris si charmante à mes yeux.

MITRANE.

Je ne m'étonne plus si dans cette journée,
Du Roi des Bactriens vous craignez l'hymenée.
Mais, Seigneur, Arius brule des mêmes feux,
Et ce rival pour vous n'est pas moins dangereux,
Vainement il s'efforce à cacher sa tendresse;
Son assiduité, ses soins pour la Princesse . . .

MENON.

Ce n'est pas Arius que je crains en ce jour,
Un plus cruel obstacle étonne mon amour.
Ninus en ce moment rend mon malheur extrême,
J'adore Nitocris & ce Monarque l'aime.
Je n'en sçaurois douter; jusqu'au fond de son cœur,
Par mes jaloux regards j'ai connu son ardeur.
Il croit avec plaisir Semiramis sans vie,
La perte de Simma qui court en Arabie,
Et d'Aretas son fils le peu d'empressement,
Des nœuds que fit Belus rompent l'engagement.
Voila ses sentimens, & lorsque dans son ame
Il pense que ma fille est l'objet de sa flâme,
Par le courroux des Dieux conjurez contre moi,
C'est à Semiramis qu'il conserve sa foi.
Mais j'empêcherai bien ce fatal hymenée,
Malgré lui je vaincrai jusqu'à sa destinée,
Et dussai-je, Mitrane, attenter à ses jours,
Mon bras de ses desseins arrêtera le cours.
Comme toi d'Arius j'ai reconnu la flâme;
Mais il m'est necessaire au projet que je trame:
Il commande l'armée, & malgré mon pouvoir,
Je ne puis rien tenter sans lui faire sçavoir.
Je veux donc en ce jour lui donner l'esperance,
Que je couronnerai ses feux & sa constance:
Et que ma fille enfin acceptera sa foi,
Si pour perdre Ninus il veut s'unir à moi.
J'ai mandé Nitocris, je veux avec adresse
Sçavoir de quel côté penchera sa tendresse.
J'entens du bruit, c'est elle, ô Ciel! trop rigoureux,
Pour la premiere fois daigne exaucer mes vœux!



SCENE II.

NITOCRIS, MENON, ELISE, MITRANE.

MENON.

DEpuis long-temps, ma fille, une crainte mortelle
Chaque jour dans mon cœur pour vous se renouvelle;
Je vous aime, & je prends à témoins tous les Dieux,
Que je voudrois vous faire un destin glorieux.
Cependant, quand pour vous mon ame au trône aspire,
Je vous vois à regret, victime de l'Empire;
Et si je veux enfin vous faire un sort plus doux,
Mon plus grand ennemi sera-t-il votre époux.

NITOCRIS.

Que parlez-vous, Seigneur, d'ennemis, de victimes,
L'hymen de Nitocris entraîne-t-il des crimes?
Et quels sont donc les Rois qui prétendant à moi,
Se rendront criminels en acceptant ma foi.
Expliquez-moi de grace un discours si terrible,
A la gloire, Seigneur, mon ame est trop sensible,
Pour craindre que jamais je reçoive un époux,
Qui par ses sentimens soit indigne de vous.

MENON.

Ce genereux transport comble mon esperance,
Et vous donne en ce jour toute ma confiance.
Zoroastre, ma fille, en demandant la paix,
Desire que vos cœurs soient unis à jamais.
Quoique maître absolu de votre destinée,
Je ne vous presse point sur un tel hymenée;
Mais pour un autre objet reprenant mon pouvoir,
Vous devez Nitocris suivre votre devoir,
De mes malheurs passez ayant sçû vous instruire,
Je crois ne devoir pas ici vous les redire;
Et sçachant que Belus fit mourir à mes yeux,
Un fils que ses vertus me rendoient précieux,
Vous ne pouvez douter de la haine implacable,
Que je conserve au sang d'un Prince impitoyable.
Le temps n'a pû calmer l'excès de ma douleur,
Et pour Ninus son fils je sens la même horreur,
Lui seul est aujourd'hui l'objet de mes allarmes
Et je crains que son cœur, trop sensible à vos charmes,
Croyant vous honorer, parce qu'il est mon Roi,
Ne conçoive l'espoir d'obtenir votre foi.
S'il a ces sentimens, s'il déclare sa flâme,
Qu'une noble fierté s'empare de votre ame,
Quand même je pourrois l'accepter à vos yeux;
Refusez hautement un hymen odieux.
Suivez aveuglement la volonté d'un pere,
Songez que par le sien vous perdîtes un frere;
Qu'au sang du meurtrier unissant votre sort,
C'est vous rendre à jamais complice de sa mort.
Mais quoi vous vous troublez, & gardez le silence,
M'auriez vous donc flatté d'une vaine esperance.

NITOCRIS.

Quels que soient vos soupçons, Seigneur, en ce moment,
Je ne puis de mon cœur cacher l'étonnement.
Je n'eusse jamais crû qu'une injuste vengeance
Vous fit avec horreur regarder l'innocence,

Et qu'à votre famille il pût être permis
De compter dans ses Rois ses plus grands ennemis ?
Quoi! le Prince Menon, à l'Etat si fidele,
Doi-il donc regretter la mort d'un fils rebelle,
En le faisant mourir, Belus suivit les loix ;
Vous même à son trepas donnâtes votre voix :
Tout l'Univers a sçû que cessant d'être pere,
Vous jugeâtes sa perte à l'Etat necessaire.
Mais quand Belus enfin auroit injustement
Condamné votre fils au plus cruel tourment,
Ninus est-il, Seigneur, coupable de son crime,
Votre couroux, doit-il, le prendre pour victime.
Ce n'est point dans l'espoir de regner aujourd'hui,
Que je le justifie, & vous parle pour lui.
L'amour dont vous craignez qu'il ne sente la flâme,
N'a peut-être jamais triomphé de son ame ;
Et quand sur moi, Seigneur, il jetteroit les yeux,
La fille de Simma doit regner en ces lieux :
Et quoique l'on ignore encore sa destinée,
Ninus ne peut songer aux nœuds de l'hymenée,
Qu'il ne soit assuré, que le Ciel par sa mort
Ne le rende à jamais le maître de son sort.
Cependant s'il est vrai que ce Monarque m'aime,
Et qu'il veuille en ce jour m'offrir le diadême ;
Le refuser, Seigneur, ce seroit vous trahir,
Et Ninus, d'un seul mot, peut se faire obéir.

MENON.

Je vois avec regret que votre obéissance,
Ne peut vous animer à servir ma vengeance.
Cependant, Nitocris, songez que je le veux,
Que vous perdrez Ninus en recevant ses vœux,
Et que ce Prince enfin, pour vous si respectable,
Ne peut être innocent, quand je le crois coupable.



SCENE III.

NITOCRIS, ELISE.

NITOCRIS.

QUelle injuſtice, ô Ciel! quelle aveugle fureur;
Eliſe conçois-tu l'excès de mon malheur.
De l'amour de Ninus, Menon vient de m'inſtruire,
Et lorſque cet amour me deſtine un Empire,
Mon pere ſe ſervant d'un pouvoir inhumain,
Me deffend en ce jour de recevoir ſa main.

ELISE.

Quoiqu'au Prince Menon vous deviez la naiſſance;
Ninus tient en ſes mains la ſuprême puiſſance;
S'il veut parler en maître & vous offrir ſa foi,
Oſera-t-il jamais reſiſter à ſon Roi.
Mais à votre douleur je jugerois, Madame,
Que l'amour de Ninus a ſçû toucher votre ame.

NITOCRIS.

Je ne rougirai point d'avouer à tes yeux
Un feu qui me prépare un deſtin glorieux;
Ninus eſt mon vainqueur, Eliſe, & j'oſe croire
Qu'en aimant ce Heros, c'eſt n'aimer que la gloire.

ELISE.

Mais à Semiramis, Belus promit ſa foi.

NITOCRIS.

Je ſçais à quoi Belus ſçût engager le Roi:
Cependant ſi la mort, enlevant la Princeſſe,
De regner en ces lieux me laiſſe la maitreſſe,
Faudra-t-il que Menon par une injuſte loi,

Sacrifie à sa haine, & mon cœur, & ma foi ?
Non il prétend en vain assujettir mon ame,
Je vais lui declarer . . . . .

ELISE.

Contraignez-vous, Madame ;
Arius en ces lieux semble porter ses pas.

SCENE IV.

NITOCRIS, ARIUS, ELISE.

ARIUS.

Vous faites le destin de deux grands Potentats ;
Madame, & leur servant de prétexte & d'excuse,
L'un demande la paix, & l'autre la refuse :
Et Ninus ne veut point s'unir aux Bactriens,
S'il faut que votre hymen en forme les liens.
Cet aveu qu'à nos yeux ce Prince vient de faire,
De ses desseins secrets découvre le mystere ;
Et je ne doute plus qu'à la face des Dieux,
Vous ne soyez bien-tôt Souveraine en ces lieux.

NITOCRIS.

Vous avez trop de part, Seigneur, à son estime,
Pour qu'il pût vous cacher ses sentimens sans crime ;
Et je ne croirai point qu'il aime Nitocris,
Si lui-même en secret ne vous l'a pas appris.

ARIUS.

Quoiqu'avec moi, Madame, il garde le silence
Je ne l'accuse point de peu de confiance :
Peut-être a-t-il connu qu'Arius en ce jour,
Près de vous à regret serviroit son amour ;

Et que par un soupçon qu'il craint de faire entendre . . . .

NITOCRIS.

Ce discours me surprend, & je ne puis comprendre,
Qu'autrefois si sensible à tous mes interêts,
Mon bonheur aujourd'hui vous cause des regrets.

ARIUS.

Plus que jamais, helas ! votre sort m'interesse,
J'en atteste le Ciel, adorable Princesse.
Mais, Madame, les traits qui blesserent le Roi,
Par le même pouvoir sont retombez sur moi,
Mon cœur, comme le sien, trop sensible à vos charmes
N'a trouvé contre vous que d'inutiles armes.
Je sçais que cet aveu par un cruel couroux,
Me forcera sans doute à m'éloigner de vous;
Mais avant qu'il éclate & condamne ma flâme,
Connoissez de quels feux vous embrasez mon ame.
Je n'ai d'aucun espoir flaté ma passion,
Votre bonheur toujours fit mon ambition,
Et je sens que mon cœur détaché de lui-même,
Peut sans vous offenser avouer qu'il vous aime.

NITOCRIS.

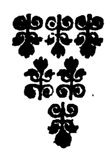
Je voudrois vainement vous cacher ma douleur,
Mon silence fait voir le trouble de mon cœur.
De divers sentimens je me trouve agitée :
D'un aveu si hardi justement irritée,
Je voudrois vous marquer tout mon ressentiment,
Et malgré moi, Seigneur, en ce même moment,
De secrets mouvemens dissipent ma colere,
Mon cœur ressent pour vous une amitié sincere,
Cette amitié l'emporte, & me fait pardonner,
Un discours que ma gloire a droit de condamner.
Méritez ce pardon en étouffant la flâme
Qui trouble dans ce jour le repos de votre ame,
Songez que vous devez cet effort glorieux
Au peu d'emportement que je montre à vos yeux;
Et que c'est de Ninus trahir la confiance,
Que d'oser sur mon cœur former quelque esperance.

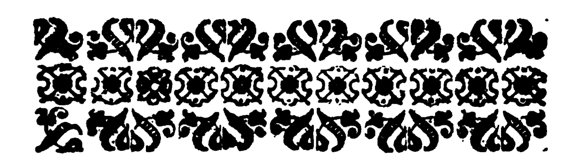
SCENE V.

ARIUS ſeul.

CE modeſte courroux fait bien plus ſur mon
cœur
Que l'éclat violent d'une vaine fureur.
Vous ſerez ſatisfaite, ô charmante Princeſſe,
Je ſçaurai moderer l'excès de ma tendreſſe;
Et m'impoſant moi-même un ſilence éternel,
Peut-être oublierez vous que je fus criminel.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARIUS, ARBATE.

ARIUS.

ARbate, il est trop vrai, Menon est un perfide,
Et de Semiramis lui seul est l'homicide,
Un soldat qui n'a dû sa fortune qu'à moi,
Et qui par ma faveur s'est fait aimer du Roi,
Au tombeau dans ce jour étant prêt de descendre,
Ma fait secrettement supplier de l'entendre.
Dans l'état où je suis, tout m'étant precieux,
Je m'y suis rendu seul. Là les larmes aux yeux,
De ses crimes passez, rapellant la memoire,
Arbate, il m'a conté la déplorable histoire,
Et qu'étant autrefois un de ces assassins,
Qui servoient de Menon les barbares desseins,
Il étoit un de ceux dont la coupable adresse,

Avoit de l'Arabie enlevé la Princesse ;
Et que pour achever sa noire trahison,
Leur chef l'avoit remise au pouvoir de Menon :
Mais que ne doutant point, qu'elle ne fut sans vie,
La lumiere à lui-même allant être ravie,
Ne pouvant confier son secret qu'à ma foi,
Il osoit me prier d'en avertir le Roi.
A ces mots il expire & mon ame éperduë,
Avec lui chez les morts semble être descenduë ;
Pere de Nitocris, faut-il donc qu'Aretas
Soit forcé dans ce jour à vouloir ton trepas.

ARBATE.

En ce moment, Seigneur, armez-vous de constance,
Vous devez à Simma cette illustre vengeance.
Et qui sçait si Menon, trop instruit de son sort,
A cet Auguste Roi n'a pas donné la mort.
Votre cœur ne doit point craindre de perdre un traître ;
Venez aux yeux de tous en vous faisant connoître....

ARIUS.

Arbate il n'est pas temps, & pour mes interêts,
Il faut que de Menon je sçache les secrets.
Je le trouve inquiet, une sombre tristesse,
De son cœur, depuis peu, semble être la maitresse ;
Et je crains que son ame, endurcie aux forfaits,
De quelque crime encor ne forme les projets.
Il cherche à me parler, & doit ici se rendre,
Quels que soient ses desseins, quoi qu'il puisse entreprendre,
Me rendant en ce jour le maître de son sort,
D'un pere & d'une sœur je vangerai la mort.
Je n'épargnerai rien pour que sa confiance. . . .
Mais on ouvre, en ces lieux je le vois qui s'avance :
Pour n'être point suspect, Arbate laisse-nous.



SCENE II.

ARIUS, MENON.

MENON.

POurrai-je en liberté m'expliquer avec vous,
Seigneur, & bannissant un devoir trop severe,
Sans peril, à vos yeux, pourrai-je être sincere.

ARIUS.

De ce discours, Seigneur, je devrois m'offenser,
Et je ne conçois pas ce qui vous fait penser,
Qu'oubliant en ce jour mon estime & mon zele,
Pour la premiere fois je vous fusse infidele;
Mais cependant, Seigneur, sans douter de ma foi,
Croyez que vous pouvez tout attendre de moi.

MENON.

Je puis tout hasarder, après cette assurance;
Ainsi daignez, Seigneur, remplir mon esperance;
En m'ouvrant votre cœur. Aimez vous Nitocris?
Me serois-je trompé, vous en croyant épris?
Sans crainte vous pouvez me découvrir votre ame,
Avec plaisir enfin j'apprendrai votre flâme,
Et c'est de cet aveu que dépend mon bonheur.

ARIUS.

Puisque vous le voulez, j'avouerai donc, Seigneur;
Que l'amour le plus pur & l'ardeur la plus vive,
Pour elle dès long-temps m'arrête dans Ninive.

MENON.

Et si pour l'obtenir il falloit en ce jour,
Par quelque grand dessein, lui prouver votre amour,
De l'execution vous sentez vous capable?

ARIUS.

Quelle demande, ô Ciel! Quel espoir favorable.
En pouvez vous douter. Ah! j'atteste les Dieux,
Que je tenterois tout pour ce prix glorieux.
Rompez, Seigneur, rompez un injuste silence,
Par ce retardement ma tendresse s'offense.
Je le repete encor, le plus affreux danger
Ne pourra m'étonner. Que faut-il?

MENON.

Me vanger,
Me délivrer, Seigneur, d'un indigne esclavage,
M'ôter un ennemi dont le pouvoir m'outrage,
Lui ravir pour jamais son Empire en ces lieux,
Affranchir votre amour d'un rival odieux,
Perdre Ninus enfin, & dans cette journée,
De son perfide sang signer votre hymenée . . . .
Vous ne répondez point, pourriez-vous hesiter?

ARIUS.

Non, je vous l'ai promis, rien ne peut m'arrêter,
Si le nom de Ninus a causé mon silence,
Il ne sçauroit, Seigneur, ébranler ma constance.
Mais comment pourrons-nous jusques dans son Palais,
Assassiner un Prince aimé de ses sujets?

MENON.

Ah! de ce grand projet c'est le moins difficile,
Si vous voulez enfin me devenir utile,
Vous pouvez tout ici, personne dans la nuit,
Sans votre ordre, au Palais ne peut être introduit;
Commandez que les gens qui servent ma vengeance,
Ne trouvent en ces lieux aucune résistance;
Laissez les penetrer jusques au lit du Roi,
Et du reste, Seigneur, reposez vous sur moi.
Par la mort de Ninus, maître de son Empire,

Absolu sur l'objet où votre cœur aspire ;
Je pourrai sans peril, & dans le même jour ;
Satisfaire à la fois ma haine & votre amour.
Je crois ne rien risquer, formant cette alliance ;
Et quand vous n'auriez pas une illustre naissance ;
Votre rare valeur, vos exploits glorieux,
Valent bien tout l'éclat des plus fameux aïeux.
Et si je puis compter sur ce bras invincible.

ARIUS.

Je vous l'ai deja dit, tout me sera possible,
La haine pour jamais s'empare de mon cœur;
J'ai peine à moderer l'excès de ma fureur,
Et j'atteste des Dieux, la Majesté suprême,
De perdre le perfide ou de perir moi-même.

MENON.

Ah ! que par ce serment vous flatez mon espoir ;
Je vais tout préparer, faites que dès ce soir,
Menon soit delivré du tyran qui l'opprime,
Immolez à son fils cette illustre victime ;
Vengez le frere, enfin, si vous aimez la sœur ;
Et songez que de vous dépend votre bonheur.



SCENE III.

ARIUS seul.

OUi mon sort en ce jour sera digne d'envie ;
Si je puis terminer tes crimes par ta vie ;
Monstre que je ne puis regarder sans effroi,
Vien subir ton Arrest aux genoux de ton Roi.
Mon bras auroit deja prevenu sa justice,
S'il ne te réservoit un plus cruel supplice,
Ne balançons donc plus, découvrons à Ninus ;



Les forfaits de Menon & le rang d'Arius.
Etouffons dans mon cœur un reste de tendresse.
Mais quel est votre sort genereuse Princesse ;
Faloit-il donc, hélas ! que le Ciel en courroux,
Vous fit naître d'un sang si peu digne de vous.

SCENE IV.

ARIUS, ARBATE.

ARIUS.

ARbate je me rends à ton impatience,
Ninus en ce moment apprendra ma naissance.
Simma sera vangé, Menon perdra le jour,
Et mon ressentiment l'emporte sur l'amour.

ARBATE.

Ce genereux transport comble mon cœur de joie.
Mais, Seigneur, près de vous l'Ambassadeur m'envoie,
Il demande à vous voir ; mécontent de Ninus,
Il croit que ses desseins vous étant tous connus,
Vous lui ferez sçavoir.. Je le vois qui s'avance.

ARIUS.

Je n'ai rien à lui dire, évitons sa presence.





SCENE V.

SIMMA, ARIUS, ARBATE.

SIMMA.

J'Ignore quel sujet vous force à m'éviter ;
Ninus vous deffend-il, Seigneur, de m'écouter.

ARIUS.

Quelle que soit du Roi l'autorité suprême,
Arius ne dépend, Seigneur, que de lui-même.

SIMMA.

Vous êtes cependant si soumis à ses loix,
Qu'à ses moindres desirs vous donnez votre voix.

ARIUS.

Approuver des desseins fondez sur la Justice,
D'un cœur comme le mien n'est pas un Sacrifice.

SIMMA.

Quoi lorsque dans ce jour il refuse une paix,
Qui fait de ses sujets les plus ardents souhaits ;
Qu'il se laisse conduire au transport de son ame,
Et sacrifie un peuple à sa frivole flâme,
Vous trouvez qu'il est juste, & peut impunément,
De ses premiers liens rompre l'engagement ;
Et vous pouvez enfin approuver sa tendresse,
Lorsqu'en secret vous même adorez la Princesse.

ARIUS.

C'est pousser un peu loin le droit d'Ambassadeur ;
Que de vouloir l'étendre aux secrets de mon cœur:
Et quiconque vous fait de telles confidences
Doit avoir avec vous d'autres intelligences.



SIMMA.

Pour m'informer de tout, j'ai mes raisons, Seigneur,
Quoique des Bactriens je sois l'Ambassadeur,
Un interêt plus grand que ceux de leur Empire,
De tous vos sentimens me contraint de m'instruire :
Et j'avois esperé qu'étant rival du Roi,
Vous pourriez contre lui vous unir avec moi ;
Il veut à Nitocris unir sa destinée,
Et je ne puis souffrir cette injuste hymenée.

ARIUS.

Vous, Seigneur ! & quel est en ce jour
L'interêt qui vous porte à blâmer son amour ?

SIMMA.

Je ne puis plus long-tems me contraindre au silence,
Son refus pour la paix, n'est pas ce qui m'offense ;
Je ne suis irrité que de lui voir permis
De disposer d'un cœur que son pere a promis.
Zoroastre en un mot, Seigneur, n'est point mon Maître,
Il est tems qu'en ces lieux je me fasse connoître.
Je suis Arabe enfin, & soutiendrai les droits
De Simma, d'Aretas, que le Ciel fit mes Rois.

ARIUS.

Grands Dieux ! quels sont les noms que sa bouche prononce,
Et qu'est-ce que mon trouble en ce moment m'annonce.
Si vous vîtes le jour . . . dans ces heureux climats,
Je devrois vous connoître . . . & j'ai dans ces Etats
Fait un si long séjour, vous gardez le silence,
N'osez vous plus-avant pousser la confidence.
Simma, le grand Simma, vous seroit-il connu,
Où ne sçavez vous point ce qu'il est devenu ;
Parlez je me repens d'une injuste colere,
Et pour vous desormais par un zele sincere.

SIMMA.

Je ne garde, Seigneur, aucun ressentiment ;

Mon cœur même pour vous ressent en ce moment
Une si tendre estime & tant de confiance,
Que je ne crains que trop de rompre le silence.
ARIUS.
Ah! seulement, Seigneur, dites moi votre nom.
SIMMA.
Puis-je le confier à l'ami de Menon.
ARIUS.
Non, ne le croyez pas, je déteste le crime;
Et de ceux qu'il a faits il sera la victime.
A me le dire enfin pour vous engager mieux;
Sçachez que comme vous inconnu dans ces lieux;
De l'auguste Simma je cherche des nouvelles,
Que mon ame pour lui dans des craintes mortelles,
Pour le trouver a crû que tout étoit permis.
SIMMA.
Et je n'y suis aussi que pour Semiramis.
ARIUS.
Le même soin, Seigneur, pour elle m'interesse;
Et pour l'un & pour l'autre, une forte tendresse,
Me rend également sensible à leurs malheurs:
Vous n'en pouvez douter, mes soupirs & mes pleurs,
Quels que soient mes efforts, vous font assez connoître.
SIMMA.
De mes pleurs comme vous je ne suis pas le maître,
Je ne me connois plus dans le trouble où je suis....
Achevez votre nom....
ARIUS.
Aretas.
SIMMA.
Vous, mon fils!
A mes tendres transports connoissez votre pere.
ARIUS.
Je ne puis méconnoître une tête si chere,
Et l'agitation que je sens dans mon cœur,
Me fait sans hesiter concevoir mon bonheur.

SIMMA.

Plus que jamais, grands Dieux, j'espere en vos oracles,
Et puis qu'après vingt ans de tourmens & d'obstacles,
Vous venez d'assembler & le pere & le fils,
C'est pour me préparer à ce qu'ils m'ont promis,
Et ma fille à vos soins doit sans doute la vie.

ARIUS.

Le barbare Menon, Seigneur, nous l'a ravie,
De la mort de son fils irrité contre vous,
Il a fait sur ma sœur retomber son couroux,
En ce même moment on vient de me le dire;
Mais de tous ses forfaits je sçaurai vous instruire;
Il faut auparavant qu'aprenant vos malheurs,
Votre fils en ce jour fasse cesser vos pleurs.

SIMMA.

Ah! mon fils votre vüë a pour moi trop de charmes
Pour ne pas adoucir la cause de mes larmes.
Et si le juste Ciel ne m'avoit pas permis;
L'espoir de retrouver ici Semiramis,
Oubliant pour jamais cette jeune Princesse,
Vous auriez eu vous seul mes soins & ma tendresse.
Mais enfin comme vous elle sort de mon sang,
Elle doit dans mon cœur tenir le même rang;
Ne soyez point jaloux d'un si juste partage,
De mon amour pour vous mon Empire est un gage:
Regnez & permettez que sensible à son sort
Son pere dans ce jour puisse venger sa mort.

ARIUS.

Que dites-vous, Seigneur, quel funeste langage,
Pouvez vous bien, helas! me faire cet outrage:
Moi garder votre Empire après votre retour,
Moi jaloux, que ma sœur partage votre amour.
Ah! bien loin d'arrêter votre juste vengeance,
Vous la faciliter fait ma seule esperance:
Oui, Seigneur, aujourd'hui Menon attend de moi
Les funestes moyens d'assassiner son Roi,
Pour ce crime odieux, déguisant ma surprise,
J'ai feint sans balancer d'approuver l'entreprise;

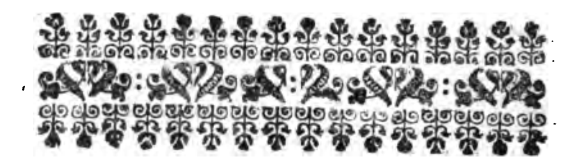
Et quand ici le Ciel a fait porter vos pas,
J'allois dire à Ninus ces lâches attentats;
Mais ce retardement ne peut m'être contraire,
Puisqu'il m'a fait en vous reconnoître mon pere.
Cependant on pourroit nous surprendre en ces lieux,
Et jaloux du bonheur dont jouissent mes yeux,
Je veux en liberté vous voir & vous entendre.
Sans mon ordre Menon ne peut rien entreprendre;
Et lorsque vos desseins me seront mieux connus,
De ses forfaits, Seigneur, nous instruirons Ninus.

SIMMA.

Ah! ne differons point à les faire connoître,
Nous serions criminels en menageant le traître;
Les crimes des mortels firent naître les loix,
Et c'est pour les punir que le Ciel fit les Rois.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NITOCRIS, ELISE.

NITOCRIS.

NOn, vainement, Elise, on cherche à me contraindre,
Je n'ai jamais appris ce que c'est que de feindre;
L'artifice à mon cœur fut toujours inconnu,
Et si par le devoir il n'étoit retenu,
Oubliant en ce jour que Menon est mon pere,
De Ninus contre lui j'armerois la colere.

ELISE.

Gardez-vous bien, helas! de suivre ce transport,
Sans doute de Menon vous causeriez la mort;
Ninus est violent quelle que soit sa flâme,
La vengeance pourroit l'emporter dans son ame.
Votre pere vous aime & peut-être son cœur,
Adoucissant pour vous une injuste rigueur.

NITOCRIS.

Lui m'aimer, par quel trait veut-il le faire croire,
Est-ce donc en craignant de me combler de gloire,
En dédaignant les vœux du plus puissant des Rois,
Du devoir & du sang en étouffant la voix.
Ah! je connois quelle est son injuste pensée,
De ce soupçon deja mon ame étoit blessée.
Ce n'est pas mon hymen qu'il redoute aujourd'hui,
Ce Prince ambitieux n'envisage que lui;
Il voudroit que Ninus ne prît nulle alliance,
Pour avoir de l'Empire une pleine assurance:
Et craignant qu'en ce jour on soupçonne sa foi,
Il veut que ses refus ne partent que de moi.
Mais quoi qu'il soit, Elise, auteur de ma naissance,
Et qu'à ses loix je doive entiere obéissance,
Je ne sens point pour lui ces tendres sentimens,
Dont la force du sang donne les mouvemens.
Mon respect est contraint, ma tendresse est forcée,
De son pouvoir sur moi, je me sens offensée.
Sa haine pour Ninus, son injuste fureur,
Tout paroît contre lui s'assembler dans mon cœur;
Et quels que soient pour moi ses soins & sa tendresse,
Elise, de l'aimer, je ne suis pas maitresse.

ELISE.

Que je vous plains, Madame, avec ces sentimens,
Qu'ils vont vous préparer de rigoureux tourmens;
Il faudra malgré vous suivre l'ordre d'un pere,
Où vous voir exposée à toute sa colere.

NITOCRIS.

Son courroux sera-t-il plus dangereux pour moi,
Que l'indignation que fera voir le Roi.
Quand je voudrois enfin, me trahissant moi-même,
Dédaigner en ce jour un Monarque que j'aime,
Quel prétexte trouver pour fonder mes refus?
Ne voit-on pas en lui briller mille vertus?
N'est-il pas adoré dans tout son vaste Empire?
Et depuis le moment que ce Prince respire,
L'a-t-on vû des tyrans suivre jamais les pas?

Il est le plus puissant de tous les Potentats,
Et jouït sans orgueil de son pouvoir suprême,
L'amour de ses sujets soutient son diadême;
Quoiqu'il soit redoutable, on le craint sans effroi,
Et chacun avec joie obéït à sa loi.
Après tant de raisons qui le rendent aimable,
En est-il qui rendît mon refus excusable.

ELISE.

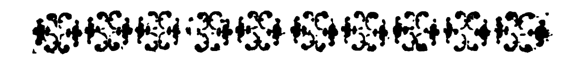
Que resolvez-vous donc dans ce triste embarras,
Menon bien-tôt ici doit conduire ses pas;
Si vous voulez m'en croire évitons sa presence.

NITOCRIS.

Non je suis résoluë à rompre le silence,
Et peut-être voyant quelle est ma fermeté,
N'osera-t-il plus loin pousser la dureté.
Quand il s'agit d'avoir la suprême puissance,
On peut bien une fois manquer d'obéïssance.

ELISE.

Je le vois qui paroît.



SCENE II.

NITOCRIS, MENON.

MENON.

Ninus vient en ces lieux,
J'ai devancé ses pas, ma fille, au nom des Dieux,
Suivez les mouvemens de ma juste colere,
Songez que vos refus vont vanger votre frere.

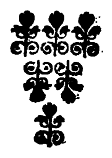
J'ai vû le triste effet de mes pressentimens,
Ninus m'a découvert ses secrets sentimens,
Il vous a demandé, & sans lui rien promettre,
A votre seul Arrêt, j'ai voulu le remettre;
Mais si vous consentez au bonheur de son sort,
Ce sera condamner votre pere a la mort.

NITOCRIS.

Ah! Seigneur, si jamais Nitocris vous fut chere,
Si vous me regardez avec des yeux de pere,
Daignez me dispenser d'attendre ici le Roi,
Et puisque vous pouvez disposer de ma foi,
De la lui refuser n'êtes-vous pas le maître.
Sans emprunter ma voix, faites lui seul connoître,
Que son hymen, Seigneur, pour vous n'a nul appas,
Mon cœur ne dira point ce qu'il ne pense pas;
Je vous en avertis, je ne puis m'y résoudre.

MENON.

Qu'entens-je juste Ciel! quel nouveau coup de foudre;
Quoi vous osez encor... Mais Ninus vient à nous,
Obéïssez, vous dis-je, ou craignez mon courroux.





SCENE III.

NINUS, MENON, NITOCRIS, ELISE, ORSAME, Suite.

NINUS.

SAns doute que Menon vous aura dit, Madame,
A quel point votre sort interesse mon ame.
Si sans avoir connu vos sentimens secrets,
J'ai refusé l'Epoux que vous offroit la paix,
Quoiqu'un sceptre éclatant en eût été le gage,
En vous voyant des Dieux le plus parfait ouvrage,
J'ai crû que ce seroit vouloir les outrager,
Que vous faire monter sur un trône Etranger.
Le Ciel qui dans ces lieux voulut vous faire naître,
Pour vous en éloigner ne m'en fit pas le maître;
Et voulant me prouver quels sont ses soins pour moi,
Il vous a destiné mon empire & ma foi;
Ne vous opposez point à son ordre suprême,
Consentez au bonheur d'un Prince qui vous aime;
Et ce qu'un ennemi vous offroit en ce jour,
Daignez le recevoir par les mains de l'amour.

NITOCRIS.

Je ne vois point, Seigneur, avec indifference,
L'honneur que me feroit votre auguste alliance:
Du cœur que vous m'offrez je connois tout le prix;
Mais cependant, Seigneur, ne soyez point surpris,
Si j'ose en ce moment parler contre moi-même.
C'est à Semiramis qu'est dû le diadême,

Et quoique l'on ignore & sa vie & sa mort ;
Votre cœur ne doit pas déterminer son sort :
Notre hymen irritant & le Ciel & la Terre ,
Feroit naître en ces lieux une funeste guerre ;
Et si pour arrêter le cours de ces malheurs
Oubliant votre amour , insensible à mes pleurs ,
Vous veniez à briser notre saint hymenée ,
Qu'à ceder votre cœur je fusse condamnée ;
Que deviendrois-je alors , & comment, de quel front,
Pourrois-je supporter un si sanglant affront.
Ah ! Seigneur , menagez & ma gloire & la vôtre ;
Et puisque votre foi doit être pour un autre ,
Laissez-moi la douceur de croire que mon Roi ,
Si je l'eusse voulu , n'auroit été qu'à moi.

NINUS.

Lorsqu'à Semiramis ma main fut destinée ,
A peine l'un & l'autre avions nous une année.
Sans pouvoir consulter nos desirs & nos vœux ,
On résolut l'hymen dont vous craignez les nœuds ;
Mais enfin à Simma , Semiramis ravie ,
Et les Dieux à mon pere ayant ôté la vie ;
Maître de cet Empire & maître de ma foi ;
Rien ne peut m'empêcher de disposer de moi.
Ne balancez donc point , comblez mon esperance ,
Vos vertus de mon cœur assurent la constance.

MENON.

Souffrez qu'à Nitocris , je me joigne , Seigneur ,
Trop pénétré tantôt du soin de sa grandeur ;
Ebloui par des nœuds qui la couvroient de gloire ,
De ce que je vous dois je perdois la memoire ;
Mais je reviens enfin de mon égarement ,
Je ne crains point comme elle un fatal changement ;
Je connois votre cœur , mais je crains pour vous-même ,
Quoique vous possediez l'autorité suprême.
Que cent peuples divers vous aiment en ce jour ,
Il ne faut qu'un moment pour chasser leur amour :
Ils attendent , Seigneur , avec impatience ,

Que votre hymen vous faſſe une illuſtre alliance.
Que ne diront-ils pas en voyant que leur Roi,
N'écoute que l'amour pour engager ſa foi?
De leurs Sujets, Seigneur, les Rois ſont les victimes,
Leur caprice à leur gré, de tout leur fait des crimes;
Et malgré le haut rang où le Ciel vous a mis,
Sans l'aveu de l'Etat, rien ne vous eſt permis:
Et plus ſa liberté pour vous eſt aſſervie,
Et plus vous lui devez compte de votre vie.

NINUS.

Je ne m'attendois pas à voir dans votre cœur,
Pour l'Etat contre vous ce zele plein d'ardeur;
Mais ſans vouloir ici combattre ma tendreſſe,
Laiſſez ſur mon deſtin expliquer la Princeſſe:
Et puiſque vous m'avez remis à ſon Arrêt,
Sans vous inquieter que de votre intérêt,
Laiſſez la prononcer ſur tout ce qui me touche.
Oui, Madame, en ce jour un mot de votre bouche,
Peut rendre de mon ſort tout l'Univers jaloux,
Parlez, dédaignez-vous Ninus, pour votre époux.

NITOCRIS.

Moi dédaigner, Seigneur, le plus grand des Monarques,
De vos bontez, helas! les glorieuſes marques,
Plus que vous ne penſez, vous aſſurent mon cœur;
Mais un cruel devoir s'oppoſe à mon bonheur.
C'eſt malgré moi, Seigneur, que je vous ſuis contraire,
Mon zele pour mon Roi . . . mon reſpect pour un pere;
Et cet hymen enfin . . . . . pour vous ſi plein d'appas,
Entraîne des malheurs que vous ne ſçavez pas.

MENON.

Quel eſt donc ce diſcours? qu'oſe-t-il faire entendre?

NINUS.

Mes ſoupçons aiſément me le feroient comprendre,

Si j'avois jusqu'ici douté de votre foi.
Craignez Prince, craignez d'irriter votre Roi.
J'ignore les raisons d'un refus qui m'offense ;
Mais je sçais en ces lieux jusques où va ma puissance,
Et je ferai connoître à qui m'ose trahir,
Que qui sçait commander peut se faire obéïr.
Je vous laisse y penser.

SCENE IV.

NITOCRIS, MENON, ELISE, MITRANE.

MENON.

Est-ce donc là, cruelle,
Ce qu'attendoit de vous ma tendresse & mon zele,
Vous craignez de déplaire à mon persécuteur,
Et vous ne craignez point l'effet de ma fureur ;
Mais cependant tremblez que rompant le silence,
Je ne détruise ici toute votre esperance,
Et ne fasse sçavoir que sans crime en ces lieux,
Au trône, Nitocris ne peut lever les yeux.

NITOCRIS.

N'écoutez pas, Seigneur, une injuste colere,
Pouvez-vous oublier que vous êtes mon pere,
Est-il pour votre fille un rang trop glorieux.

MENON.

Non vous ne l'êtes pas.

NITOCRIS.

Qu'entens-je . . . justes Dieux.

MENON.

Un secret qu'il falloit tôt ou tard vous apprendre :
Et mon ame pour vous trop sensible & trop tendre,
Cherchant à réparer la perte de ce nom,
Vous avoit destinée à l'hymen de Menon.
Dans un état obscur le Ciel vous donna l'être,
Et pour votre bonheur je vins à vous connoître,
Vous n'étiez qu'un enfant ; mais ce fatal amour,
Qui me devoit pour vous embraser en ce jour,
S'accommodant au tems de votre tendre enfance,
Sous le nom de pitié cacha sa violence.
Vous me plûtes, ingrate, & je sentis pour vous,
Tout ce que la tendresse inspire de plus doux.
A de rustiques mains vous ayant enlevée,
Sous le nom de ma fille avec soin élevée,
Je vis croître avec vous l'ardente passion,
Que je nommois alors simple compassion.
Voilà ce qui m'a fait rejetter l'alliance,
Des Rois que vos attraits mettoient sous leur puissance :
Et craignant de Ninus & l'amour & l'espoir,
J'ai voulu sur vôtre ame éprouver mon pouvoir.
Malheureux j'ignorois pour lui votre tendresse,
De votre cœur encor je vous croyois maitresse.
Avant que votre amour, cruelle, eût éclaté,
Le mien jusqu'à present s'étoit toujours flaté,
Que lorsque vous sçauriez quelle est votre naissance,
Votre foi de mes soins seroit la récompense.

NITOCRIS.

Quel funeste secret ! quel affreux changement !
Où je croyois un pere, on me montre un amant.
J'ignore si je dois ou parler ou me taire.
Je crains d'aprofondir un dangereux mystère :
Et cherchant vainement à rassurer mon cœur,
Chaque mot que j'entends, me fait fremir d'horreur.
N'est-ce donc pas porter assez loin la vengeance,

Que d'obscurcir, Seigneur, l'éclat de ma naissance,
Sans vouloir outrager les hommes & les Dieux,
Par l'aveu d'un amour détestable à leurs yeux?

MENON.

Non, non, ne croyez pas que ce fatal mystere,
Soit l'ouvrage indiscret de ma juste colere;
Ni que pour satisfaire un penchant criminel,
Je me défasse ici de l'amour paternel:
Vous n'êtes point ma fille, & l'ardeur de ma flâme,
Sans offenser le Ciel, peut embraser mon ame;
Par ce crime mon cœur seroit moins abatu,
Et mon amour pour moi n'a que trop de vertu.
Mais enfin sans détours, je vais me faire entendre,
Du choix que vous ferez, votre sort va dépendre:
Je vous offre en ce jour & mon cœur & ma foi,
Si votre ambition pour époux veut un Roi,
Je jure que l'hymen où mon amour aspire,
Ne s'achevera point que vous n'ayez l'Empire.
Mais si vous refusez des dons si précieux,
Si vous me dédaignez, j'atteste ici les Dieux,
Qu'animé contre vous de haine & de vengeance,
Tout l'Univers entier sçaura votre naissance,
Et qu'instruisant Ninus de cette verité,
Je vous ferai rentrer dans votre obscurité.

NITOCRIS.

Ah! je n'hésite point au choix que je dois faire;
Et puisqu'enfin le Ciel ne vous fit pas mon pere,
Je ne reconnois plus sur moi votre pouvoir.
Dégagée aujourd'hui d'un severe devoir,
Je ne suis plus soumise à votre obéïssance,
Et par mes sentimens relevant ma naissance;
Je prefere sans peine un rang moins glorieux,
Aux funestes liens d'un hymen odieux.
Vous pouvez déclarer ceux de qui je tiens l'être;
On ne me verra point rougir de les connoître;
La gloire est le seul bien qui peut toucher mon cœur,
Et ma propre vertu, m'assure de la leur.

MENON.

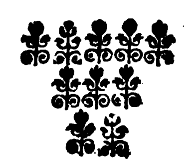
Ah ! c'en eſt trop enfin, & je ſens dans mon ame,
La haine triompher de ma funeſte flâme ;
Oui, oui, vous connoîtrez quels étoient vos aïeux ;
Mais avant ce moment cette main à vos yeux,
Sçaura me délivrer d'un rival que j'abhore.
Sans doute en ſon amour vous eſperez encore,
Quoi que je puiſſe dire; & malgré mon courroux,
Vous vous flatez toujours de le voir votre époux ;
Et ſçachant de vos yeux juſqu'où va la puiſſance,
Votre cœur en ſecret prépare ſa vengeance ;
Mais je ſçaurai bien-tôt en lui donnant la mort,
Me rendre pour jamais maître de votre ſort.

NITOCRIS.

Barbare, je ſerois ta premiere victime,
Ou les Dieux par mes ſoins empêcheront ce crime.
Si jadis à Belus, Simma livra ton fils,
Tu vas être à Ninus livré par Nitocris,
Et ſi de mes aïeux je tire peu de gloire,
Je pretends par ta mort illuſtrer ma memoire.

MENON.

Mitrane, ſuivez-la dans ſon appartement,
Qu'elle n'en ſorte point ſans mon commandement.

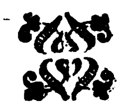


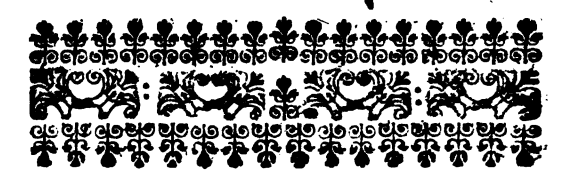
SCENE V.

MENON seul.

QUel funeste poison se répand sur ma vie,
De quels malheurs, ô Ciel! est-elle poursuivie,
Par le pere autrefois, mon fils perdit le jour,
Et prêt à le vanger arrêté par l'amour,
Loin de verser un sang fatal à ma famille,
Je vois mon cœur en proie aux charmes de la fille;
Et malgré tous mes soins, le sang dont elle sort,
Lui fait avec plaisir envisager ma mort.
Mais quoi que mon courroux ait pû lui faire entendre,
L'ingrate contre moi ne peut rien entreprendre,
Et devant qu'elle fasse éclater mon dessein,
De mon cruel rival j'aurai percé le sein.
Déja de son malheur l'instant fatal s'avance:
Allons préparons tout pour hâter ma vengeance;
Lorsqu'on peut aisément se venger & regner,
Un cœur comme le mien ne doit rien épargner.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NITOCRIS, ELISE.

NITOCRIS.

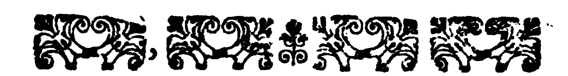
LAiſſe au moins, chere Eliſe, un champ libre à mes larmes,
Vainement tu voudrois diſſiper mes allarmes;
Je crois voir mille bras levez contre le Roi,
La nuit augmente encor mon trouble & mon effroi,
De noirs preſſentimens, mon ame eſt agitée,
Par l'ordre de Menon, Mitrane m'a quittée;
Il l'a fait appeller avec empreſſement.
Eliſe profitons de cet heureux moment,
Va chercher Arius, cours & lui fais entendre,
Que près de moi trop-tôt il ne ſçauroit ſe rendre:
Dis-lui que je ne puis confier qu'à ſa foi,
Un ſecret important qui regarde le Roi;
Qu'il y va de ſa vie & même de la mienne,
Qu'il ne balance point, que je l'attens, qu'il vienne.

SCENE II.

NITOCRIS seule.

QUel mouvement me guide, & quel est mon espoir,
Ninus dans un moment ne voudra plus me voir.
Par un fatal destin inconnu à moi-même;
Osera-t-il jamais m'offrir le diadême;
Lui qui voit de son sang la source dans les cieux,
Daignera-t-il encore sur moi jetter les yeux.
Pourquoi cruel Menon rompois-tu le silence,
Ou pourquoi me cacher mon nom & ma naissance?
De mon obscurité devois-tu me tirer,
Si ton dessein étoit de m'y faire rentrer?
Mais quel que soit l'éclat dont ta naissance brille,
Je ne puis regretter de n'être point ta fille.
Mon cœur me l'avoit dit mille fois en secret,
Je n'étois à ses loix soumise qu'à regret.
Mon peu d'attachement à l'aimer, à lui plaire,
Ne m'apprenoit que trop qu'il n'étoit pas mon pere.
Mais cependant qui suis-je, à qui dois-je le jour?
Suis-je née en ces lieux, ou loin de cette Cour?
Ne verrai-je jamais les auteurs de ma vie,
Et la lumiere enfin leur est-elle ravie?
Si j'osois de mon cœur croire les mouvemens,
Si l'on osoit compter sur de grands sentimens,
Je pourrois me flâter d'une auguste naissance.
Mais nous voyons souvent la celeste puissance,

Ne donner aux mortels elevez par leur rang,
Que des vices affreux indignes de leur sang;
Et d'un sort rigoureux pour réparer l'outrage,
Donner aux malheureux les vertus en partage.
Ne regrettons donc point d'ignorer nos aïeux;
Si Ninus me refuse un titre glorieux,
Si je ne suis pas Reine; au moins faisons connoître,
Que par mes sentimens j'étois digne de l'être.



SCENE III.

NITOCRIS, ELISE.

NITOCRIS.

MA chere, Elise, hé bien, verrons-nous Arius.

ELISE.

J'ai fait pour le trouver des détours superflus,
Avec l'Ambassadeur sorti d'intelligence,
On dit qu'avec Ninus, ils sont en conference;
Il n'en sortira point & par son ordre exprès,
Arbate a fait changer la Garde du Palais.
Je n'ai pu lui parler; mais il m'a fait entendre
Qu'il devoit près de vous; en ce moment se rendre.

NITOCRIS.

Que ce discours, helas! redouble ma frayeur,
Que je crains de Menon la barbare fureur:
Pourquoi ce changement, n'a-t-on pû te le dire?

ELISE.

On craint contre le Roi que quelqu'un ne conspire.

NITOCRIS.

Ah! je ne vois que trop sur quel cœur en ces lieux,
Pour un pareil dessein, je dois jetter les yeux ;
Mais enfin empêchons qu'ignorant ma naissance,
On ne confonde ici le crime & l'innocence.
Voyons, Ninus, entrons.



SCENE IV.

NITOCRIS, ELISE, ARBATE.

ARBATE.

Madame avec regret
Je viens vous découvrir un funeste secret.
J'ignore pour quel crime ou par quel sort contraire,
On soupçonne la foi du Prince votre pere.
Mais Arius craignant de voir tomber sur vous,
D'un Monarque irrité l'implacable courroux.
Vous prie avec ardeur que loin de cet Empire,
A mon zele, à mes soins, vous vous laissiez conduire.
Sous un Ciel fortuné, chez des Rois genereux,
Où tout sera soumis au moindre de vos vœux,
Il vous offre un azile, & vous jure, Madame,
De n'y jamais troubler le repos de votre ame.

NITOCRIS.

Je rends graces aux soins, qu'Arius prend pour moi;
Mais je redoute peu la colere du Roi.
Et sans sortir des lieux soumis à sa puissance,
Je puis par un seul mot prouver mon innocence ;
S'il est vrai que Menon ait osé le trahir,

C'eſt lui ſeul aujourd'hui qui doit ſonger à fuir.

ARBATE.

Madame, de ſon ſort, Menon n'eſt plus le maître,
Son barbare projet s'eſt fait trop tôt connoître,
Il vient d'être arrêté dans ſon appartement,
Et l'on a pris Mitrane en ce même moment.

NITOCRIS.

Arbate, il eſt donc vrai que ce Prince eſt coupable.

ARBATE.

Ah! Madame, évitez un ſpectacle effroyable;
Voulez vous que vos yeux ſoient témoins de ſa mort,
A des ſoins genereux confiez votre ſort.
On ouvre, c'eſt le Roi. Dieux! qu'allez vous apprendre.

SCENE V.

NINUS, SIMMA, ARIUS, NITOCRIS, ELISE, ARBATE, ſuite.

NINUS.

Ciel! qui croiroit jamais ce que je viens d'entendre,
Ah! Madame, eſt-ce ainſi que vous traitez un Roi,
Qui faiſoit ſon bonheur du don de votre foi.
Je ne m'étonne plus ſi dans cette journée,
Vous trouviez des raiſons contre mon hymenée:
Du perfide, Menon, approuvant le deſſein,
Vous gardiez votre cœur pour prix de l'aſſaſſin.

La lumiere ſans eux m'alloit être ravie ;
Et ce jour eut été le dernier de ma vie.

NITOCRIS.

Je ne m'étonne point qu'on ſoupçonne ma foi ;
Tout ſemble en ce moment vous parler contre moi ;
Et ce qu'aux yeux de tous ici je parois être,
Vous empêche aiſément, Seigneur, de me connoître.
Mais quoique mon ſecret éclaté dans ces lieux,
M'enleve pour jamais des titres glorieux,
Et que de vos aïeux me croyant deſcenduë,
Mon attente par lui ſe trouve confonduë,
Il faut le déclarer, & du moins en ce jour
Juſtifier, Seigneur, l'objet de votre amour.
Au coupable Menon je ne dois point la vie,
Jadis à mes parens par ce Prince ravie,
Sous le nom de ſa fille il m'a fait élever :
J'ignore à quel deſſein il me fit enlever,
Il m'a caché mon nom avec un ſoin extrême.

NINUS.

Dieux ! que me dites-vous.

NITOCRIS.

Ce qu'il m'a dit lui-même ;
Lorſqu'animé tantôt d'une aveugle fureur,
Il a connu pour vous mon reſpect plein d'ardeur ;
Pour la premiere fois me découvrant ſon ame,
D'un amour odieux me déclarant la flâme,
Il m'a de mon deſtin apris la verité.

SIMMA.

Tirez-nous, juſte Ciel, de cette obſcurité.

NINUS.

Madame, pardonnez mon trouble & mon ſilence ;
Je vous ai fait tantôt une mortelle offence,
Je la réparerai : quels que ſoient vos aïeux,
Je rendrai votre ſort à jamais glorieux.
Menon dans un moment près de moi ſe doit rendre ;
Mes ordres ſont donnez, & nous allons l'entendre ;
Je veux que de lui-même il déclare à nos yeux,

Sans l'horreur des tourmens ces complots odieux.
J'ai même défendu, respectant sa naissance,
Qu'on usât avec lui d'aucune violence;
Et que libre d'agir dans son appartement,
Il pût réfléchir seul, sur son égarement.
Et si le traître veut s'obstiner à se taire,
De ses secrets, Mitrane étant dépositaire,
Les supplices pourront lui faire reveler,
Les crimes que Menon croira pouvoir celer.
Attendant près de nous qu'on le puisse conduire,
De votre sort, Seigneur, daignez aussi m'instruire;
Comment des Bactriens l'illustre Ambassadeur
S'est-il joint en ce jour à mon liberateur.
Satisfaites tous deux une si juste envie,
A l'un je dois ma gloire, à tous les deux la vie,
Et je ne puis, Seigneur, être toûjours ingrat.
Fussiez vous en secret ennemi de l'Etat,
Et fussiez vous le fils de Zoroastre même,
Je jure par mon pere & par mon diadême,
De l'Asie avec vous partageant la moitié.
De vous donner la paix avec mon amitié;
Après un tel serment, je prendrai pour offence,
Si vous doutez encor de ma reconnoissance.

SIMMA.

Pour le Prince & pour moi je répondrai, Seigneur;
Je connois comme lui les secrets de son cœur:
Et sçachant les raisons qu'il avoit de se taire,
Je vois qu'il faut enfin éclaircir ce mystere.
Par les recits, Seigneur, qu'Arius vous a faits,
Vous avez de Menon connu tous les forfaits;
Vous sçavez que troublant une illustre famille,
Sa fureur de Simma fit enlever la fille;
Et dans ce même jour vous nous avez permis
L'espoir de voir sur lui vanger Semiramis.
Notre ardeur à poursuivre une telle vangeance,
Declare assez ici mon rang & sa naissance:
Sous des noms supposez le Ciel dans vos Etats,
Avec Simma, Seigneur, vous fait voir Aretas.

NINUS.

Est-il possible, ô Ciel !

ARETAS.

Et l'un & l'autre espere ;
Que respectant les nœuds que forma votre pere,
Vous voudrez bien, Seigneur, maintenir une paix,
Qu'il fit pour nous unir tous les trois à jamais.

NINUS.

Je vous dois trop, Seigneur, pour avoir lieu de craindre
Que j'ose vous donner nul sujet de vous plaindre ;
Mais que je sçache au moins, comment, par quel bonheur...

SCENE VI.

NINUS, SIMMA, ARETAS, NITOCRIS, ORSAME, ARBATE, ELISE, Suite.

ORSAME.

On amene Menon, en ce moment, Seigneur.

SIMMA.

O vous à mes desirs toujours si favorables,
Daignez rendre, grands Dieux, mes soupçons véritables.



SCENE VII.

NINUS, SIMMA, ARETAS, NITOCRIS, MENON, MITRANE, ORSAME, ARBATE, ELISE. Suite.

NINUS.

APproche, Prince ingrat, & sans rien déguiser,
De tes cruels desseins viens ici t'accuser.
Apprend nous quelle rage & quelle injuste envie
A fait armer ton bras pour m'arracher la vie.

MENON.

Je haïssois Belus, j'en voulois à ses jours,
J'avois choisi mon fils pour en trancher le cours;
Je voulois posseder l'autorité suprême,
Et ceindre par sa mort mon front du diadême;
Mais celle de mon fils ordonnée à mes yeux,
En rompant mes projets me rendit furieux.
De ma haine avec soin cachant la violence,
Je voulus ménager le temps de ma vengeance,
Votre pere mourut, & ce fut contre vous
Que je fis retomber les traits de mon courroux.
A la haine l'amour se joignoit dans mon ame,
Et pour le même objet votre fatale flâme,
Me fit enfin résoudre à vous percer le sein.

NINUS.

Quelle aveugle fureur, quel horrible dessein?
Mais ce ne sont pas là, perfide, tous tes crimes,
D'autres Princes encor ont été tes victimes.

Vois les Rois d'Arabie assemblez en ces lieux,
Te demander raison d'un forfait odieux;
Barbare romps enfin un injuste silence,
Et de cettre Princesse apprend nous la naissance;
Et ne me contrains pas à vouloir que ta mort,
M'instruise malgré toi du secret de son sort,
Aprehende des loix la severe justice.

MENON.

Va j'ai sçû t'épargner le choix de mon supplice;
Je ne perirai point dans l'horreur du tourment.
Maître de mon destin jusqu'au dernier moment;
Le poison que j'ai pris en terminant ma vie,
M'empêche de la perdre avec ignominie.

NINUS.

Qu'as-tu fait malheureux!

MENON.

Je connois ton effroi,
Tu trembles qu'en mourant, je n'emporte avec moi,
Le funeste secrèt de l'objet de ta flâme.
Du même soin, Simma sent déchirer son ame.
Je me tairois encore, en ce fatal moment,
Si par là je croyois augmenter ton tourment;
Mais de l'ingrate ici, découvrant la naissance,
J'assurerai bien mieux l'effet de ma vengeance,
Et prévoyant enfin son destin plein d'horreur,
Je la vois destinée à servir ma fureur;
Et le Ciel par sa main, vengera ma famille.
Voilà Semiramis!

NINUS.

Ciel.....

SEMIRAMIS.

Mon pere....

SIMMA.

Ah! ma fille....
Quoi vous m'êtes renduë.....

ORSAME.

Il expire, Seigneur.

SEMIRAMIS.
J'en crois bien moins Menon, que je n'en crois mon
cœur.
NINUS.
Oublions de Menon, la noire perfidie,
Sa mort doit effacer les crimes de sa vie :
De ces prédictions je ne puis m'allarmer,
L'aveu qu'il vient de faire a trop sçû me charmer.
Tout ce qu'a fait Belus mon cœur le ratifie,
J'y joints pour Aretas, l'Empire d'Armenie,
Et pour ne rien laisser de funeste en ces lieux,
Par la paix & l'hymen rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



CLEARQUE
TYRAN D'HE'RACLE'E.
TRAGEDIE.

ACTEURS.

CLEARQUE.
ENTIGESNE, Chef du Senat d'Héraclée.
ARISTOPHILE, Fille d'Entigésne,
LEONIDAS, General de l'armée de Mitridate.
STRATOCLE, Commandant de la Ville.
CLEON, Confident de Cléarque.
CEPHISE, Confidente d'Ariſtophile.
GARDES.

La Scene ſe paſſe dans Heraclée, Ville principale du Royaume de Pont, dans le Palais du Tyran.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEONIDAS, STRATOCLE.

LEONIDAS.



ON, d'un frivole eſpoir tu ne te flates pas,
Après trois ans, ami, tu vois Leonidas.
Mais puiſqu'en ce Palais le repos regne encore,
Attendant que la nuit faſſe place à l'aurore,
Sans crainte d'exciter mon courroux ou mes pleurs,
De ma triſte patrie aprends moi les malheurs.
Abſent depuis trois ans la ſeule renommée,
M'a fait ſçavoir les maux dont elle eſt opprimée.
Mais ce n'eſt pas aſſez, & puiſque dans ton cœur,
Tu conſerves pour elle un zele plein d'ardeur,
Il faut me le prouver en rompant le ſilence :
Des ſecrets du Tyran me faire confidence,

Et m'assurer par là que je puis à tes yeux
Découvrir le dessein qui m'amene en ces lieux.

STRATOCLE.

Je ne m'étonne point que doutant de mon zele,
Vous en vouliez, Seigneur, une preuve nouvelle.
Mon rang près de Clearque, & sa bonté pour moi,
Sont d'assez grands sujets pour soupçonner ma foi.
Cependant aujourd'hui je me ferai connoître,
Non ami d'un Tyran, d'un perfide, d'un traître,
Qui de ses cruautez est l'indigne soutien;
Mais tel que doit paroître un zelé citoyen.
Je connois la plupart des secrets de votre ame;
Et pour Aristophile ayant sçû votre flâme,
Et l'amour paternel qu'Entigêne a pour vous,
Je voudrois par mes soins rendre leur sort plus doux.

LEONIDAS.

Ah! puisque tu connois ma tendresse pour elle,
Dissipe, cher ami, ma tristesse mortelle;
Mon bonheur, mon repos, dépendent de leurs jours.
Eh! je crains d'arriver trop tard à leur secours.

STRATOCLE.

Apprenez donc, Seigneur, le destin d'Héraclée,
Et l'horreur des tourmens dont elle est accablée.
Vous sçavez qu'autrefois pour un crime d'Etat,
Cléarque en fut banni par Arrêt du Senat.

LEONIDAS.

Quoique je fusse alors dans une tendre enfance,
Je n'ai point ignoré que par la violence,
Cléarque soutenu d'un peuple audacieux,
Voulut nous asservir & regner en ces lieux,
Qu'il méritoit la mort, que les soins d'Entigêne
En un exil trop doux firent changer sa peine;
Et je n'aurois jamais imaginé qu'un jour,
Ceux qui l'avoient bani souffriroient son retour.
Du jour de son exil on comptoit quinze années,
Lorsque les Dieux, ami, maîtres des destinées,
M'ayant rendu jaloux du nom de mes aïeux,
Me firent pour la gloire abandonner ces lieux.

STRATOCLE.

On vit avec plaisir votre ardeur héroïque :
La paix dont jouïssoit alors la République,
Fit consentir sans peine à votre éloignement.
Suivi de la jeunesse, avec empressement
Vous joignites, Seigneur, le grand Roi Mitridate;
Pour réprimer l'orgueil du fier Ariarate.
Mais tandis qu'avec lui par mille exploits divers,
Vous faisiez de vos noms retentir l'Univers,
Le peuple profitant de votre longue absence,
Ne voyant dans nos murs qu'une foible défence;
Redemande Cléarque, & crie à haute voix,
Que s'il est refusé, foulant aux pieds les loix;
Il va rendre la ville une funeste image,
Des horribles effets que produisent la rage.
Entigêne effrayé d'un peril si pressant,
Veut en vain adoucir ce peuple menaçant.
Quoique chef du Senat, son âge venerable
N'offre rien aux mutins qui leur soit respectable;
Et contraint de ceder à ces audacieux,
Le desespoir dans l'ame & les larmes aux yeux;
Ne pouvant s'opposer à cette populace,
Du perfide Cléarque il prononce la grace.
A peine a-t-il parlé que calmant leur fureur;
Les mutins de nos maux font paroître l'auteur;
Caché dans Heraclée, avec impatience
Il attendoit l'instant de marquer sa vengeance;
Cependant déguisant ses desseins odieux,
De son zele pour nous il atteste les Dieux.
Le peuple par son ordre abandonne les armes;
Et le calme paroît succeder aux allarmes.
Mais, helas! que la nuit de ce malheureux jour;
Nous fit bien détester Clearque & son retour.
Ah! si pour ma patrie on doute de mon zele,
Que ne voit-on les pleurs que je répands pour elle.

LEONIDAS.

Par ce discours, Stratocle, en me prouvant ta foi,
Tu jettes dans mon cœur le plus terrible effroi.

Ne crains point cependant de redoubler ma peine,
Et sur tout, apprends-moi le destin d'Entigêne.

STRATOCLE.

Cléarque, enfin, Seigneur, mécontent du Senat,
Et voulant achever son horrible attentat,
Assemble ses amis & leur parle en ces termes :
Puisque dans le peril je vous ai vû si fermes,
Je ne dois point douter qu'avec la même ardeur
Vous ne vous empressiez à servir ma fureur.
Je vous ai choisis seuls, & par reconnoissance
Vous devez à present affermir ma puissance.
D'un Senat insolent, c'est trop suivre les loix,
Le sort est bien plus doux d'obéïr à des Rois ;
Il faut l'exterminer, & dès cette nuit même ;
Et mettre entre mes mains l'autorité suprême.
Le diadême seul peut effacer l'affront,
Qu'un exil trop honteux a gravé sur mon front ;
Il se tait, & chacun applaudit à sa rage,
A ce cruel dessein chacun d'eux l'encourage ;
Et de la Forteresse ayant pris les Soldats,
De la flâme & du fer ayant armé leur bras ;
Pour commencer, Seigneur, leur complot homicide,
Ils courent au Palais où le Senat reside.
Là donnant un champ libre à toute leur fureur,
Ils font couler le sang, portent par tout l'horreur,
Poignardent Callias, Frasiclide, Euristêne,
Et déja s'élançoient sur le sage Entigêne ;
Quand sa fille éperduë acourant à leurs cris,
N'écoutant que l'effroi dont son cœur est surpris,
Se jette avec transport au milieu de leurs armes,
Les yeux étincelans à travers de leurs larmes !
Barbares, leur dit-elle, en s'offrant à leurs coups,
Le sang d'Aristophile est suffisant pour vous ?
Frappez, assouvissez votre aveugle colere ;
Mais du moins respectez votre maître & mon pere,

LEONIDAS.

Grands Dieux !

STRATOCLE.

A ce discours, le croiriez-vous, Seigneur,
Cléarque malgré lui sent attendrir son cœur.
Un amour violent s'empare de son ame,
Aristophile en pleurs en allume la flâme,
Et sans approfondir quel en sera le sort,
De la fille & du pere il empêche la mort.
Aux plus zelez des siens, il confie Entigêne;
Mais c'est le seul aussi que respecte sa haine.
Pour se dédommager d'un instant de douceur,
Le reste ressentit sa barbare fureur:
Soixante Senateurs devinrent ses victimes.
Que vous dirai-je enfin, pour combler tous ces crimes,
Aux esclaves, Seigneur, avec impunité,
Il partage leurs biens & leur autorité:
Et pour mieux accabler tant d'illustres familles,
Il contraint, sans respect, leurs veuves & leurs filles,
A former des liens dont il devroit rougir,
En prenant pour époux ceux qu'il vient d'afranchir.
Les unes au moment de leur triste hymenée,
En se donnant la mort en marquent la journée:
Et les autres suivant leur genereux courroux,
Dans le lit nuptial poignardent leurs époux.

LEONIDAS.

De quels forfaits, Grands Dieux, faut-il être coupable,
Pour qui réservez-vous la foudre formidable
Que sur les criminels do t lancer votre bras,
Si sur Cléarque un jour elle ne tombe pas.

STRATOCLE.

Entigêne est aux fers & méprise la vie,
S'il faut que sous ses loix elle soit asservie.
Et ce cruel Tyran toujours plus inhumain,
Veut contraindre sa fille à recevoir sa main.
L'illustre Aristophile en ces lieux amenée,
Refuse constamment cet indigne hymenée.
Pour moi lorsque j'ai vû tant d'étranges malheurs,

Sans vouloir m'arrêter à d'inutiles pleurs ;
J'ai feint pour le tyran un zele inviolable.
Assidu prêt de lui, toûjours infatigable,
Applaudissant sans cesse à son ambition,
Et flatant de son cœur l'ardente passion ;
J'ai si bien attiré toute sa confiance,
Que des plus grands projets il me fait confidence,
Et pour mieux faire voir son estime pour moi,
La garde d'Entigêne est commise à ma foi.
J'ai sçû rendre par là service à ma patrie,
De mille malheureux j'ai conservé la vie ;
Et du sort d'Entigêne en ce moment, Seigneur,
Par mes soins empressez j'adoucis la rigueur.
Je commande la ville, & citoyen fidelle,
Je brûle du desir de lui prouver mon zele.

LEONIDAS.

Jusques au fond du cœur ton recit m'a frapé ;
Mais du sort d'Entigêne il est seul occupé.
Puisqu'on t'a confié le secret de ma flâme,
Je puis sans hésiter te découvrir mon ame ;
T'apprendre mes projets, & cacher dans ton sein,
Les aprêts glorieux d'un illustre dessein.
Je ne veux point ici te parler d'une guerre,
Dont on sçait le succés aux deux bouts de la terre ;
Et tu n'ignores pas quel horrible attentat,
Du nom de Mitridate a sçû ternir l'éclat.

STRATOCLE.

Oui, Seigneur, & j'ai sçu qu'aux dépens de sa gloire,
Ce Monarque voulut affermir sa victoire ;
Vainqueur d'Ariarate, à sa perte obstiné,
Par son ordre ce Roi mourut assassiné.

LEONIDAS.

Ainsi la Capadoce à ce Prince soumise,
Lui laissoit le champ libre à quelqu'autre entreprise ;
Lorsqu'il aprit enfin le pouvoir odieux,
Que le traître Cléarque usurpoit en ces lieux.
Tu peux juger, ami, de ma douleur mortelle,

Quand je vis confirmer cette triste nouvelle.
Je ne me formai plus que des objets d'horreur,
Et mon amour encore augmentant ma terreur,
Je mourrois de me voir éloigné d'une ville,
Où je sçavois gemir l'aimable Aristophile.
La vengeance faisant mon espoir le plus doux;
Je sçus de Mitridate allumer le courroux.
Il vit avec effroi les malheurs d'Héraclée,
Et notre liberté par un autre troublée;
Lui qui dans tout le Pont faisant subir ses loix,
N'avoit osé jamais attenter à ses droits;
Et qui malgré ses soins, malgré sa politique,
N'avoit pu lui ravir le nom de République.
Ainsi, soit par l'effet de sa compassion,
Ou par les seuls motifs de son ambition,
Il jura de punir le perfide Cléarque,
D'avoir osé porter le titre de Monarque.
Et comme avec ardeur en differents combats,
Dans les plus grands perils j'avois suivi ses pas;
Qu'il m'avoit vû cent fois prêt à perdre la vie,
Pour garentir ses jours d'une main ennemie;
Il crut que ce seroit un outrage pour moi,
De ne pas confier ses desseins à ma foi:
Et sçachant qu'en ces lieux, j'ai reçu la naissance,
Il m'a voulu charger du soin de leur vengeance.
En deux corps differents partageant ses soldats,
Il s'est réservé l'un, & l'autre suit mes pas.
A vingt milles d'ici leur ordre est de m'attendre;
Mitridate, lui-même, a dessein de s'y rendre;
Mais d'un siege cruel redoutant les travaux,
Et ne voulant punir que l'auteur de nos maux,
Pour ne confondre pas le crime & l'innocence,
Il m'envoie au Tyran sous ombre d'alliance;
Afin, sur nos projets, de lui fermer les yeux,
Et nous rendre en secret les maîtres de ces lieux.

STRATOCLE.

Quoique par les rigueurs d'un pouvoir tyranique;
Cléarque soit l'objet de la haine publique,

Il est si redouté, que peut-être aujourd'hui,
La crainte dans les cœurs lui servira d'apui.

LEONIDAS.

C'est en quoi, cher ami, toi seul nous ès utile.
Commandant d'Héraclée, il te sera facile,
D'en donner cette nuit l'entrée à mes soldats,
Ils suivront ton destin, ose guider leurs pas.

STRATOCLE.

Quel que soit le peril, soyez sûr de mon zele.

LEONIDAS.

Tout nous réüssira si tu nous ès fidele.
Mais cependant, ami, le retour du Soleil,
Va bien-tôt du Tyran annoncer le reveil.
Et comme à ses regards j'ai dessein de paroître,
Avant qu'aucun d'ici puisse me reconnoître,
Je te quitte; & mon cœur assuré de ta foi
De notre liberté se repose sur toi.

STRATOCLE.

Pour servir mon pays, prêt à tout entreprendre . . .
Mais déja quelque bruit ici se fait entendre.
On ouvre chez Cléarque, éloignez-vous, Seigneur,
Et croyez que pour vous j'agis avec ardeur.

SCENE II.

CLEARQUE, STRATOCLE.

CLEARQUE.

JE te cherche, Stratocle, & ta seule presence,
Du trouble de mes sens calme la violence.
Par de cruels tourmens mon cœur est agité.

STRATOCLE.

Qui peut manquer, Seigneur, à sa félicité,
L'amour vaut-il l'éclat dont la gloire vous flate.
Vous triomphez de tout, même de Mitridate;
Lui dont l'ambition conduisant les exploits,
A troublé tant d'Etats & vaincu tant de Rois,
Semble craindre à son tour, & malgré sa puissance,
Avec empressement cherche votre alliance.

CLEARQUE.

Ah! voila ce qui fait le trouble de mon cœur:
Plus Mitridate est grand, redoutable & vainqueur;
Moins je vois ce qui peut contraindre ce Monarque,
A chercher aujourd'hui l'amitié de Clearque.
Dans ces lieux, il est vrai, j'ai sçu donner la loi,
J'en étois l'ennemi, je m'en suis fait le Roi;
Mais à ma honte enfin, puisqu'il faut te le dire,
Ces murs bornent ici ma force & mon Empire;
Aux seuls Heracléens je suis à redouter.
Que peut donc craindre un Roi que je ne puis dompter?

STRATOCLE.

Eh! quoi, ne peut-il pas trembler qu'en son absence,
Vous ne rangiez le Pont sous votre obéïssance.
Heraclée est, Seigneur, au sein de ses Etats,
Pour la vaincre autrefois que n'entreprit-il pas:
Il tenta vainement d'en faire son partage,
Il en connoit la force, elle lui fait ombrage,
Seule elle fait trembler les plus grands Potentats:
Seigneur, tous ses enfans sont autant de soldats,
Nourris dans les hasards dès leur tendre jeunesse,
Ils sçavent s'affranchir d'une indigne molesse.
Les vains amusemens, le luxe, les plaisirs,
N'excitent point en eux de dangereux desirs;
Et ces cœurs genereux, animez par la gloire,
Fixent dans leur parti l'inconstante victoire.
Mitridate le sçait, & n'osera, Seigneur,
En trahissant sa foi, hasarder sa grandeur.

CLEARQUE.

Sous ombre d'amitié, peut-être le perfide
Cherche-t-il à commettre un second homicide;
Le sort d'Ariarate est present à mes yeux.

STRATOCLE.

Quoi pouvez-vous penser qu'un dessein odieux . . .

CLEARQUE.

Des présages affreux redoublent mes allarmes,
Vainement du sommeil je veux gouter les charmes;
Il ne fait qu'augmenter mon trouble & ma terreur,
Et n'offre à mon esprit que des objets d'horreur.
Mon ame un seul moment ne peut être tranquile,
Cette nuit j'ai cru voir l'ingrate Aristophile,
Entrer dans ce Palais par des chemins nouveaux;
De ceux que j'ai proscrits, entr'ouvrir les tombeaux
Et contre moi des Dieux attestant la puissance,
Leur promettre à chacun une promte vengeance.

STRATOCLE.

Ah! qui peut en ces lieux tenter de vous trahir,
Chacun à vos desirs s'empresse d'obéïr;
Et contre vous, Seigneur, la fiere Aristophile
Ne sçauroit opposer qu'une haine inutile.
Son pere est seul à craindre & commis à ma foi,
Je vous réponds de lui, Seigneur, comme de moi.

CLEARQUE.

L'orgueilleux cependant méprise ma puissance,
Et refuse aujourd'hui mon auguste alliance.
Cependant quel que soit l'excès de mon amour,
Il faut qu'il obéïsse, ou qu'il perde le jour.
Mais je veux, cher ami, que mon dessein n'éclate,
Qu'après avoir connu celui de Mitridate,
De son Ambasseur éblouïssons les yeux,
Attirons s'il se peut ce Monarque en ces lieux,
Et Maître du destin de ce Prince barbare,
Prevenons par sa mort celle qu'il me prépare.



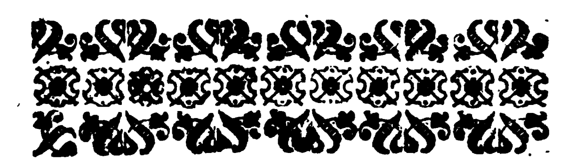
SCENE III.

STRATOCLE seul.

Le destin d'Héraclée enfin est en mes mains ;
Prevenons du Cruel les projets inhumains,
Servons Leonidas, imitons son courage,
Allons à son armée assurer un passage.
Que le sang du Tyran répandu dans ces lieux ;
Nous délivre à jamais d'un Empire odieux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTOPHILE, CEPHISE.

CEPHISE.

Vous verrai-je toujours les yeux baignez de larmes,
Quelque nouveau malheur cause-t-il vos allarmes?
Votre cruel silence augmente mon effroi,
Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foi
Ce qui rend aujourd'hui votre tristesse extrême.

ARISTOPHILE.

Mon Pere est dans les fers, & captive moi-même,
Je ne puis soulager l'excès de ses malheurs;
N'est-ce donc pas assez pour répandre des pleurs?

CEPHISE.

Stratocle à son pays est en secret fidelle,
Il respecte Entigêne, & sans doute son zele
Adoucira les maux de sa captivité.

Donnez à votre eſprit plus de tranquilité,
Vous avez juſqu'ici ſouffert avec conſtance,
Madame, & vous n'aviez nul ſujet d'eſperance.
Vous pouvez aujourd'hui faire votre bonheur,
De Mitridate ici voyez l'Ambaſſadeur :
Par lui de vos tourmens inſtruiſez ce Monarque ;
Oppoſez ſon pouvoir à celui de Clearque.

ARISTOPHILE.

Cephiſe, il n'eſt plus tems, & cet Ambaſſadeur
Met le comble lui-même à ma juſte douleur.
Je vois que ce diſcours excite ta ſurpriſe ;
Mais puiſque de mes maux tu veux que je t'inſtruiſe,
Apprends donc que celui dont ma bouche cent fois,
Ta dépeint les vertus & vanté les exploits,
Eſt le même aujourd'hui que Mitridate envoie,
Que ton zele pour moi deſire que j'emploie ;
Mais qui nous trahiſſant ne revient en ces lieux,
Que pour rendre à Clearque un hommage odieux.

CEPHISE.

Leonidas.

ARISTOPHILE.

Lui ſeul faiſoit mon eſperance.
Par ma fidelité jugeant de ſa conſtance,
J'attendois ſon retour comme l'inſtant heureux,
Qui devoit terminer mon deſtin rigoureux.
Tu ſçais quelle eſt pour lui l'amitié de mon pere :
Juge de ſa douleur, juge de ſa colere ;
S'il apprend qu'il reçoit les plus ſenſibles coups,
Par celui qu'il choiſit pour être mon époux.

CEPHISE.

Mais n'eſt-ce point auſſi lui faire une injuſtice ?
Clearque n'a-t-il point trouvé cet artifice,
Afin de vous ôter tout eſpoir aujourd'hui,
Et par là vous contraindre à vous unir à lui ?

ARISTOPHILE.

Cette eſperance, helas ! ne peut m'être permiſe ;
Clearque ne ſçait point que ma main fut promiſe.
Banni de ſon pays par de trop douces loix,

Il voit Leonidas pour la premiere fois.
Comment pour son rival pourroit-il le connoître,
Puisqu'il vient le traiter de Monarque & de Maître;
Et qu'insensible aux maux que nous avons soufferts,
Il vient baiser la main qui nous charge de fers.
A ma priere ici Stratocle a dû lui dire,
Que de quelques secrets j'ai dessein de l'instruire;
Il est avec Clearque & bientôt en ces lieux,
Le cruel, malgré lui, doit s'offrir à mes yeux,
Je vais lui reprocher sa noire perfidie,
Lui faire voir en moi sa mortelle ennemie;
Et si d'aucun remords son cœur n'est combattu,
Si je ne puis en lui ramener la vertu,
Si l'ingrat à mes pleurs refuse de se rendre,
De mon juste courroux rien ne peut le défendre;
Et sa mort par mes soins vengera dans ce jour,
Mon pere, mon pays, ma gloire, & mon amour;
Mais il vient . . . Dieux puissans s'il doit être coupable,
Que ne le rendez-vous à mes yeux moins aimable.

SCENE II.

ARISTOPHILE, LEONIDAS, CEPHISE.

LEONIDAS.

ENfin débarassé d'un rigoureux devoir,
Je puis donc un moment vous parler & vous voir,

Madame, après trois ans d'une cruelle absence,
Par mon amour jugez de mon impatience.
Helas! si vous sçaviez quelle vive douleur,
Quel affreux desespoir, quel excès de fureur,
Dont au nom de Clearque on vit mon ame atteinte;
Vous eussiez bien connu que mes pleurs & ma crainte,
Quel que fut du tyran le cruel attentat,
N'étoient pas seulement pour les maux de l'Etat,
Pour vous, pour Entigêne . . . .

ARISTOPHILE.

Ah! finis ce langage,
N'ajoûte point encor l'artifice à l'outrage;
Et puisque sans rougir & sans craindre les Dieux,
Tu trahis ton pays, tes amis, tes aïeux,
Sans chercher un détour qui m'irrite & m'offense,
Tu peux bien avouer ton crime en ma presence.

LEONIDAS.

Quel soupçon, juste Ciel! quel funeste discours!
Moi trahir ma patrie, & chercher des détours
Pour vous entretenir de mon amour extrême;
Pouvez vous le penser sans m'offenser vous même?

ARISTOPHILE.

Non tu n'ès plus pour moi ce grand Leonidas,
Dont la gloire toujours devoit suivre les pas.
Protecteur d'un Tyran que l'on traite en Monarque,
Je ne vois plus en toi que l'ami de Clearque.

LEONIDAS.

Que ne puis-je aussi-bien compter sur votre cœur,
Qu'il m'est facile ici de finir votre erreur.
Je ne le vois que trop, une fausse apparence,
Vient de vous prévenir contre mon innocence.
Mais puisqu'il faut enfin justifier mes pas,
Madame, connoissez quel est Leonidas,
Apprenez qu'au Tyran je ne viens rendre homage;
Que pour vous mieux tirer d'un indigne esclavage;
Et que loin d'affermir son pouvoir en ces lieux,
Je viens pour vous venger ou mourir à vos yeux.

Mais pour y réüssir la feinte est necessaire,
Quelle que soit ma haine il faut encor me taire ;
Et sous les faux dehors d'alliance & de paix,
Derober au Tyran nos genereux projets.
Cependant s'il vous faut des témoins de mon zele,
Si vous doutez encor que je vous sois fidele,
Stratocle qui paroît répondra de ma foi.



SCENE III.

ARISTOPHILE, LEONIDAS, STRATOCLE, CEPHISE.

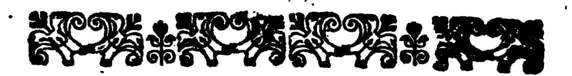
ARISTOPHILE.

AH ! mon cœur en secret me parle assez pour toi ;
Séduit en ce moment par la douce esperance
De voir tout ce qu'il aime armé pour ma vengeance,
Je ne demande point qu'appuyant tes discours,
Pour te justifier on vienne à ton secours.
Quelle douceur pour moi si les fers de mon pere,
Peuvent être brisez par une main si chere !

STRATOCLE.

N'en doutez point, Madame, & peut-être aujourd'hui,
N'aurez-vous rien à craindre & pour vous & pour lui.
Mais, Seigneur, en ces lieux, Clearque va se rendre,
Et dans cet entretien il pourroit vous surprendre.

Evitez ses regards, & songez qu'en ce jour
Tout dépend de cacher & la haine & l'amour.
LEONIDAS.
Mon cœur à cet effort ne pourroit se contraindre,
Si pour moi seul ici Clearque étoit à craindre.
ARISTOPHILE.
Allez, puisqu'il le faut pour hâter le moment
Qui doit finir, Seigneur, notre cruel tourment.
Delivrez Entigêne, affranchissez la ville,
Et soyez assûré du cœur d'Aristophile.
LEONIDAS.
Animé par l'espoir d'un prix si plein d'appas,
Il n'est point de peril que n'affronte mon bras.



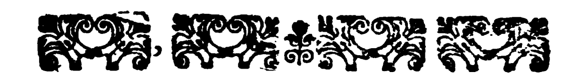
SCENE IV.

ARISTOPHILE, STRATOCLE, CEPHISE.

ARISTOPHILE.

AVec lui, juste Ciel! prenez notre défence;
STRATOCLE.
Nous n'épargnerons rien. . . . Mais Clearque s'avance.





SCENE V.

ARISTOPHILE, CLEARQUE, STRATOCLE, CEPHISE, GARDES.

CLEARQUE.

Madame, il faut enfin décider en ce jour,
Quel doit être le sort de mon ardent amour.
Jusqu'ici j'ai souffert vos mépris sans me plaindre,
Par la seule douceur j'ai voulu vous contraindre ;
Et cedant au pouvoir que vous avez sur moi,
Pour être amant soumis j'ai cessé d'être Roi.
C'est à vous à present à me faire connoître,
S'il faut pour être aimé que je vous parle en maître.

ARISTOPHILE.

Je ne te reconnois pour amant ni pour Roi,
Quel que soit ton pouvoir tu n'en as point sur moi ;
Ces titres differens n'ébranlent point mon ame,
J'abhorre ta puissance, & méprise ta flâme.

CLEARQUE.

Ingrate, cependant tu leur dois ton bonheur,
Si je n'eusse senti cette fatale ardeur,
La lumiere à ton pere auroit été ravie :
Lui qui tout le premier devoit perdre la vie,
Et qui par ce pouvoir que tu crois odieux,
Fut garenti des traits d'un peuple furieux.

ARISTOPHILE.

Quelle preuve, grands Dieux, d'amour & de clemence.

Pour vouloir que mon cœur en ſoit la récompenſe.
Si tu ſauvas mon pere en ce fatal moment,
Ce ne fut que pour mieux augmenter ſon tourment,
Sa mort eut ſelon toi fini trop-tôt ſes peines,
Et tu voulois, Tyran, qu'il mourut dans les chaînes.

CLEARQUE.

Eh bien pour vous prouver que c'eſt par mon amour,
Qu'Entigêne jouit de la clarté du jour;
Conſentez que demain les nœuds de l'hymenée
M'uniſſent pour jamais à votre deſtinée;
Et je lui rends ſes biens, ſon rang, & ſon éclat,
Et le fais après moi le premier de l'Etat.
Mais ſi vous perſiſtez à mépriſer ma flâme,
Si mes bontez enfin ne font rien ſur votre ame,
Aux pieds du même Autel où mon trop foible cœur,
Vouloit vous aſſurer d'une éternelle ardeur;
Sans égard pour vos pleurs, vos cris & votre haîne,
Mon bras immolera l'orgueilleux Entigêne.

ARISTOPHILE.

Ah! pour le garentir de ce coup inhumain,
S'il y veut conſentir je te donne ma main:
Ses deſirs, quels qu'ils ſoient, régleront ma conduite.
Mais je veux par lui-même en pouvoir être inſtruite:
Tu pourrois me tromper, pour ſurprendre ma foi,
Et je ne dois ici m'en rapporter qu'à moi.

CLEARQUE.

Vous ſerez ſatisfaite, & ſans qu'aucun vous gêne,
Par mon ordre tantôt vous verrez Entigêne.
Mais ſongez qu'aujourd'hui votre ſort & le ſien,
Dépendront du ſuccès qu'aura cet entretien.

ARISTOPHILE.

Commande ſeulement qu'on amene mon pere,
Je ſubirai l'Arrêt d'une bouche ſi chere.

SCENE VI.

CLEARQUE, STRATOCLE.

CLEARQUE.

Elle fait voir en vain cette tranquilité,
Quoi qu'elle dise, ami, son cœur est agité;
Et j'ose croire enfin quelle que soit sa haine,
Qu'elle tentera tout pour sauver Entigêne.

STRATOCLE.

Vous rachetez ses jours d'un trop glorieux prix,
Pour qu'elle puisse encôre conserver ses mépris.
Mais dans le doux espoir dont cet hymen vous flate,
Vous paroissez, Seigneur, oublier Mitridate.
Les soupçons qui tantôt allarmoient votre cœur,
Ont-ils été détruits par son Ambassadeur.

CLEARQUE.

Je n'ai point oublié ce superbe Monarque,
L'hymen que je veux faire en est même une marque.
J'ai vû l'Ambassadeur & j'ai sçû qu'en ces lieux,
Sous le prétexte vain d'un traité glorieux,
Pour maintenir ici mes droits & ma Couronne,
Ce Prince, cher ami, doit venir en personne,
Je sçais que dans son cœur il fait d'autres projets,
Moins je les puis prévoir plus j'en crains les effets.
Contre l'Ambassadeur mon ame est prévenuë,
Et souffre avec regret son importune vûë;
Des plus grands d'Héraclée il a reçû le jour,
Il est aimé du peuple, & même dans ma Cour;
Que sçais-je s'il n'a point par quelque intelligence,
De son pays détruit entrepris la vengeance.

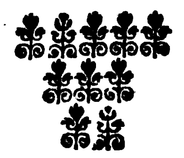
STRATOCLE.

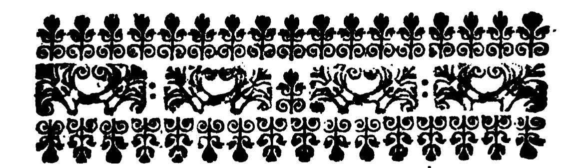
Ah ! bien loin de former un pareil attentat,
Sa presence à vos loix asservira l'Etat.
Plus sa naissance ici le rend considérable,
Et plus par son homage il vous rend redoutable.

CLEARQUE.

Quoi qu'il en soit, n'importe, il faut que dans ce jour,
Entigêne & sa fille approuvent mon amour.
Je veux avant qu'on voye arriver Mitridate,
Que mon ressentiment ou mon hymen éclate;
Qu'Entigêne perisse, ou que notre union
Le rende favorable à mon ambition.
Sans son trépas, Stratocle, ou sans son alliance,
Je ne puis m'assurer la suprême puissance,
Et s'il ose toujours refuser d'obéir,
Sa mort l'empêchera de me pouvoir trahir.
En secret au Palais prends soin de le conduire,
Je veux de mes desseins moi-même ici l'instruire;
Et faire agir encor la crainte & la douceur,
Avant qu'Aristophile anime sa fureur.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ENTIGESNE, STRATOCLE.

ENTIGESNE.

QUel dessein en ces lieux te porte à me conduire,
De l'ordre du Tyran n'oserois-tu m'instruire ?
Veut-il m'ôter la vie ou veut-il que mes yeux
Soient les tristes témoins d'un hymen odieux ?

STRATOCLE.

Avant que le Tyran attaque votre vie,
Il faut que la clarté, Seigneur, me soit ravie.
Je ne vous garde point pour servir ses projets,
Mais pour vous garentir de leurs cruels effets.
Clearque veut vous voir & conçoit l'esperance,
De vous faire accepter son indigne alliance,
J'ai devancé le tems que son ordre a prescrit,

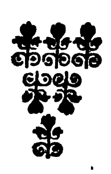
Et de votre arrivée on ne l'a point instruit.
Au seul Leonidas j'ai pris soin de l'apprendre,
Et près de vous, Seigneur, il doit ici se rendre.
Je vous ai dit tantôt ses projets glorieux,
Et quel est le dessein qui l'amene en ces lieux ;
Vous m'avez écouté, mais sans daigner me croire :
Et c'est autant, Seigneur, pour le soin de ma gloire,
Que pour vous assurer de son zele & du mien,
Que je vous facilite un pareil entretien.

ENTIGESNE.

Dans l'excès du malheur dont le destin m'accable,
Mon incredulité, Stratocle, est pardonnable.
Je sçai pour ton pays ton zele & ton ardeur,
Et de Leonidas je connois la valeur ;
Cependant quels que soient ton zele & son courage,
Pour vaincre les Tyrans c'est un foible avantage.
La tyrannie, ami, sans peine s'introduit ;
Mais difficilement la vertu la détruit.

STRATOCLE.

Tout est aisé, Seigneur, pour détrôner un Traître,
Et quand Leonidas . . . Mais je le vois paroître.



SCENE II.

ENTIGESNE, LEONIDAS, STRATOCLE.

LEONIDAS.

Je vous revois, Seigneur, & je benis les Dieux
De m'avoir conservé des jours si précieux ;
Et le sort à mes vœux ne peut être contraire,
S'il m'est encor permis de vous nommer mon pere.

ENTIGESNE.

Oui, Seigneur, oui, mon fils, si ce nom vous est doux,
Mon cœur y trouve encor plus de charmes que vous.
Quelque malheur sur moi que le destin déploie,
Mon ame ne se peut refuser à la joie ;
Et malgré votre absence, & malgré mes tourmens ;
Je conserve pour vous les mêmes sentimens.

LEONIDAS.

Mes desirs sont comblez après cette assurance.
Mais, Seigneur, rappellez toute votre esperance,
Par ce fidel ami de nos desseins instruit,
Sans doute vous sçavez que cette même nuit,
Profitant du moment où tout sera tranquile,
Mes soldats par ses soins entreront dans la ville.
Alors sans balancer, entourant ce Palais,
Nous executerons nos glorieux projets.
Animez par l'espoir de sortir d'esclavage,

Nos bras jusqu'au Tyran se feront un passage,
Et nous effacerons dans son sang odieux,
Tout le sang innocent dont il teignoit ces lieux.

ENTIGESNE.

Je connois la grandeur d'une telle entreprise,
Et fais des vœux au Ciel, pour qu'il la favorise.
Mais le Tyran, Seigneur, attentif à son sort,
Pour lui de ce Palais a fait un second fort.
De ses Gardes ici l'étrange multitude,
De son perfide cœur prouve l'inquiétude;
Et pour leurs intérêts volant à son secours,
Ils n'épargneront rien pour garentir ses jours.
Des crimes du Barbare ayant été complices,
Assurez par sa mort des plus affreux supplices;
La crainte de tomber au pouvoir du vainqueur,
A leurs serviles bras tiendra lieu de valeur.
Et si quelqu'un d'entre eux ne vous livre un passage;
Vous deviendrez, Seigneur, victime de leur rage;
Et de vos Citoyens compagnon malheureux,
Sans les avoir vengez, vous perirez comme eux.

LEONIDAS.

Par ce discours, Seigneur, je vois votre tendresse,
Et combien pour nos jours votre ame s'interesse;
Mais ne redoutez point un funeste succès,
Tout semble seconder nos vœux & nos projets.
Mitridate paroît, par un courrier fidelle
Je viens en ce moment d'en avoir la nouvelle,
Et devant que la nuit recommence son cours,
Nous serons assurez de ce puissant secours.
A ses soldats alors que Clearque se fie,
Esclaves affranchis par une perfidie;
Leurs mains faites, Seigneur, au seul assassinat;
Ignorent ce que c'est qu'un glorieux combat:
Et si leur crainte enfin rend leurs bras redoutables,
L'espoir de nous venger doit nous rendre indomptables.

ENTIGESNE.

D'un autre soin encor je me trouve agité,

De Mitridate ici je crains l'autorité ;
Je crains que délivrez du perfide Clearque,
Nous ne soyons soumis à ce puissant Monarque ;
Et que changeant nos maux pour des maux aussi grands,
Nous ne tombions toujours de Tyrans en Tyrans.

LEONIDAS.

Mitridate, Seigneur, a trop de politique,
Pour ne pas maintenir la liberté publique.
Je sçais que sous son joug il cherche à nous ranger,
Et que ce seul dessein le porte à nous venger:
Mais c'est par la douceur qu'il veut nous y contraindre,
Il veut se faire aimer & non se faire craindre.
Mais s'il nous faut enfin subir un jour des loix,
N'obéissons qu'à ceux que les Dieux ont fait Rois,
Les peuples sans regret reconnoissent un Maître,
Lorsqu'ils sçavent, Seigneur, qu'il étoit né pour l'être,
Et que les droits du sang, le rang & la valeur,
Autorisent en lui la suprême grandeur.
Livfons nous donc, Seigneur, à l'espoir qui nous flate,
Profitons du secours qu'amene Mitridate,
D'un pouvoir tyranique affranchissons ces lieux,
Et de notre destin laissons le soin aux Dieux.

STRATOCLE.

Pour vous donner, Seigneur, encor plus d'assurance,
Apprenez qu'avec moi Torax d'intelligence,
Commandant cette nuit la Garde du Palais,
Doit nous y faire entrer par des détours secrets ;
Et tandis qu'au dehors on pressera l'attaque,
Nous serons au-dedans les maîtres de Clearque.

ENTIGESNE.

Ah ! si Torax, ami, vous sert fidellement,
Tout nous réüssira, n'en doutez nullement.
Quoi qu'il en soit enfin, puisque pour la Patrie,

Vous voulez bien, Seigneur, exposer votre vie,
Que de mille lauriers encore tout couverts,
Et vous & vos amis venez briser nos fers;
Malgré votre peril dissipant mes allarmes,
Je reprens un espoir qui n'a que trop de charmes.
Et bien loin à present d'arrêter votre ardeur,
Je me fais un plaisir d'animer votre cœur.
Les heros, je le sçai, jaloux de leur memoire,
Pour prix de leurs travaux n'en veulent que la gloire:
Cependant je me flate en ce moment, Seigneur,
Que celui que ma main peut donner au vainqueur,
Ne sera qu'augmenter votre zele heroïque,
Et que liberateur de cette Republique,
Par l'hymen de ma fille il vous semblera doux,
De joindre à ce grand nom celui de son époux.

LEONIDAS.

N'en doutez point, Seigneur, l'honneur de la victoire,
Sans cet illustre prix ne peut faire ma gloire;
Et quoique pour venger mon pays malheureux,
J'eusse toujours formé des desseins genereux,
Peut-être que sans vous & sans Aristophile,
J'aurois été moins prompt à revoir cette ville;
Et je ne puis rougir d'avouer à vos yeux,
Que l'estime & l'amour m'ont conduit en ces lieux.

ENTIGESNE.

Suivez donc en ce jour l'ardeur qui nous anime,
Puisse bien-tôt Clearque, en être la victime.
Mais cependant, Seigneur, dans ces lieux ennemis;
Un plus long entretien ne nous est pas permis.
Le Tyran va paroître, & notre intelligence,
Lui feroit penetrer vos projets de vengeance.
Adieu ne mettez point le comble à mes malheurs
En vous rendant ici l'objet de ses fureurs;
Et si sa cruauté ne peut être assouvie,
Que par le seul plaisir de m'arracher la vie,

Du moins, en la perdant, laiſſez-moi la douceur
De ſçavoir qu'à ma fille il reſte un défenſeur.

LEONIDAS.

Ah ! ne vous formez point ces funeſtes images,
Donnez à nos deſſeins de plus heureux préſages ;
Et puiſqu'il faut enfin pour calmer votre effroi,
Quitter un entretien ſi plein d'appas pour moi ;
Confiez-vous, Seigneur, à cet ami fidelle,
Daignez vous repoſer ſur ſa foi, ſur ſon zele ;
Contre Clearque ici ſon genereux ſecours,
Me répond d'une vie où j'attache mes jours.



SCENE III.

ENTIGESNE, STRATOCLE.

STRATOCLE.

IL ne ſe trompe point, & cette confiance,
A mon devoir encore, joint la reconnoiſſance ;
L'un & l'autre m'anime à ſervir ſes deſſeins.
Quelsque ſoient du Tyran les projets inhumains,
Pour vous faire perir, quoi qu'il tente ou hazarde,
Tant qu'il voudra, Seigneur, vous laiſſer ſous ma garde,
Je vous garantirai des traits de ſon courroux,
Ou m'expoſant moi-même aux plus funeſtes coups...

ENTIGESNE.

Ah ! puiſqu'enfin, ami, tu veux me faire croire,
Qu'à finir mes malheurs tu mets toute ta gloire,
Pour m'en mieux aſſurer ne me refuſe pas ;
Le funeſte plaiſir de choiſir mon trepas.
Arrêté, deſarmé, je ne puis me défendre

Contre un lâche ennemi qui peut tout entreprendre.
Cher Stratocle, en ce jour, arme donc cette main;
Qu'Entigêne par toi maître de son destin,
Puisse se dérober au sort qu'on lui prépare :
Où si le Ciel pour nous cette nuit se déclare,
Que je sois en état de marcher sur tes pas,
Et puisse faire voir à tes vaillans soldats,
Que malgré mes vieux ans, l'ardeur de mon courage
A sçû se garantir des glaces de mon âge.

STRATOCLE.

Oui je vous le promets, quel que soit le danger
Où mon zele pour vous me force à m'engager,
Je veux tout hazarder pour vous faire connoître
Que c'est vous seul ici que je regarde en Maître.
Mais le moment s'approche où Clearque, Seigneur,
Doit venir en ces lieux vous découvrir son cœur.
Avec lui s'il se peut contraignez votre haine,
Oubliez ce qu'il est, & quel est Entigêne;
Craignez de l'irriter, menagez sa fierté,
Songez que l'on travaille à votre liberté;
Que quel que soit l'honneur de venger la patrie,
Nous songeons encor plus à sauver votre vie;
Et que vous détruiriez nos projets glorieux,
Si vous forciez Clearque à vous fermer les yeux.

ENTIGESNE.

Je ne te promets point cet effort sur moi-même,
Je déteste Clearque & son pouvoir suprême;
Et je redoute moins le plus cruel tourment,
Que la peine de feindre à ses yeux un moment,
Et d'un tel ennemi l'odieuse presence . . . .

STRATOCLE.

Contraignez-vous, Seigneur, je le vois qui s'avance.

SCENE IV.

ENTIGESNE, CLEARQUE, STRATOCLE, GARDES.

CLEARQUE.

Retirez-vous Stratocle, & qu'aucun en ces lieux,
Sans mon commandement, ne paroiſſe à mes yeux.



SCENE V.

ENTIGESNE, CLEARQUE.

CLEARQUE.

Quoique dans vos regards je liſe votre haine,
Et combien ma preſence & vous bleſſe & vous gêne,
Je ne chercherai point à vous faire valoir,
Ce que ſur vous les Dieux m'ont donné de pouvoir,
Et malgré le mépris que vous faites paroître,
Je veux bien oublier que je ſuis votre Maître,
Cependant Entigêne il eſt temps d'obéïr,

De cesser nos discords, enfin de nous haïr.

ENTIGESNE.

Cesser de nous haïr, & quel decret suprême
Peut ordonner jamais, Clearque que je t'aime ?
Qui pourra me forcer d'oublier tes forfaits,
Et le sang dont ta rage inonda ce Palais ?
De tant de trahisons, de meurtres & de crimes,
De tous nos Citoyens devenus tes victimes ;
De tant de Senateurs massacrez à mes yeux,
De ma Patrie aux fers sous ton joug odieux,
De tant d'horreur enfin dont tu tire ta gloire,
Penses-tu que jamais je perde la memoire.

CLEARQUE.

Ce discours insolent mériteroit la mort ;
Mais je veux malgré toi te faire un heureux sort.
Je ne t'ai point mandé pour blâmer ma puissance,
Ni tout ce qu'a produit une juste vengeance.
Ma haine en détruisant un orgueilleux Senat,
De soixante Tyrans a délivré l'Etat ;
Cependant au milieu des horreurs du carnage,
J'ai conservé tes jours, j'ai respecté ton âge ;
On ne vit que pour toi ralentir ma fureur,
Tout prêt à te percer tu devins mon vainqueur ;
Des loix que j'imposai relevant ta famille,
En Reine dans ces lieux on vit entrer ta fille.
De quoi te plains tu donc ? seul tu m'as outragé,
Et ce n'est pas sur toi que je me suis vengé :
Le sang que ma fureur ici m'a fait répandre,
Ingrat, vaut-il celui que l'on m'a vû défendre.

ENTIGESNE.

S'il est vrai que ma mort eut calmé ta fureur,
Si mon sang suffisoit à ton barbare cœur ;
Je suis bien malheureux de jouir d'une vie,
Qui coûte tant de maux à ma triste patrie.

CLEARQUE.

Son bonheur aujourd'hui ne dépend que de toi,
Reconnois à ses yeux Clearque pour ton Roi.
Etouffe dans ton cœur tout desir de vengeance,

Formons entre nous deux une sainte alliance ;
Que ta fille demain aux pieds de nos Autels ,
S'unisse à mon destin par des nœuds éternels ;
Et mesurant mes dons au mal qu'on m'a vû faire ,
D'Heraclée à l'instant je deviendrai le pere ;
Sur elle par tes mains répandant mes bien faits ,
Je rendrai ma clemence égale à mes forfaits.

ENTIGESNE.

L'orgueilleuse Heraclée aime mieux sa misere ,
Que l'affront d'avouer Clearque pour son pere :
Ce sont ses sentimens , juge par eux des miens.
Je sçai que mon refus affermit ses liens ,
Que j'excite par là quelque nouvel orage ,
Que je vais ressentir les effets de ta rage ;
Mais malgré les tourmens qui me seront offerts ,
Quelle que soit l'horreur de gemir dans les fers ,
N'attens pas qu'oubliant l'honneur de ma famille ,
Sur un trône de sang je conduise ma fille.

CLEARQUE.

Ta fille cependant moins farouche que toi ,
Consent pour te sauver à recevoir ma foi.

ENTIGESNE.

Quoi donc Aristophile . . . .

CLEARQUE.

Immole enfin sa haine ,
Pour sauver malgré lui le superbe Entigêne.

ENTIGESNE.

Qu'entens-je , justes Dieux !

CLEARQUE.

Tes jours sont à ce prix.
J'ai souffert trop long-temps tes indignes mépris ,
Tantôt Aristophile a desiré ta vûë ,
J'attendrai le succès qu'aura cette entrevûë.
Avant que le Soleil fasse place à la nuit ,
Avec elle en ces lieux tu seras introduit :
Sans témoins tu pourras lui découvrir ton ame ;
Approuver ou blâmer mon pouvoir ou ma flâme ;
Mais si tu ne consens à l'unir avec moi ,

Si tu ne te résous à vivre sous ma loi ,
J'irai pour me venger jusqu'à la violence,
Et n'écouterai plus ni pitié ni clemence.
Ainsi tu pourras seul arbitre de ton sort ,
Prononcer ton bonheur,ou l'Arrêt de ta mort.

ENTIGESNE.

Je sçais à quel excès tu portes la vengeance ;
Mais rien ne peut, Clearque , ébranler ma constance ;
Et la mort est un bien à qui vit sous ta loi.

CLEARQUE.

Nous le verrons tantôt. Hola , Gardes à moi.

SCENE VI.

CLEARQUE, ENTIGESNE, CLEON, STRATOCLE, GARDES.

CLEARQUE.

Je vous remets , Cleon , la garde d'Entigêne.

STRATOCLE.

Quel changement , ô Ciel !

CLEARQUE.

Si vous craignez ma haine ;
Empêchez qu'il ne parle à personne qu'à vous.

ENTIGESNE.

Va , je n'exige point de traitement plus doux.

CLEON.

Assurez-vous , Seigneur , sur mon obéïssance.

SCENE VII.

CLEARQUE, STRATOCLE.

STRATOCLE.

SOuffrez que je le ſuive & que par ma preſence....

CLEARQUE.

Il n'eſt pas neceſſaire, & Cleon comme toi,
Peut s'acquitter, ami, de ce penible emploi;
Mon amitié pour toi veût que je t'en diſpenſe,
Je ſçai quel eſt ton cœur, il penche à la clemence;
Et voulant en ce jour aſſouvir ma fureur,
Je cherche à t'épargner un ſpectacle d'horreur.

STRATOCLE.

Auriez-vous ordonné le trépas d'Entigêne?

CLEARQUE.

Mon cœur ne s'y réſout, Stratocle qu'avec peine;
Mais puiſque vainement j'ai fléchi, j'ai preſſé,
Que juſqu'à le prier je me ſuis abaiſſé,
Ma gloire & mon repos demandent qu'il periſſe.
Tes yeux ne feront point témoins de ſon ſupplice;
De mes ordres ſecrets Cleon ſeul eſt inſtruit,
Et doit m'en délivrer dans cette même nuit.

STRATOCLE.

Vous ne voulez donc plus qu'il voie Ariſtophile.

CLEARQUE.

Quoique cet entretien me paroiſſe inutile,
Ils ſe verront, ami, puiſque je l'ai promis,
Cette feinte bonté me rendra tout permis;
Et ſans doute, on croira que leur ſeule inſolence,

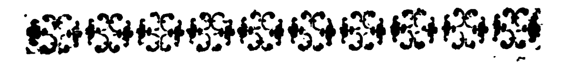
A porté ma colere à cette violence.
Toi cependant Stratocle assemble tes soldats,
Qu'ils soient prêts, s'il le faut, à marcher sur tes pas.

STRATOCLE.

Mais n'est-ce point aussi porter trop loin la haine?
Vous le sçavez, Seigneur, le peuple aime Entigêne.

CLEARQUE.

Et c'est ce qui m'irrite & cause ma terreur,
Il servira toujours d'obstacle à ma grandeur.
Tant qu'il verra le jour on aura l'esperance
De pouvoir me ravir la suprême puissance,
Sa mort étouffera mille secrets complots,
Et peut seule assurer ma vie & mon repos.
Ne m'en parle donc plus ou crains que tant de zele
Ne contraigne mon cœur à te croire infidele.
Par le crime à l'Empire on m'a vû parvenir,
C'est par le crime aussi qu'il faut m'y maintenir.

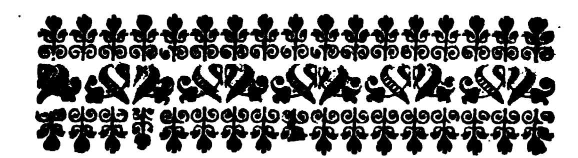


SCENE VIII.

STRATOCLE seul.

ENfin ç'en est donc fait ta perte est assurée,
Malheureux Entigêne, & les Dieux l'ont jurée.
Mais courons empêcher qu'une honteuse mort,
Ne termine aujourd'hui ton déplorable sort:
Et si malgré mes soins tu dois perdre la vie,
Que par toi seul au moins elle te soit ravie.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTOPHILE, CEPHISE.

ARISTOPHILE.

NOn, toutes tes raiſons ne peuvent rien ſur moi ;
Le ſeul nom de Cleon glace mon cœur d'effroi.
Le cruel n'auroit fait que d'inutiles crimes,
S'il ne mettoit mon pere au rang de ſes victimes :
Des fureurs du Tyran Miniſtre rigoureux,
Son bras eſt toujours teint du ſang des malheureux.
Sans moi, ſans mes efforts dans la nuit du carnage,
Entigêne eut ſenti les effets de ſa rage.
Cephiſe, ce fut lui qui le fer à la main,
S'avança le premier pour lui percer le ſein ;
Et tu veux qu'aprenant qu'il peut tout ſur ſa vie,
Sur un frivole eſpoir ma tendreſſe ſe fie.

CEPHISE.

Oui de Leonidas j'eſpere le ſecours,
Il ne ſouffrira point qu'on attaque ſes jours ;
Sa crainte & ſon amour hâteront ſa vengeance.

ARISTOPHILE.

Ah ! que ſur ce ſecours je prends peu d'aſſurance ;

Que cet amour est lent à finir nos malheurs!
Que fait Leonidas? Où sont tous nos vengeurs?
Pour briser nos liens, vient-on à main armée?
Clearque d'aucun trouble, a-t-il l'ame allarmée?
A-t-il des ennemis cachez dans ce Palais?
Enfin s'empresse-t-on d'arrêter ses forfaits?
On me trompe, Cephise, il n'est point de vengeance,
Amis, amant, soldats, rien ne prend ma défense.
Le Tyran sans peril forme ses atentats,
Et je vais voir mon pere expirer dans mes bras.

CEPHISE.

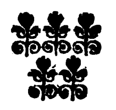
Cleon dans un moment doit ici le conduire,
Votre crainte est injuste; & si j'ose le dire,
Clearque ne suit pas sa haine & son couroux;
Puisqu'il permet, Madame, un entretien si doux.
Tout barbare qu'il est, ce Tyran vous adore,
Ce qu'il fit autrefois, il le peut faire encore.
Etincellant de rage, animé de fureur,
Un seul de vos regards, sçut attendrir son cœur.

ARISTOPHILE.

Eh bien, profitons donc de cette indigne flamme,
Pour donner à mon bras, un passage à son ame.
Je forme un grand dessein, mais si les justes Dieux...

CEPHISE.

Entigêne & Cleon paroissent en ces lieux.



SCENE II.

ARISTOPHILE, ENTIGESNE, CLEON, CEPHISE, GARDES.

ARISTOPHILE.

En quel état, Seigneur, faut-il que je vous voie.
Helas ! le Ciel, par là, modere bien ma joie.
Et dans cette entrevûë accordée àmes vœux...

CLEON.

Il ne tiendra qu'à vous de devenir heureux,
Vous allez être seuls, ainsi le Roi l'ordonne.
Profitez du moment que sa bonté vous donne :
Craignez qu'il ne vous traite en rebelles sujets ;
Et si vous m'en croyez, acceptez ses bien faits.
C'est ce que par son ordre ici je vous annonce ;
Et lui-même viendra savoir votre reponse,
à Cephise,
Laissez-les sans témoins. Gardes éloignez-vous.



SCENE III.

ENTIGESNE, ARISTOPHILE.

ARISTOPHILE.

Quelle audace grands Dieux! lui qui doit à genoux...

ENTIGESNE.

Les momens nous sont chers, la plainte est inutile,
Il faut nous expliquer. Parlez Aristophile;
Est-il vrai que pour moi, pour empêcher ma mort,
Vous vouliez au Tyran attacher votre sort?

ARISTOPHILE.

Je veux tout ce qu'il faut pour vous sauver la vie.

ENTIGESNE.

Eh! vous vous resolvez à cette ignominie?
Pensez-vous qu'en vivant, je ne rougirois pas,
D'avoir par un afront évité le trépas?
N'aurois-je donc vécu si long-tems avec gloire,
Que pour voir un moment obscurcir ma memoire.
Je pardonne, ma fille, à votre amour pour moi,
Un dessein que mon cœur regarde avec éfroi.
Pour me prouver ici quelle est votre tendresse,
Il ne faut employer ni crime ni bassesse.
Detester le Tyran, perir plutôt cent fois,
Que jamais se soumettre à ses indignes loix.
Mépriser son amour, dédaigner sa colere,
C'est tout ce que de vous exige votre pere.
En user autrement, c'est vouloir me trahir,

ARISTOPHILE.

Ah! je ne vis, Seigneur, que pour vous obéir;

Vous n'en pouvez douter sans me faire une offense ;
Mais faut-il qu'en ce jour par mon obéïssance ,
Pouvant vous arracher aux horreurs du trepas,
Je demeure tranquile , & ne vous sauve pas.
Par l'hymen du Tyran loin de ternir ma vie ,
Je pretens delivrer mon pere & ma Patrie,
Oui , je ne veux , Seigneur , lui donner cette main
Que pour lui mieux plonger un poignard dans le sein.
Eh quoi ! ne puis-je pas imiter le courage ,
De celles qui pour fuir un honteux esclavage
Ou pour rompre les neuds d'un hymen odieux.
Du sang de leurs époux ont arrosé ces lieux ?
Faut-il pour un Tyran, armer toute la terre ,
Doit-on s'en rapporter au succès de la guerre?
Rien est-il moins certain que le sort des combats ?
Tous ceux qui combatront , soit amis , soit soldats.
Sur qui nous fonderons notre unique espérance ,
Seront-ils comme nous , animez de vengeance ?
Peuvent-ils pas manquer de valeur ou de foi ;
Enfin ont-ils un Pere à sauver comme moi ?

ENTIGESNE.

De ces femmes , ma fille imitez le courage ,
Mais n'en empruntez point la fureur & la rage.
Si Clearque eut porté le nom de votre époux ,
Rien ne pouroit jamais justifier vos coups ;
Quand par là vous auriez une gloire immortelle ;
Vous n'en seriez pas moins en secret criminelle.
Ce qui peut dans un autre , être action d'éclat ,
Deviendroit par vos mains un horrible attentat.
Laissez à nos amis le soin de la vengeance ,
Et n'armez votre bras que pour votre défense.
Jurez-moi donc ici , que quel que soit mon sort,
Votre ame à cet hymen , preferera la mort;
Et quoi que de Clearque ose la violence ,
Je vous mets en état de braver sa puissance.

ARISTOPHILE.

ARISTOPHILE.

Qu'eſt-il beſoin, Seigneur, d'employer les ſermens?
Vous connoiſſez aſſez quels ſont mes ſentimens,
Pour me donner ſans crainte un ſecours ſalutaire.
Cependant j'obeïs, & pour vous ſatisfaire,
J'atteſte ici des Dieux le ſouverain pouvoir,
Que ſoumiſe à vos loix, fidele à mon devoir,
On me verra plutôt trancher ma deſtinée,
Que de former les nœuds de ce triſte hymenée.
Eſtes-vous ſatisfait? Faut-il encor Seigneur . . .

ENTIGESNE.

Non, je ne crains plus rien, je lis dans votre cœur,
Et vois avec plaiſir, qu'exemte de foibleſſe,
Je puis de votre ſort vous laiſſer la maitreſſe.
Sachez donc que Stratocle en ami genereux,
Cherchant à m'épargner un ſuplice honteux,
Et pour ſauver mes jours perdant toute eſperance,
A trompé de Cleon l'exacte vigilance,
Et ſans en être vû, vient de mettre en mes mains
Ce poignard favorable à mes ſecrets deſſeins
Armez-en votre bras, qu'il vous ôte la vie,
Si l'on veut vous contraindre à quelque ignominie:
Mais ſur tout obſervez de n'attaquer vos jours,
Que lorſque vous perdrez tout eſpoir de ſecours.
Je vous fais à regret un preſent ſi funeſte,
Ma gloire vous le donne & mon cœur le deteſte.
Daigne le juſte Ciel favorable à mes vœux,
Vous faire après ma mort un deſtin plus heureux.

ARISTOPHILE.

Ah! puiſqu'enfin les Dieux nous ouvrent cette voie,
Dérobons au Tyran la moitié de ſa joie:
Mourons puiſqu'il le faut; mais ne permettons pas
Qu'il nous ôte l'honneur d'un glorieux trépas,
Et ſans attendre ici les effets de ſa rage,
Briſons nos fers, Seigneur, & ſortons d'eſclavage,
Par une prompte mort évitons les tourmens,
Et n'offrons à ſes yeux que des regards mourans

ENTIGESNE.

Ma fille respectez ma volonté derniere,
Ma mort est resoluë, il n'en faut point douter.
Clearque est un cruel que rien ne peut domter,
Mais bien loin d'éviter le sort qu'on me prépare,
J'y cours avec ardeur; plus il sera barbare,
Plus je ressentirai les traits de sa fureur,
Et plus de mon pays j'animerai l'ardeur:
Sa haine par le tems n'est que trop ralentie,
Il faut la ranimer des restes de ma vie,
Et le rendant témoin de l'horreur de ma mort,
Le forcer à venger mon déplorable sort.
Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire,
Si les Dieux en ce jour vous ravissent un Pere;
Ils vous laissent, ma fille, un Vengeur, un Epoux:
Conservez-vous pour lui, s'il veut périr pour vous,
Vivez, pour l'engager à venger sa Patrie,
Que la gloire avec lui plus que l'amour vous lie
Et si malgré ses soins, vous voyez que les Dieux
Vous laissent au pouvoir d'un amant odieux;
Alors de votre cœur rapellant le courage,
Mourez pour éviter la honte ou l'esclavage.
Clearque cependant va se rendre en ces lieux,
On va nous separer, recevez mes adieux
Dans mes embrassemens . . . .

ARISTOPHILE.

Ah! Seigneur, ah! mon Pere,
Si jamais votre fille a pû vous être chere,
Faites lui partager votre funeste sort,
Et souffrez qu'avec vous elle coure à la mort.
Faut-il pour un moment prendre soin de ma vie;
Si la clarté, Seigneur, vous va être ravie,
Ce spectacle cruel, cet objet plein d'horreur
Ne me fera-t-il pas expirer de douleur.

ENTIGESNE.

Epargnez mieux, ma fille, un Pere qui vous aime;
Moderez, s'il se peut, cette douleur extrême,

De l'amour paternel je sens tout le pouvoir,
Mais il faut malgré moi qu'il cede à mon devoir.
Ne m'attendrissez point, ménagez ma constance,
Pour me cacher vos pleurs, faites-vous violence;
Vivez pour me venger, & remplissant mon sort,
Laissez-moi sans foiblesse envisager la mort.

ARISTOPHILE.

De cet amour hélas quelle funeste marque !
Je vais vous voir perir... Dieux j'aperçois Clearque.

ENTIGESNE.

Cachez ce fer, songez...

SCENE IV.

CLEARQUE, ARISTOPHILE, ENTIGESNE, CLEON, Gardes.

CLEARQUE.

Eh bien dans ce grand jour
Dois-je immoler ma haine, ou vaincre mon amour?
Quel effet a produit un entretien si tendre ?
Parlez sans hésiter, quel parti dois-je prendre ?
Qu'avez-vous resolu ?

ENTIGESNE.

De mourir.

CLEARQUE.

C'est assez;
Faites ce que j'ai dit, Cléon, obéissez.

SCENE V.

ARISTOPHILE, CLEARQUE.

ARISTOPHILE.

AH! Barbare arrêtez, ou pour vous satisfaire
Immolez donc aussi la fille avec le pere.
On ne m'écoute pas, on l'enmene, grands Dieux !

CLEARQUE.

Vos cris sont superflus, je suis maître en ces lieux,
Et malgré vos efforts on m'obéit Madame.
Si vous aviez voulu moins mépriser ma flamme....

ARISTOPHILE.

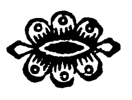
Quoi, tu m'ôtes mon pere : il va perdre le jour :
Et tu m'oses parler de ton indigne amour ?
Va n'attens plus de moi que fureur & que haine,
Tu vois en moi revivre un second Entigesne :
Jusqu'au dernier soupir j'attaquerai tes jours,
Si le Ciel à mes vœux refuse son secours,
S'il ne t'écrase pas d'un éclat de tonnerre,
Si je ne trouve point de Vengeurs sur la terre ;
Moi-même en rejoignant Entigesne au tombeau,
De son lâche assassin je serai le boureau.
Oui pour te ressembler, imitant ta furie,
Je n'épargnerai rien pour t'arracher la vie.
Mais que dis-je ? bien-tôt exauçant mes souhaits,
Les Dieux, les justes Dieux puniront tes forfaits.
Plus la foudre retarde à tomber sur ta tête,
Et plus tu dois trembler du coup qu'elle t'aprête.

SCENE VI.

CLEARQUE.

DAns quel étonnement me jette sa fureur,
Et quel trouble secret s'éleve dans mon cœur,
De crainte ou de remors pourrois je être capable;
D'où vient que son courroux me paroît redoutable?
La justice du Ciel fait-elle mon éfroi?
Non, non, ces mouvemens ne sont pas faits pour moi,
Je n'ai point de ce Ciel redouté sa puissance,
Quand je fis en ces lieux éclater ma vengeance:
Il n'est pas plus à craindre & plus grand aujourd'hui,
Entigesne pour moi l'étoit bien plus que lui;
Sa mort va rassurer mon ame intimidée,
Et d'un songe cruel m'arrachera l'idée.
Oui je sens dans mon cœur un courage nouveau;
Mitridatte va suivre Entigesne au tombeau,
Mes ordres sont donnez, ce superbe Monarque
Va devenir bien-tôt victime de Clearque.
Qu'Aristophile alors implore tous les Dieux,
Maître de son destin, absolu dans ces lieux.
Quels que soient contre moi ses desirs de vengeance;
Je pourai sans péril vaincre sa resistance.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONIDAS, STRATOCLE.

STRATOCLE.

DE ſon deſtin, Seigneur, je n'ai pû rien ſavoir,
Et malgré tous mes ſoins ; je n'ai pû le revoir.

LEONIDAS.

N'en doutons point, Stratocle, Entigeſne eſt ſans vie,
La fureur du Tyran n'eſt que trop bien ſervie :
Cleon depuis long-tems s'en eſt fait une loi,
Et pour le crime ſeul, il ſçait garder ſa foi.
Puis-je ſans deſeſpoir ſonger qu'en ma preſence,
Aux yeux de mes amis venus pour ſa deffenſe,
Clearque impunément ordonne ſon trépas ?
Quoi nous ſommes armez, & ne le ſauvons pas !

STRATOCLE.

Vous n'avez point, Seigneur, de reproche à vous faire,
Clearque a tout conduit avec tant de miſtere,
Il a ſi bien caché ſes projets inhumains,
Que je n'aurois jamais penſé qu'en d'autres mains
Il auroit confié le deſtin d'Entigeſne.
Je n'ai rien épargné pour ſuſpendre ſa haine,
Mais loin de l'adoucir, irrité contre moi,
J'ai connu qu'en ſecret, il ſoupçonnoit ma foi.
Cependant quel que ſoit le courroux qui l'anime,
Je ne ſçaurois penſer qu'il commette ce crime,

Il veut d'Ariſtophile intimider le cœur,
Et je crois ſon amour plus fort que ſa fureur.

LEONIDAS.

N'importe, il faut, ami, hâter notre vengeance,
S'il voit encor le jour volons à ſa défenſe.
As-tu fait âſſembler tes fideles amis?
Tiendront-ils cette nuit tout ce qu'ils t'ont promis?
La liberté pour eux a-t-elle encor des charmes,
Et ſont-ils reſolus de ſe joindre à nos armes?

STRATOCLE.

Ils ſont tous prêts, Seigneur, à marcher ſur vos pas;
Torax a ſçû gagner nos plus braves Soldats.
Laſſez de ne ſe voir employez qu'à des crimes,
Ils brûlent de ſervir des haines legitimes,
Et les *vôtres*, Seigneur, n'attendent plus que moi
Pour porter en ces lieux la terreur & l'éfroi.

LEONIDAS.

Et bien hâtes-toi donc d'achever ton ouvrage,
N'attendons pas encore quelque nouvel orage.
Clearque eſt retiré dans ſon appartement:
Va cours à mes ſoldats en ce même moment,
Et rends-les par tes ſoins les maîtres de la Ville.
Par Cephiſe tantôt la triſte Ariſtophile
M'a fait prier, ami, de me rendre en ces lieux,
Auſſi-tôt que la nuit obſcurciroit les Cieux;
Pour elle en ce Palais ma flamme a tout à craindre.
Permets que je l'attende; & j'irai te rejoindre,
Lorſque par ſa preſence, elle aura ſçû calmer
Les funeſtes ſoupçons qui viennent m'allarmer.

STRATOCLE.

S'il ne faut que mon zele & que mon entremiſe
Pour faire réüſſir cette grande entrepriſe,
Je puis vous aſſurer d'un ſuccès glorieux.

LEONIDAS.

Va, j'attens tout, ami, de ton zele & des Dieux.

SCENE II.

LEONIDAS.

QUe malgré tant d'espoir mon ame est peu tranquile,
Que je crains ! mais hélas ! je vois Aristophile.

SCENE III.

ARISTOPHILE, LEONIDAS.

LEONIDAS.

MAdame, s'il se peut, calmez votre douleur ;
L'heureux moment s'aproche où ma juste fureur
Vengera mon Pays du Tyran qui l'oprime.

ARISTOPHILE.

De votre main, Seigneur, j'attens cette victime ;
Mon pere ne vit plus, ou tout prêt d'expirer,
Je n'ai plus pour ses jours nul sujet d'esperer.
Vengez-le donc, Seigneur, remplissez mon attente ;
J'ose vous en prier par cette ardeur constante
Qui sçut des mêmes feux embraser nos deux cœurs.

LEONIDAS.

Oui, je vais pour jamais finir tous vos malheurs,
J'en fais ma seule gloire aimable Aristophile ;
Mais du moins un moment, devenez plus tranquile,

Songez que d'Entigesne on ignore le sort,
Et que rien en ces lieux n'assure de sa mort.
Stratocle avec les miens dans la Ville s'avance,
Plusieurs des citoyens sont de l'intelligence,
Et me joignant à lui nous forçons ce Palais ;
Le fidele Torax instruit de nos projets ;
Des Gardes du Tyran craignant la resistance,
Doit engager les siens à prendre ma défence,
Et sûr que Mitridate amene du secours ....

ARISTOPHILE.

Juste Ciel ! puis-je entendre un semblable discours ?
Est ce ainsi que tu dois & veux servir ma haine,
Et que ton bras bien-tôt doit venger Entigesne ?
Si tu m'aimois cruel, attendrois-tu toujours
Que Mitridate ici t'amenât du secours ?
Te faut-il des Soldats, te faut-il une Armée,
Pour arracher une ame au meurtre accoutumée?
Le barbare Cléarque attendit-il jamais
Qu'on le vint secourir pour finir ses forfaits ?
Ne crois pas m'abuser d'une esperance vaine :
Je suis trop sûre hélas ! du trépas d'Entigesne.
Je connois du Tyran l'implacable fureur,
Et tout m'annonce l'excès de mon malheur.
Cependant en perdant l'auteur de ma naissance ;
Tu faisois aujourd'hui mon unique esperance.
Je croyois que ce pere expirant à tes yeux,
Dont le sang comme à moi doit t'être précieux ;
Ce pere qui t'aimoit d'une tendresse extrême,
Et qui m'étoit moins cher par un Decret suprême,
Par tous les nœuds du sang si puissans & si doux,
Que parce qu'il t'avoit choisi pour mon époux,
Trouveroit dans ton bras une promte vengeance;
Mais tu veux du secours, sans lui ton cœur balance.

LEONIDAS.

Quoy vous pouvez penser ....

ARISTOPHILE.

Oui je crois tout ingrat
Il faut venger mon pere, & non sauver l'Etat.

Qu'ai-je affaire en ces lieux que ta valeur éclate?
De quoi me serviront Stratocle & Mitridate,
Si malgré leurs efforts le Tyran est vainqueur,
Et qu'on me laisse en proie à toute sa fureur?
Tant de précautions deviennent inutiles,
Quand il ne s'agit point de soumettre des villes.
Tu n'as rien en ces lieux à ranger sous ta loi,
Tu n'as à secourir, à délivrer que moi,
Et pour y parvenir tu n'as rien à combattre
Qu'un homme que ta main d'un seul coup peut abattre.
Voles-y donc, cruel & sans retardement,
Prouve-moi ton amour par ton empressement.
Laisse-là tes projets de secours, de batailles,
Va plonger ton épée au fond de ses entrailles;
Qui te retient?

LEONIDAS.

L'horreur d'un tel assassinat,
Et de ternir mon nom par un lâche attentat.

ARISTOPHILE.

Quand on veut se venger, prend-on soin de sa gloire?
Clearque craignit-il de ternir sa memoire?
Et peux-tu regarder comme un crime odieux
De punir l'ennemi des hommes & des Dieux?
Ah! si tu l'avois vû dans cette nuit horrible,
Qui causa les malheurs où je suis si sensible;
Si comme moi tes yeux avoient vû ses forfaits,
Si tu l'avois trouvé courant dans ce Palais,
De sa barbare suite animant la furie,
Donnant à l'un des fers, à l'autre ôtant la vie,
Tu n'apellerois pas du nom d'assassinat
Ce moyen glorieux de délivrer l'Etat.
Mais sur toi ces récits ont trop peu de puissance;
Pour te faire approuver une telle vengeance,
Et te faire sentir l'horreur de nos tourmens;
Il te faut des objets sensibles & presens.

Represente-toi donc le sort qu'on me prépare,
Regarde Aristophile au pouvoir du Barbare,
Si sur moi le Cruel osoit porter la main,
S'il venoit à tes yeux pour me percer le sein,
Ton amour animé de fureur & de rage
Attendroit-il encor à venger cet outrage ?
N'irois-tu pas sur lui pour le percer de coups?

LEONIDAS.

Quelle funeste image, ô Ciel ! me faites-vous !
Que ne ferois-je point à cette horrible vûë ?

ARISTOPHILE.

Et bien venge-moi donc, c'est lui-seul qui me tuë.

Elle tire un poignard.

LEONIDAS.

Ah ! cruelle arrêtez, quelle aveugle fureur !
Je ne vous revois plus que mourant ou vainqueur.



SCENE IV.

ARISTOPHILE.

IL fuit & malgré moi je jouïs de la vie.
O mon trop foible bras que tu m'as mal servie !
Un genereux éfort en terminant mes jours,
De mes cruels malheurs alloit finir le cours.
Ma mort de mon amant eut hâté la vengeance,
Et m'épargnoit l'horreur de rester sans défence.
Que dis-je ? mon transport armant Leonidas,
Dans des périls certains précipite ses pas ;
Et pour faire périr l'objet que je deteste,
J'expose au même sort le seul bien qui me reste.
Ah ! puisque je n'ai pû lui cacher ma fureur,
Allons de mon amour lui faire voir l'ardeur.

Ce que je fis jadis pour secourir mon pere ;
Faisons-le pour sauver une tête si chere :
Et puisque c'est pour nous qu'il combat aujourd'hui,
Partageons ses périls, & mourons avec lui.
Mais quel terrible bruit, ici se fait entendre
Cephise, quels malheurs hélas viens-tu m'aprendre?

SCENE V.

ARISTOPHILE, CEPHISE.

CEPHISE.

Je ne sçai si le Ciel insensible à vos maux
Veut vous en préparer encor de nouveaux ;
Ou s'il cherche à tarir la source de vos larmes ;
Mais, Madame, en ces lieux chacun a pris les armes,
Le sang coule par tout, les cris, & les clameurs
Font ignorer quel est le parti des vainqueurs.
Je ne sçai cependant si mon espoir me flate,
Mais j'ai crû qu'on nommoit Stratocle & Mitridate.
Et lorsque près de vous je conduisois mes pas,
Quelques voix ont crié : Vive Leonidas.

ARISTOPHILE.

Ah ! Céphise courons assûrer sa victoire,
Elle penche pour lui, puisqu'on vante sa gloire ;
Que le Peuple animé par ma vûë & ma voix,
Pour perdre le Tyran imite ses exploits,
Et l'immole à mes yeux aux Manes de mon Pere.
Viens, suis-moi

CEPHISE.

Dieux ! que voulez-vous faire
Vous ne pourrez jamais joindre Leonidas,
Ce Palais est rempli d'ennemis, de soldats ;

Peut-être que Cléarque en est encore le Maître,
Et si dans ce tumulte il vous voyoit paroître,
Il vous sacrifieroit, Madame, à sa fureur.

ARISTOPHILE.

Qu'ai-je à craindre où je sçai Leonidas vainqueur.
Crois-tu que le Tyran ose rien entreprendre.
Viens te dis-je, suis-moi, je ne veux plus attendre.
Mais quelqu'un vient : que vois-je ! en croirai-je mes yeux,
Entigesne vivant, mon Pere dans ces lieux !

SCENE VI.

ARISTOPHILE, ENTIGESNE, CEPHISE, Suite.

ARISTOPHILE.

Ah! Seigneur se peut-il que le Ciel moins severe ...

ENTIGESNE.

Oui, ma fille, les Dieux vous rendent votre Pere ;
Votre cœur n'aura plus à trembler pour mes jours
Et la mort du Tyran en assure le cours.

ARISTOPHILE.

L'état où je vous vois me fait assez connoître
Que l'on ne doit qu'à vous le trépas de ce traître,
Et ce fer qu'a conduit votre invincible bras...

ENTIGESNE.

Non, l'honneur n'en est dû qu'au seul Leonidas,
Tandis que malgré lui tout le Peuple l'arrête,
Et veut que de lauriers on couronne sa tête :
Je puis vous raconter quel heureux attentat,
Par ce jeune Heros, vient de sauver l'Etat.

Vous avez vû tantôt avec quelle furie
Cléarque a commandé qu'on m'arrachât la vie ;
Cependant retiré dans son appartement,
Il me fait rapeller avec empressement ;
Cleon pour qui ma mort est un doux sacrifice,
Ne voit qu'avec regret retarder mon supplice.
Il me charge de fers, & sans suite & sans bruit,
Jusqu'auprès du Tyran le traître m'introduit.
Il étoit desarmé sans Gardes, sans défence,
Mais ne redoutant point ma haine & ma vengeance,
Il ordonne à Cleon de s'éloigner de nous ;
Il sort, & le Tyran enflammé de couroux :
Tu vas mourir, dit-il, mais ma juste colere,
Par ta mort seulement ne peut se satisfaire ;
Et je veux que ta fille expirant dans tes bras....
Il alloit achever lorsque Leonidas,
Sans se faire annoncer, à nos yeux se presente.
Torax l'accompagnoit, l'action véhemente
Qu'on voit dans leurs discours, fait connoître aisément
Que l'un & l'autre ont eu quelque grand differend.
Clearque veut enfin que l'un d'eux l'éclaircisse,
Torax est le premier qui demande justice ;
Son récit n'est mêlé que de confusion :
Et tandis qu'il l'écoute avec attention,
Leonidas s'avance & d'une main hardie
De deux coups de poignard le fait tomber sans vie.

ARISTOPHILE.

Grands Dieux !

ENTIGESNE.

Au même instant ces deux fiers ennemis
Pour m'arracher mes fers redeviennent mes amis.
Alors Leonidas m'embrasse avec tendresse :
Venez, Seigneur, dit-il, secondez notre adresse,
Nous venions en ce lieu pour venger votre mort,
Nous vous trouvons vivant, partagez notre sort;

A ces mots du Tyran, il aperçoit l'épée,
De tant de sang illustre injustement trempée,
S'en saisit, me la donne, & suivi de Torax,
Nous sortons; quand Cleon veut arrêter nos pas.
Malgré l'étonnement dont son ame est saisie,
Il apelle les siens pour défendre sa vie.
Mais sa vûë excitant ma haine & ma fureur,
Et de mes jeunes ans rapellant la vigueur,
Je lui fais éprouver qu'un genereux courage
Ne succombe jamais sous le fardeau de l'âge.
Je l'attaque, & le sort secondant mes souhaits,
Par sa mort à l'instant punit tous ses forfaits.
Ton invincible amant seconde ma victoire,
Et par mille actions qui le couvrent de gloire,
Il nous ouvre un chemin jusqu'aux lieux où Torax
Avoit placé tantôt ses fideles Soldats.
Les portes du Palais à l'instant sont ouvertes,
Et chacun oubliant ses malheurs & ses pertes,
Demande avec ardeur à voir Leonidas,
Et malgré ses efforts nos plus braves Soldats
Lui font au milieu d'eux un Trône de leurs armes.

ARISTOPHILE.

Quel heureux changement succede à tant d'allarmes.

ENTIGESNE.

Le Peuple transporté de voir briser ses fers,
Fait retentir son nom par mille cris divers;
Mais quoique ce triomphe & le touche & le flatte,
Ayant sçû qu'on voyoit paroître Mitridate,
Il quitte ces honneurs pour suivre son devoir;
Et tandis qu'avec pompe il va le recevoir,
J'ai voulu le premier t'annoncer sa victoire.

ARISTOPHILE.

Avoir sauvé vos jours fait sa plus grande gloire,
Et ce service seul me le rend précieux.

ENTIGESNE.

Allons le retrouver pour rendre graces aux Dieux,
Et pour mieux celebrer cette grande journée,
Joignons à son triomphe un heureux Hymenée.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MARSIDIE,

REINE DES CIMBRES,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

MARIUS Consul, General des Romains.
MARSIDIE, Reine des Cimbres.
GOTHARSIS, Prince des Basternes.
FLAVIUS, Capitaine des Gardes de Marius,
CLODOALD, Ministre & Favori de Marsidie.
CEPHISE, Confidente de Marsidie.
MAXIME, Lieutenant de Marius.
CLEARQUE; Capitaine des Gardes de Marsidie.

La Scene se passe dans la tente de Marsidie, sur le bord du Tesin, près de Pavie.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GOTHARSIS, CLODOALD.

CLODOALD.



Eigneur est-ce vous-même, en croi-rai-je mes yeux,
Le vaillant Gotharsis, de retour en ces lieux!
Qui peut, quand tous les cœurs tremblent pour votre vie?
Des chaînes des Romains, vous rendre à Marsidie;
Quels immenses trésors, pour vous tirer des fers,
Au Consul Marius, n'a-t-elle point offerts.
Il a tout meprisé, nos offres dédaignez,
Faisoient craindre pour vous ses fureurs obstinez.
Mais, Seigneur, vous vivez, quel coup inespéré,
De ces fatales mains, vous a-t-il donc tiré;
De cet évenement, daignerez-vous m'instruire.

GOTHARSIS.

Je dois à Marius, le jour que je respire.

Mais tandis que la Reine, invisible à nos yeux,
Offre aux Dieux immortels ses hommages pieux;
Au zelé Clodoald, pourrai-je en son absence,
D'un secret surprenant, confier l'importance?

CLODOALD.

N'en doutez-point, Seigneur, je sçai dans nos combats,
Tout le sang qu'aux Romains, a coûté votre bras:
Sans vous, dans le dernier, trois fois trop engagée,
La Reine de leurs fers auroit été chargée:
Et qu'au bas du Tesin, ramenant ses débris,
Vous la sauvâtes seul, & vous y fûtes pris.
Je sçai ce qu'on vous doit, & l'ardeur de mon zele;
Me fait mettre ma gloire à vous être fidele.
Mais, Seigneur, est-il vrai qu'un aveugle transport
A porté les Romains à vouloir votre mort.

GOTHARSIS.

Oui, mais de Marius, l'esprit & la prudence
Sçûrent des factieux, arrêter l'insolence.
Et feignant d'aplaudir à leurs sanglans desseins,
Sa generosité m'a tiré de leurs mains.
Il fait plus, dans sa tente en secret il m'appelle:
Prince je vous connois, & prudent, & fidelle,
Me dit-il, & je veux vous charger sans témoins,
D'un secret que je fie à vos uniques soins.
Rome dans sa fureur, veut perdre Marsidie;
Plus elle a de vertus, plus elle en est haïe.
Mais mon cœur, Gotharsis, ne peut voir sans douleur
Le dernier coup qui va terminer son malheur.
Sa grandeur, son éclat, ses conquêtes, sa vie,
Tout enfin est reduit, aux ramparts de Pavie.
Elle n'a plus d'espoir, & malgré sa valeur,
Elle verra Pavie au pouvoir du vainqueur.
Un accord prevenant ce désastre funeste,
Peut d'un trône brisé, sauver encore le reste;
Et sur ce que de Rome elle peut obtenir,

Moi-même dans ſon camp je veux l'entretenir.
Allez, & dites-lui que pour cette entrevuë ;
Toute attaque entre nous reſtera ſuſpenduë.
Et qu'enfin pour la voir, ſans ſoupçon, ſans éfroi,
Je ne veux que ſon cœur, pour garand de ſa foi.
Rendez-lui cette lettre, & d'un conſeil ſincere,
Appuyez le ſuccès d'une paix neceſſaire.
Allez Prince, partez, & ſans perdre de tems,
Sur la route du camp, je marche & vous attens.
Il dit, je pars, j'arrive, & je viens à la Reine,
Rendre le compte éxact de l'ordre qui m'ameine,
Et par un coup qui va ſurprendre l'Univers,
Faire une heureuſe paix, ou rentrer dans mes fers.
Et j'oſe me flater, que pour ce grand ouvrage,
Clodoald à mes vœux, unira ſon ſuffrage.

C L O D O A L D.

La gloire de l'état, le repos des ſujets,
Sont de mes ſoins zelez, les plus tendres objets,
Seigneur ; mais n'allons point, d'une ardeur impru-
dente,
Ebloüis de l'éclat d'une offre ſurprenante,
Et donnant foiblement dans de flateurs appas :
Expoſer notre Reine aux regrets d'un faux pas.
Tout l'Univers connoît la foi de Marſidie,
Marius en ſon camp, ſans otage ſe fie ;
Mais aujourd'hui, Seigneur, cette Rome n'eſt plus
Cette Rome qui fut du temps de Régulus.
J'avouerai que le Cimbre accablé de ſes pertes,
A pour ſe retablir, peu de routes ouvertes ;
Mais enfin des Saxons, un ſecours attendu,
Va bien-tôt relever notre eſpoir confondu.
De moment en moment, j'en attens la nouvelle ;
Et la Reine pourra... Mais on ouvre, c'eſt elle.
Seigneur, ſi ſa prudence aplaudit à vos vœux,
Je ne m'oppoſe point à ce ſuccès heureux.

SCENE II.

MARSIDIE, GOTHARSIS, CLODOALD, CEPHISE.

MARSIDIE.

AU bruit de votre nom, je vole pour apprendre,
Seigneur, à mes désirs, quel bonheur peut vous rendre.
Quel Dieu juste, quel Dieu, sensible à mes ennuis,
Me fait-il retrouver le vaillant Gotharsis ?
A mes tristes soldats, pour rendre le courage,
Montrez-leur seulement votre auguste visage.
Et le feu de vos yeux, malgré tout mon malheur,
Repandra dans mon camp l'espoir & la valeur.

GOTHARSIS.

Je sçai dans quel état, deux batailles perdues,
Peuvent avoir jetté vos troupes abatues,
Madame ; mais je n'ai pour de nouveaux combats,
Que des vœux à donner, sans y joindre mon bras.
Confident d'un vainqueur qui ne rompt point ma chaîne,
Je ne viens qu'un moment suspendre votre haine ;
Vous rendre cet écrit, qu'à mes fidelles mains
A voulu confier le Consul des Romains.

MARSIDIE.

Lui, Seigneur, il m'écrit, & que peut-il pretendre ?
Mais lisons, & voyons à quoi je dois m'attendre.

Elle lit.

Vous sçavez à quel point vos destins sont reduits,
Ce que vous devez craindre, & tout ce que je puis.
Je plains, & je prevois, le coup qui vous menace,
Du plus grand des malheurs, prevenez la disgrace.
Un entretien pourra regler nos diferends ;
Suspendez tout combat, vaillante Marsidie;
A votre foi je me confie,
C'est tout l'otage que je prends.

Mes yeux me trompent-ils, qu'ai-je lû ? puis-je croire
Que le fier Marius au sein de sa victoire,
Et dont déja deux fois le bras nous a défaits,
Vienne jusqu'en mon camp, me demander la paix ?
Après qu'à mon époux, ton fer ôta la vie;
Rome crois-tu pouvoir appaiser Marsidie.
Veuve de Radaguaise, ô Ciel m'est-il permis
De voir, d'entretenir ses plus grands ennemis.
Depuis que des Romains, la cruauté perfide,
Porta sur mon époux, un poignard paricide.
Que cet époux tout prêt d'abatre ces Romains!
Vit ses jours immolez par leurs cruelles mains ;
Par quels sanglans effets, d'une rage inhumaine;
N'ont-ils point contre nous fait éclater leur haine.
Leurs criminels desseins, leurs noires trahisons,
Ont employé le fer, ont tenté les poisons.
Contre ces assassins, trop malheureuse Reine,
De mes puissans voisins, j'armai toute la haine:
Et mon bras redoutable, auroit déja porté.
Jusques sur leurs remparts, mon empire augmenté ;
Quand du fond du néant, un soldat sans naissance,

Poussé par la Fortune à toute sa puissance,
Nous terrassant deux fois, a de nos prompts revers,
Et malgré nos efforts étonné l'Univers.
Et vous voulez, Seigneur, que de Rome amie,
Et tant de fois trompée, & tant de fois trahie;
Etant abandonnée à ce pas incertain,
Je compte aveuglement sur la foi d'un Romain.

GOTHARSIS.

Ah ! ne confondez point dans ce doute timide,
Le Romain vertueux avec Rome perfide.
D'un vil sang, il est vrai, Marius est sorti,
Mais de l'erreur du sort, le Ciel s'est repenti.
Et d'un cœur accompli, la vertu peu commune
A vengé cet affront, que lui fit la Fortune.

MARSIDIE.

Mais Rome teinte encore du sang de mon époux,
Peut-elle se flater d'appaiser mon couroux ?
Vous sçavez mes malheurs ; c'est en votre presence,
Seigneur, que Radaguaise ordonna sa vangeance.
A ses derniers soupirs vous vîtes mes douleurs,
Il remit dans vos bras, mes fils baignez de pleurs,
Du soin de les servir, il chargea votre zele.
Je jurai contre Rome, une haine immortelle,
De tous ces alliez, je fis mes ennemis,
Et passant au travers de leurs états soumis,
J'aurois en peu de temps par une route libre,
Porté mon fer vengeur sur les rives du Tibre:
Quand malgré mes efforts & vos puissans secours,
De mes prosperitez, le ciel rompit le cours.
Je vis Rome opposer à mon bras intrepide,
D'un fatal ascendant, la Fortune rapide;
Le vaillant Marius, m'attaqua, me vainquit:
Et vous sçavez depuis, quel malheur me poursuit.
Mes progrès renversez, mes troupes confonduës,
Mes Etats revoltez, mes conquêtes perduës;
Les destins incertains de mes tendres enfans
Et ma grandeur reduitte, aux murs que je défends.

C'est

C'eſt de mon triſte ſort la déplorable image,
Mais il me reſte encore ma haine & mon courage.
Et falut-il périr ſous mon trône abbatu,
Ma gloire & ma fierté, ſoutiendront ma vertu.
Le Conſul cependant demande une entrevûë.
Que dire, Clodoald., ſur cet offre imprevûë ?
Sans otage vouloir ſe commettre à ma foi,
Pour lui-même ce pas me fait trembler d'éfroi;
Non que j'oſe abuſer de cette confiance,
Mais ce coup temeraire allarme ma prudence,
Et plus j'y reflechis, moins je puis concevoir,
A ce hardi projet ce qui peut l'émouvoir.
Parlez ſans héſiter.

CLODOALD.

Sur vos doutes, Madame;
Ce Prince mieux que moi raffermira votre ame;
Mon zele ignoreroit peut-être ces raiſons.
Je n'ai vû les Romains que dans leurs trahiſons.
Ce qu'il peut demêler, je pourrois le confondre,
Il connoît Marius, c'eſt à lui d'en repondre.

GOTHARSIS.

Oui, je connois aſſez ſon cœur, ſa probité
Pour être le garand de ſa fidelité.
Tous les autres Romains, ſi Rome n'eſt plus Rome,
Toute entiere on la voit renaître en ce grand homme.
Pour dérober ma tête, à ſon coup furieux,
Dirai-je ce qu'a fait ſon zele officieux.
Mais, Madame, il vaut mieux me contraindre & me taire,
Je vous rendrois ſuſpecte une eſtime ſincere.
Et publiant ici tout ce que je lui dois,
Comme de Marius, vous douteriez de moi.
Il ſuffit que ſes ſoins ont garanti ma vie,
Et qu'enfin ſa vertu ſur la vôtre ſe fie.
Et lors qu'il oſe ſeul, s'expoſer en ces lieux,

Sa foi merite peu ce doute injurieux.

MARSIDIE.

C'est assez ; je consens à le voir, à l'entendre,
A ces hautes vertus, je sçai ce qu'on doit rendre ;
Mais pour ne point ceder à son cœur genereux :
Portez-lui mes enfans.

CLODOALD.

Vos enfans !

MARSIDIE.

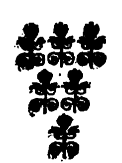
Oui, tous deux.
Pour une telle tête, ils sont de foibles gages,
Mais je n'ai point pour lui de plus dignes otages.
Qu'il songe en recevant ces enfans précieux,
Que c'est mon propre cœur que je livre avec eux.

CLODOALD.

Ah ! Madame !

MARSIDIE.

Seigneur, redoublez votre zele,
Je remets ma fortune à votre soin fidele ;
Et puissent tous les Dieux, au gré de nos souhaits,
Et conserver ma gloire, & nous donner la paix.
Prenez soin, Clodoald, qu'à l'envi tout conspire
A respecter ici le soutien de l'empire ;
Repandez sur ses pas mes gardes partagez :
Et qu'il trouve partout mes bataillons rangez.



SCENE III.

MARSIDIE, CEPHISE.

MARSIDIE.

MAdame, enfin le Ciel pour nous plus équitable,
Prepare un changement au ſort qui vous accable:
Et de votre vertu l'éclat victorieux
Vous ſoumet les Mortels, & vous gagne les Dieux.

MARSIDIE.

Sur le brillant trompeur d'une foible apparence,
N'allons point nous flater d'une vaine eſperance.
Cephiſe, ce grand pas qui t'éblouït les yeux,
Jette au fond de mon cœur un trouble furieux.

CEPHISE.

Pourquoi, quand à vos vœux tout ſe montre propice,
D'une ſource d'eſpoir, vous faire un vain ſupplice?
Madame, permettez que j'explique à vos yeux,
Un deſſein que pour vous m'ont inſpiré les Dieux.
Des mains de Marius, faites tomber les armes;
Il n'eſt rien d'impoſſible à l'éclat de vos charmes.

MARSIDIE.

M'oſe-tu propoſer, pour combler mes douleurs,
De ce lâche conſeil les funeſtes horreurs?

Non, j'ai brûlé d'un feu trop fidele & trop tendre :
Ce cœur qu'eut mon époux, je l'immole à sa cendre.
En vain prêt d'expirer, portant sur ses enfans ;
Et tour à tour sur moi, ses regards languissans :
Pour soutenir, dit-il, le prix de ma couronne,
Gotharsis est l'époux qu'après moi je vous donne.
Du même sang que vous ce grand Prince est sorti :
Et ce sang dans son cœur, ne s'est point démenti.
Vous sçavez ses vertus, vous connoissez son zele,
Je ne puis mieux payer son amitié fidele.
Pour vanger mon trépas, unisse-le avec vous ;
Et mes mânes contents n'en seront point jaloux.
Mais de mon pur amour l'inflexible constance,
Sur l'ordre d'un époux, emporta la balance ;
Et sur son corps glacé, mes vifs embrassemens,
Confirmerent ma foi par de nouveaux sermens.
Et tu veux qu'aux Romains, cedant cette victoire,
J'immole mes enfans, mon époux & ma gloire.
Ne m'en parle donc plus, & ne charge mon cœur
Que du soin glorieux de venger ma douleur.
Mais Clodoald revient, & son ardeur sans doute... ;



SCENE IV.

CLODOALD, MARSIDIE, CEPHISE.

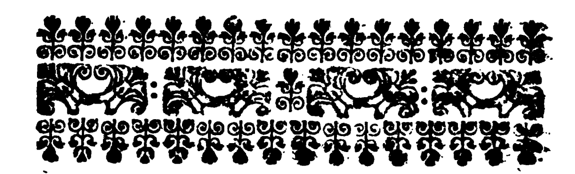
CLODOALD.

LE Saxon à grands pas, s'avance ſur la route,
Madame, & des ramparts on voit ſur les ſillons
En bon ordre avancer les premiers bataillons,
Dans une heure au plus tard, ces troupes arrivées,
Verront prêt de vos murs leurs tentes elevées.
Et déja dans le camp, votre Garde introduit
Quelques Chefs, que Clearque auprès de vous conduit.
Calmez ſur leur lenteur vos craintes inquietes,
Ce ſecours va bien-tôt reparer nos défaites,
Et Marius pourra, peut-être dans ce jour,
Ou s'éloigner de vous, ou trembler à ſon tour.

MARSIDIE.

Oui mon eſpoir renaît, Clodoald, je reſpire,
Ce ſecours à mon bras aſſure mon empire;
Et je puis ſans orgueil & ſans temerité,
Aux yeux de Marius, ſoutenir ma fierté.
Mais pour mieux raſſurer une Ville allarmée,
Allons ſous nos ramparts recevoir cette armée.
Et que le Conſul doute en entrant dans ces lieux
Si le camp des vaincus eſt le victorieux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLODOALD, CLEARQUE.

CLODOALD.

OUi, Clearque, vos pas ont soulagé ma peine ;
Nous verrons à son tour trembler l'aigle Romaine;
Et ce puissant secours va malgré leurs courroux
Déterminer les Dieux à combatre pour nous ;
Du succès de vos soins la Reine est satisfaite.
Mais que d'un trouble affreux, mon ame est inquiete.
Marius qu'on attend ici dans un moment,
Donne à mes sens émûs, un cruel mouvement.
Je me peins, dans l'horreur de mes frayeurs mortelles ;
Radaguaise expirant sous des mains criminelles.

Ah ! devois-je souffrir qu'aux dépens de ma foi,
La Reine leur livrât les enfans de mon Roi.

C L E A R Q U E.

Etouffez les frayeurs dont votre ame est émuë,
Seigneur, la paix suivra cette heureuse entrevuë.
Le Consul l'a souhaité, & ce pas important
Répond à l'Univers du repos qu'il attend.

C L O D O A L D.

Que vous penétrez mal ce que je veux vous dire :
Clearque, on veut la paix, le Cimbre la désire ;
Mais qu'il faut distinguer dans ce coup qui m'abat
L'interêt du Ministre, & celui de l'Etat.
Dans le repos public, j'aperçois mon abîme,
J'en serai la premiere & funeste victime.
Ce qui fait vos souhaits cause mon juste éfroi,
Et l'afreux contrecoup en tombera sur moi ;
Si je hai les Romains, ils m'abhorrent de même ;
Mais contre Marius ma fureur est extrême.
Vous déguiser mon cœur, ce seroit me trahir ;
Je l'ai trop offensé pour ne le pas haïr.
Il sçait que tous mes soins vont à nourir la Reine
Dans l'implacable fiel d'une immortelle haine
Et qu'a mon seul genie, il doit la liberté
De cet écrit fameux, qui choqua sa fierté.
Il n'est plus entre nous d'égard qui nous retienne :
Cette haine demande, ou sa mort, ou la mienne ;
Je verrois par la paix mon espoir confondu,
Et s'il ne périt pas, Clodoald est perdu.
D'ailleurs qui mieux que moi connoît Rome perfide ;
Ce n'est plus la vertu qui la regle ou la guide.
Trois fois Ambassadeur, je n'ai vû qu'un Senat
Injuste, factieux, avare, fourbe, ingrat.
Au peuple d'une part, tous les Grands sont contraires,

Et les peuples aux Grands imputent leurs miseres ;
Toujours prêts à verser le sang des Citoyens,
Cherchent pour s'afermir les plus afreux moyens.
Telle est aujourd'hui Rome : ainsi quelle assurance.
Mais ce bruit nous aprend que Marius s'avance...
La Reine l'accompagne, elle l'amene ici,
Et de ce que je crains, je vais être éclairci.

SCENE II.

MARIUS, MARSIDIE, GOTHARSIS, CLODOALD, CLEARQUE.

MARIUS.

Pourquoi me presentez vos deux fils pour otages,
Madame ; à votre foi, faut-il joindre des gages ?
Pour vous prouver la mienne, en entrant dans ces lieux
Je viens de renvoyer ces enfans précieux.

MARSIDIE.

De ce trait genereux, je connois l'importance,
Et mon cœur à ma foi joint la reconnoissance.
Quel que soit de mon sort l'incertain avenir,
Ce cœur en gardera l'éternel souvenir.

Ils s'asséyent :

Quelle raison, Seigneur, necessaire à l'empire,
A vous, à Marsidie, en ce camp vous attire ?
Et pour un entretien, pourquoi suspendez-vous
L'espoir de vos progrès, & mon juste courroux ?

MARIUS.

Le ſeul plaiſir de voir l'illuſtre Marſidie,
Pourroit juſtifier ma curieuſe envie,
Madame ; mais du moins quand je m'offre à vos yeux
Ne me regardez pas en vainqueur odieux.
Si de quelques Romains la fureur inhumaine
Peut avoir attiré votre implacable haine ;
Et ſi le Ciel permet que vous les puniſſiez,
Tous ne méritent pas que vous les haïſſiez.

MARSIDIE.

Je hais Rome & le dois, j'en abhorre le crime ;
Mais cette même horreur vous prouve mon eſtime,
Quand ſur votre vertu m'expoſant à vos yeux,
Je ne vous confonds point dans un peuple odieux.
Sur lui j'ai dû venger par d'équitables armes
Le ſang de Radaguaiſe, & mes funeſtes larmes.
Je marchai, je vainquis, je remplis mon devoir :
Mais votre aſtre fatal renverſa mon eſpoir :
Et ſous votre aſcendant, faiſant fléchir ma gloire
Vous vîntes de mes mains arracher la victoire.
Depuis j'ai toujours vû par vos heureux deſtins,
Vaincre de mon époux les cruels aſſaſſins.
Mais ne me croyez pas au fond du précipice,
Le Ciel ſe laſſera de me faire injuſtice ;
J'ai reçû du Saxon le ſecours attendu,
Et je puis regagner plus que je n'ai perdu.
Un combat peut changer mes cruelles diſgraces,
Je ne m'allarme plus de vos fieres ménaces.
Et peut-être le Ciel de votre éclat jaloux,
En fera plus pour moi, qu'il n'en a fait pour vous.

MARIUS.

Je ne viens point ici pour aigrir nos querelles.
J'entre quoiqu'ennemi dans vos peines cruelles ;
Et bien loin d'approuver de coupables forfaits,
Je viens pour vous offrir une ſolide paix.
A des maux dont je crains une ſuite terrible,
Malgré votre fierté, montrez-vous plus ſenſible.

Soyons sur cette paix, vous & moi convaincus
Qu'elle est douce aux vainqueurs, necessaire aux vaincus;
Que plus on croit pouvoir soutenir une guerre,
Plus il est glorieux d'en délivrer la terre;
Que la plus équitable enfin par sa longueur
Degenere souvent en coupable fureur,
Et qu'il est glorieux, lorsqu'on nous le propose,
Pour en trouver la fin, d'en oublier la cause.

CLODOALD.

Du secours des Saxons notre espoir affermi,
Se flate que des mains d'un puissant ennemi,
Nous pouvons arracher la fortune constante.

MARIUS.

Le succès répondit toujours à notre attente.
Par un combat perdu, je recule d'un pas;
Mais si vous le perdés, que ne risqués-vous pas?

MARSIDIE.

Si le Ciel à mes vœux accorde la victoire,
Je trouverai la paix dans le sein de ma gloire,
Et celle-ci pourroit me reprocher, Seigneur,
Que je ne la devrois qu'aux bontés du vainqueur.
Mais si des Dieux jaloux, la fatale injustice
Veut que sous votre bras une Reine périsse;
Du moins sur mon devoir, j'aurai tout accompli,
De mon fidele cœur de mon époux rempli,
L'allant joindre au tombeau par cette route ouverte,
Chargera les Destins du crime de ma perte.

MARIUS.

Je plains mes ennemis lorsqu'ils sont abbatus,
Et sçais dans vos malheurs respecter vos vertus;
C'est pour les reverer, que je suspends mes armes;
Mon but est d'essuyer vos précieuses larmes.
Je vous offre la paix avec sincerité,
Et veux que votre gloire y soit en sureté.

CLEARQUE.

Si la Reine peut voir sa gloire satisfaite,
Elle doit consentir à la paix qu'on souhaite.

CLODOALD.

Mais comment mettra-t-on par un indigne accord,
L'oubli de la vengeance & la gloire d'accord?

GOTHARSIS.

Si le grand Marius au fort de sa victoire
Sçait accorder la paix avec sa propre gloire;
La Reine ne peut-elle ainsi que les Romains,
S'ouvrir à cette paix de glorieux chemins.

CLODOALD.

Du sang de son époux la voix toujours criante....

MARIUS.

De cet époux chéri l'ombre sera contente.
Mais pour l'évenement que je me suis promis,
Je ne dois point m'ouvrir à des yeux ennemis,
Madame,& mes projets veulent un cœur fidele.

CLODOALD.

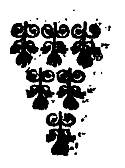
Quoi, Seigneur!

MARSIDIE.

Clodoald je connois votre zelle;
Et le grand Marius ne doit pas s'offenser
De l'excès où pour moi vous osés le pousser;

en se levant.

Seigneur, en Gotharsis je prens toute assurance;
Il a de votre cœur gagné la confiance:
Sans crainte faites-lui vos propositions,
Et vous sçaurés après mes resolutions.



SCENE III.

MARIUS, GOTHARSIS.

MARIUS.

PRince, que de vertus & que de grandeur d'ame !
Je vois tout le heros, dans le cœur d'une femme,
Ce merite étonnant, rend mes sens interdits,
Et l'éclat de sa gloire accable mes esprits.
Cent fois je l'avois vûë à travers la poussiere,
M'éblouïr, me charmer de sa vertu guerriere :
Et faire succomber de morts & de blessés
Sous ses puissans efforts les amas entassés.
J'admirois dans son sexe une force invincible,
Un courage indomptable, une fierté terrible,
Des yeux qui triomphoient dans le feu des combats;

GOTHARSIS.

Vous ignorés, Seigneur, ses plus puissans appas :
Elevée au dessus de son sexe & du nôtre,
Elle unit les vertus, & de l'un & de l'autre.
Sage dans ses conseils, ferme dans ses projets,
Magnanime, elle fait l'amour de ses Sujets.
Son ame est sans orgueil, son cœur sans artifice ;
Femme sans passion, Reine sans injustice,
Employant tour à tour, & mêlant quelque fois,
La douceur de son sexe à la fierté des Rois.

MARIUS.

Cessés Prince, cessés d'en dire davantage,
N'ajoutés plus de traits à sa brillante image,
Dans le fond de mon cœur, je les ai tous gravés ;
Et j'en sçai, Gotharsis, plus que vous n'en sçavés.

GOTHARSIS.

Que dites-vous, Seigneur ?

MARIUS,

De l'aveu de la Reine,
Je puis vous déclarer le ſujet qui m'amene.
Mais Prince, eſt-il beſoin de vous ouvrir mon ſein;
Et ne pouvez-vous pas penetrer mon deſſein ?
Ma flamme dans mes yeux ſe trahit elle-même,
Et je ne puis cacher, Gotharſis, que je l'aime.

GOTHARSIS.

Vous l'aimés !

MARIUS.

Je l'adore, & ne ſuſpends mon bras
Que pour ſacrifier ma gloire à ſes appas.
Je viens, quand ſa grandeur ſe renferme à Pavie,
Soumettre à ſes vertus, & ma gloire & ma vie,
Et lorſque le Senat lui deſtine des fers,
La rendre triomphante aux yeux de l'Univers :

GOTHARSIS.

Ciel !

MARIUS.

Lorſque je m'ouvre à vous avec tant de franchiſe,
Prince, ſur votre front, pourquoi cette ſurpriſe ?
Me croyés-vous ſi peu dans mon rang abſolu,
Que je n'oſe achever ce que j'ai reſolu.

GOTHARSIS.

Votre amour, je l'avoue, a de quoi me ſurprendre,
Et ſans étonnement, je ne le puis apprendre;
Mais ſi c'eſt à vos nœuds, qu'il faut devoir la paix,
Le dirai-je, Seigneur, nous ne l'aurons jamais.
Aux mânes d'un époux, l'illuſtre Marſidie
Conſerve ſon amour, & conſacre ſa vie,
Rien ne peut de ſon cœur effacer cet époux,
Et vous Romain, Seigneur, comment le pourriés-vous ?

MARIUS.

Ah ! ne m'oppoſés point, de la part de la Reine,
Des ſermens échapés dans le feu de ſa haine,

Ni des scrupules vains de constance & de foi,
Vous les ferés cesser, si vous parlés pour moi.
Songés de quelle ardeur mon amour vous en prie,
Que j'ai tout hasardé pour vous sauver la vie,
Et que pour couronner cet excès de bonté,
Mon cœur à ce bienfait joint votre liberté.
Prince je vous la rends, & je romps votre chaine;
Proposés cet hymen à cette belle Reine,
Né pour gagner les cœurs, employés sur le sien
L'ascendant que le Ciel vous donne sur le mien.
Vous ne repondés point, d'où vient ce silence?

GOTHARSIS.

J'abuse trop, Seigneur, de votre confidence:
Pour n'être point ingrat, je vais être indiscret,
Et vos bontés enfin m'arrachent mon secret.
Je dois tout à vos soins, ma liberté, ma vie;
Mais en vain votre amour attend que je l'appuie.
Ma probité, Seigneur, & mon trouble fatal
Ne peuvent plus long-tems vous cacher un rival.

MARIUS.

Vous Prince! mon rival.

GOTHARSIS.

Je pouvois vous le taire;
Mais ma gloire, Seigneur, éxige un cœur sincere.

MARIUS.

Vous l'aimés!

GOTHARSIS.

Oui, Seigneur, mais quel sort est le mien!
Je l'aime, je me tais, & je n'espere rien.
Sous un profond respect, ma flamme ensevelie
Laisse dans son repos l'illustre Marsidie.
Tous mes feux renfermés dans mon cœur malheureux
Ne vous opposent point un rival dangereux.
Craignés moins mon amour, que son ame infléxible;
Vous verrés triompher sa constance invincible.
L'attaquer, c'est en vain irriter son courroux:
Et ne l'osant pour moi, le pourrois-je pour vous?
Exigés-vous, Seigneur...

MARIUS.

Non, Prince, à votre zele
Je ne demande point cette épreuve cruelle;
Mais ne deffendés pas à mon cœur qui vous craint,
Le jaloux mouvement dont il se sent atteint.
Je connois à travers de votre modestie
Que la Reine ....

GOTHARSIS.

Ah ! Seigneur, connoissés Marsidie.
Le plus fier des Mortels en peut être charmé;
Mais il doit renoncer à l'espoir d'être aimé.
De mes feux violents, plus je ressens l'atteinte,
Plus j'impose silence à ma contrainte.
Trembler à ses regards, soupirer en secret,
C'est tout ce que mon cœur hasarde & se permet.

MARIUS.

Vous l'aimés, il suffit; & quand en sa presence
Le respect à vos feux imposeroit silence,
Tout ce qu'elle vous doit lui parle assés pour vous,
Et c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre jaloux.
Je ne demande plus qu'à vous-même infidele,
Vous soyez de mes feux l'interpréte auprès d'elle;
Mais je vais à ses yeux moins timide que vous,
Moi-même ouvrir un cœur abbatu sous ses coups.
A votre amour contraint, je ne veux rien deffendre,
Mais avant qu'à la Reine il se soit fait entendre,
Prince, consultez-vous, en ce fatal moment,
Plus comme son ami, que comme son amant.

SCENE IV.

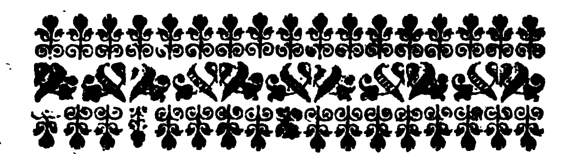
GOTHARSIS, seul.

Dieux ! qu'ai-je appris! j'aimois, & j'aimois sans me plaindre,
Si je n'esperois rien, je n'avois rien à craindre,

Falloit-il, juſte Ciel ! oppoſer à mes feux
Le plus grand des rivaux, & le plus dangereux.
Dans cet abîme affreux, faut-il que je périſſe ?
Je vois de toutes parts s'ouvrir le précipice,
Et ſi de Marius les vœux ſont confondus,
Peut-être d'un ſeul coup, nous ſommes tous perdus.
Mais ſi pour cette paix, mon cœur ſe ſacrifie,
Je vous perds pour jamais, aimable Marſidie.
Faut-il dans le ſilence, enſevelir mes feux !
N'importe, faiſons-nous un effort genereux.
Si Marius obtient ce que ſon cœur eſpere,
Dequoi me ſerviroit un aveu temeraire ;
Et s'il ne l'obtient pas, & que les juſtes Dieux
Nous faſſent triompher d'un Vainqueur orgueilleux,
Mes ſervices, mes ſoins, mon ſang verſé pour elle,
L'inſtruiront mieux que moi de mon amour fidele.
Et cet amour éxige en ce moment fatal,
Que je ſonge à ſa gloire, & non à mon rival.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARSIDIE, MARIUS, CEPHISE.

MARSIDIE.

Qu'avez-vous dit, Seigneur, & quel est ce mystere ?
Gotharsis à mes yeux affecte de se taire.
Quels sont donc vos desseins ? quels sont donc vos projets ?
Dois-je seule ignorer les motifs de la paix ?

MARIUS.

Il auroit pû, Madame, après ma confidence,
Vous dire mes desseins & rompre le silence;
Mais puisqu'il faut moi-même expliquer aux yeux
Le sujet important qui m'amene en ces lieux,
Aprenez que mon cœur soumis à votre vûë,
Ne pretend point ici vous traiter en vaincuë;
Ni paré de l'orgueil d'un éclatant pouvoir,
Vous imposer des loix que je viens recevoir.
Bien loin de vous borner à votre Diadême,
Je viens à vos efforts soumettre Rome même,
Adorer vos beaux yeux,& me rendre à leurs coups,
Venger par mon hymen la mort de votre époux,

D'un Senat qui vous hait, faire votre conquête ;
Et de tous mes lauriers couronner votre tête.
Voilà de cette paix le glorieux projet,
Madame, & le motif du grand pas que j'ai fait.

MARSIDIE.

D'un cœur que vous troublez, pardonnez la surprise,
Vous m'offrez votre hymen pour cette paix promise;
Mais sçachant qui je suis, sçachant à qui je fus,
Avez-vous pû douter de mon juste refus.
Rome avec une Reine est trop incompatible,
Elle met à vos feux un obstacle invincible.
La severe rigueur de vos superbes loix,
Nous fait un crime affreux de vous mêler aux Rois.
Voulez-vous de vos feux justement irritée,
Porter à la revolte une insolente Armée ;
Animer le Senat contre moi & contre vous,
Et de tous vos égaux exciter le courroux?

MARIUS.

Je ne m'allarme point de la haine de Rome ;
Elle n'a plus de loix, que la voix d'un seul homme.
Mes fieres Légions, sous mon nom respecté,
En ont enfin soumis l'indocile fierté,
Tout m'y craint, sous mes pas la fortune constante,
Couronne mes travaux d'une gloire éclatante ;
Et si de vos vertus ils étoient appuyez,
Ah! nous verrions bien-tôt l'Univers sous nos pieds.

MARSIDIE.

Je sçais que la fortune à vos vœux favorable,
Vous a rendu, Seigneur, à Rome redoutable.
Je sçais à quel excès de gloire & de grandeurs,
Vous avez du destin ressenti les faveurs ;
Mais de quelque respect que Rome vous honore,
Elle couve des feux qui vont bien-tôt éclore.
J'estime vos vertus, & mon sort sera doux,
Vous ayant pour ami, mais non pour époux :
Et quand même à mes loix on soumettroit la terre.
A vos conditions je prefere la guerre.

MARIUS.

Ah ! craignez d'irriter les hommes & les Dieux,
En refusant, Madame, un destin glorieux,
Avant que de ce Camp, je passe à mon armée,
Songez de quelle ardeur mon ame est enflammée;
Ce que je puis pour vous, ce que j'offre à vos yeux,
Et du sort de vos fils quel est l'état douteux.

MARSIDIE.

Non, je n'ignore pas que dans cette journée,
Dans les fers des Romains, je puis être enchainée;
Et que malgré mes soins, le hasard des combats
Peut me faire plier, Seigneur, sous votre bras.
Mais les mains dans les fers, & l'ame toujours libre,
Je verrai sans frayeur & vous & votre Tibre.
A mon fatal destin, s'il me faut obéir,
La honte est pour les Dieux qui m'auront sçu trahir.
Oui, Seigneur, si sur moi vous avez la victoire,
Je ne puis aux Romains montrer que de la gloire;
Et dans le sort cruel qui pourra m'accabler,
Ils ne verront qu'un bras qui vous a fait trembler.
Mon nom rendra pour vous cette pompe honteuse,
A l'abri des vertus qui me rendent fameuse.
En Reine, je suivrai le Char de mon Vainqueur,
Et verrai les Romains rougir de mon malheur.

MARIUS,

Madame, pensez-y, ce cœur qui vous adore,
Pour se livrer à vous, n'a qu'un moment encore.
C'est à vous à choisir, de me voir en ces lieux
Animé de vengeance, & Vainqueur furieux,
Ravager votre état, moi-même le détruire;
Ou tout rempli d'amour, vous rendre votre Empire,
Vous faire triompher, en vous donnant ma foi,
Aux yeux de l'Univers, & de Rome & de moi.
J'aperçois Clodoald, avec lui je vous laisse,
Sur tout demeslés bien sa haine & sa sagesse,
Et je viendrai dans peu, Madame, pour sçavoir
Si je dois écouter l'amour ou mon devoir.

SCENE II.

MARSIDIE, CLODOALD, CEPHISE.

MARSIDIE.

APproche Clodoald, viens ſoulager ma peine ;
Et donner les conſeils que tu dois à ta Reine.
Marius ſur la paix vient enfin de parler,
Tout autre que mon cœur auroit pû chanceler,
Et ne pas ſe borner à ſon reſte d'Empire,
En voyant à ſes pieds un Conſul qui ſoupire.

CLODOALD.

Qu'entens-je ! Marius. . . .

MARSIDIE.

Que me conſeilles tu ?

CLODOALD.

Qu'il faut que votre eſpoir ſoit dans votre vertu.
Madame, des Saxons, vos troupes ſoutenuës,
Font retentir des cris qui vont percer les nuës ;
Tout brûle, tout aſpire à combattre pour vous,
Et l'on voit dans leurs yeux un genereux couroux.
Jamais un ſi beau feu n'enflamma votre armée,
Profitez de l'ardeur dont elle eſt animée,
Madame, & rejettez des offres dont je voi
Et l'artifice adroit, & la mauvaiſe foi.
Par cet hymen flateur, le Conſul ne reſpire
Que d'unir par ſes nœuds votre Sceptre à l'Empire.
Comptez pour vos enfans tous vos Eſtats perdus.
Auſſi-tôt qu'avec Rome ils ſeront confondus ;
Par un combat perdu, Marius perd ſa gloire,
Et votre hymen ſans peine acheve ſa victoire.

MARSIDIE.

Me croyois-tu jamais capable d'écouter
Cet hymen odieux qu'on m'ose presenter ?
Son faux éclat n'a point ébranlé mon courage ;
Mais je voulois encore y joindre ton suffrage.
C'est assez & des Dieux implorant la faveur,
Je vais tout disposer pour vaincre mon Vainqueur.

SCENE III.

CLODOALD, seul.

Dieux ! quel trouble m'agite, & que viens-je d'entendre ?
Previens ce coup fatal qui pourroit te surprendre,
Clodoald, le temps presse, il faut executer.
D'un espoir indiscret, n'allons point nous flatter ;
Dans cette occasion, il faut, par ma prudence,
Servir, venger la Reine, & mieux qu'elle ne pense.
Si son devoir severe est exact à sa foi,
Je sçais ce que je dois aux enfans de mon Roi.
Radaguaise a peri par une main perfide ;
Je le vis expirer sous un fer parricide,
Et pour braver son sang un vainqueur orgueilleux,
Qu'éleva dans son rang un Peuple factieux,
Et qui de tant d'Etats ne nous laisse d'azile,
Que les foibles remparts d'une tremblante ville ;
Cet éclos du néant, l'ouvrage du destin,
Ose offrir à la Reine une insolente main.
Le coup est resolu pour expier son crime,
Rome ne me doit pas une moindre victime.

Ce revers imprévû rompra tous ses projets.
Sçachons pour mon dessein, si nos Saxons sont prêts,
Et si Clearque.... Il vient.



SCENE IV.

CLEARQUE, CLODOALD.

CLEARQUE.

SEigneur, tout se dispose
Pour l'effort qu'à mon bras votre prudence impose;
Et les mille Saxons que vous m'avez marquez.
Sous les portes du Camp viennent d'être embarquez.
Mais plus je reflêchis sur ce grand sacrifice.....

CLODOALD.

Empêchons, s'il se peut, que l'Etat ne perisse,
Clearque, consommons cette grande action.
Sur un coup resolu plus de reflexion;
Et si pour disculper la Reine, il faut ma tête,
Je l'immole à l'Etat & la tiens toute prête:
Si ma haine imprudente osoit la pressentir,
Tu sçais que sa vertu n'y pourroit consentir;
Mais il faut qu'un Ministre intrepide, fidele,
Sous des scrupules vains, n'étouffe point son zele,
Et que pour mesurer, & son zele & sa foi,
L'interêt de l'Etat soit sa regle & sa loi.
Il est certains momens où tout est legitime,
Ce n'est que le succès qui décide du crime.
Une lâche vertu donne un foible [illegible],
Et les crimes heureux s'appla[illegible]

CLEARQUE.

Vous n'avez pas besoin d'irriter mon courage,
Mon zele dès long-temps à vous servir m'engage.
Allons, Seigneur, montrons que l'on ne peut jamais,
Sans de grandes vertus, tenter de grands forfaits.
Mais je vois Gotharsis.

SCENE VI.

GOTHARSIS, CLODOALD, CLEARQUE.

GOTHARSIS.

La paix est-elle faite?
Marius obtient-t-il ce que son cœur souhaite?
A-t-il vû Marsidie, & faut-il aujourd'hui
Combatre le Consul, ou le voir notre apui?

CLODOALD.

Prince, de ses secrets le seul dépositaire
Vous en auroit-il fait un criminel mistere?
Il a vû Marsidie, & la Reine, Seigneur,
Se prepare à combatre un orgueilleux vainqueur.

GOTHARSIS.

Ah! mon cher Clodoald, mon cœur enfin respire,
Hélas! que je craignois que se laissant séduire
Aux charmes trop flateurs d'un vainqueur genereux,
La Reine n'accordât cette paix à ses voeux.

CLODOALD.

Ce changement, Seigneur, a de quoi me surprendre,

Tantôt à cet accord vous paroissiez vous rendre :
Trop ami du Consul pour mépriser ses loix,
A ses desseins secrets vous donniez votre voix.

GOTHARSIS.

Ah ! je ne sçavois pas, Clodoald que son ame,
Ressentoit pour la Reine, une secrete flamme ;
A sa seule vertu j'attribuois la paix,
Et je ne comptois pas l'amour dans ces projets.
Mais puisque contre lui, la Reine se déclare,
Qu'à combatre aujourd'hui, son grand cœur se prépare,
Clodoald, je sens ranimer mon espoir ;
Pour vaincre ou pour mourir, je ferai mon devoir.
Je dois à Marius la liberté, la vie ;
Mais je dois en ce jour mon sort à Marsidie.

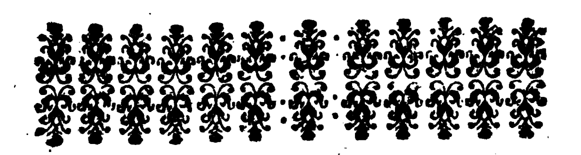
SCENE V.

CLODOALD, CLEARQUE.

CEt éclatant transport désille enfin mes yeux ;
J'entrevois son amour. Pourrois-je, justes Dieux !...
Mais, non, défions-nous du Prince & de la Reine,
Et n'employons que nous pour servir notre haine.
Cher Clearque, mon cœur qui se fie à ta foi
Du succès qu'il attend, se repose sur toi.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIUS, FULVIUS.

FULVIUS.

Oui, Seigneur, tout le Camp frémit de votre absence,
Il se laisse emporter à son impatience,
Et son zele pour vous éclate avec fureur:
Mille cris redoublez vous demandent Seigneur;
Et sous leurs Etendarts, vos Troupes toutes prêtes
Veulent, malgré leurs Chefs, s'avancer où vous êtes.
Que seroit-ce grands Dieux, si d'un œil attentif,
De ce pas surprenant, ils perçoient le motif.
Et si Rome qui tient tant de Rois à la chaîne,
Comme moi vous voyoit dans les fers d'une Reine:
Songez-vous à l'horreur qu'en auroient les Romains.

MARIUS.

Contre ces feux, ami, tous tes efforts sont vains,
Fulvius, à mes vœux le Ciel plus favorable,
Ne défend point d'aimer ce qu'il a fait d'aimable.

FULVIUS.

Vous voulez l'épouser !

MARIUS.

Je le veux, je le puis,
Hé ! que ne veut-on pas en l'état ou je suis.
Depuis que Marsidie est l'objet de ma peine,
Me suis-je démenti de la vertu Romaine ?
Pour me faire un destin plus grand, plus glorieux,
Au dessus de mon sort, je ne vois que les Dieux.
Tout repond à mes vœux, mais je renonce à Rome,
Si pour être Romain il faut cesser d'être homme,
Contre ses ennemis ai-je moins combattu,
Et mes feux ont-il fait obstacle à ma vertu?
N'en parlons plus.

FULVIUS.

Seigneur, n'imputez qu'à mon zele
Ce que j'ose permettre à mon respect fidele,
Ce seroit vous trahir que de dissimuler ;
Et votre interêt seul me force de parler.
Par d'immenses vertus que l'Univers admire,
Vous vous êtes rendu le soutien de l'Empire.
Voulez vous, immolant votre gloire à l'amour,
Voir tant d'heureux travaux détruits en un seul jour
Cet amour violent, dont je vous vois séduire,
A détruit des Heros qui pouvoient nous détruire.
Marius, ne peut il former des nœuds plus doux ?
Rome n'a-t elle rien qui soit digne de vous ?
Tant de rares beautés d'une illustre naissance,
Tant de puissans Romains briguent votre alliance,
Lorsque la seule guerre armera votre bras
D'un refus general ils ne se plaindront pas ;
Mais que dira Silla, quelle suite funeste
Peut avoir un amour que Rome déteste.
Pardonnez-moi, Seigneur, je sçai vous obéir :
Mais en lâche flateur, je ne puis vous trahir :
De ce fatal amour éteignez les amorces,

MARIUS.

De ce fatal amour que tu sçais peu les forces !
J'applaudis à ton zele , & j'en suis convaincu ;
Mais plus tu me combats , & moins je suis vaincu ;
Cependant je te suis. Pour soulager ma peine ,
Laisse-moi voir encore cette divine Reine
Je l'attens,& je viens de la faire avertir,
Que je viens en ce lieu lui parler , & partir.
Va calmer de mon camp l'indiscrette furie ,
Je marche sur tes pas. On vient., c'est Marsidie.



SCENE II.

MARIUS, MARSIDIE, GOTHARSIS ;
CEPHISE, Suite.

MARIUS.

A L'aspect des malheurs qui vont vous accabler ;
Madame , votre cœur ne peut il s'ébranler ?
Vos Etats revoltez , le bonheur de mes armes ,
D'un peuple qui périt , les soupirs & les larmes ;
Ces restes de remparts , étonnez , chanchelans ,
Le déplorable état de vos tendres enfans ,
Et l'éclair que va suivre un dernier coup de foudre ,
Tant de puissans motifs nont-ils pû vous resoudre ?
Voulez vous preferer le hasard de vos fers
A la gloire de voir à vos pieds l'Univers ?
Ce n'est point par les traits des tendresses vulgaires
Que je viens à vos yeux peindre mes feux sinceres.
Madame , mes lauriers & mon cœur sont à vous

C'est un aveu plus simple, & qui vous seroit doux
Si vous n'oposiez pas à l'ardeur de ma flamme
Un penchant plus puissant dans le fond de votre ame.

MARSIDIE.

Cet offençant soupçon, ce trait injurieux,
Peut-il sans m'outrager éclater à mes yeux ?
Si de quelque penchant, je ressentois l'atteinte
Qui pourroit m'obliger à cette lâche feinte ?

MARIUS.

Ah ! ces soupçons, ici me sont trop éclaircis;
Puisque pour mon rival, je connois Gotharsis,

GOTHARSIS.

Que dites-vous, Seigneur!

MARSIDIE.

Quel aveu temeraire!

MARIUS.

Vainement il affecte à mes yeux de se taire :
Il vous aime, Madame, & mon ardent amour
N'a que ce seul obstacle à combatre en ce jour.
Si ce Prince, un moment, oublioit qu'il vous aime,
Aux nœuds que je propose il souscriroit lui même,
Et son zele aprouvant notre hymen & la paix,
Sceleroit de son sang l'offre que je vous fais.

GOTHARSIS.

Tout mon sang est voué, Seigneur, à Marsidie;
Et si pour son repos, il ne faut que ma vie,
Du coup dont vous pourriez me donner le trépas
Je mourois à ses pieds, & ne m'en plaindrois pas.
Madame, dans vos yeux je vois votre colere ;
Malgré moi, Marius me force à vous déplaire.
Sous un profond respect, étouffant mes désirs,
Mon cœur vous a caché jusqu'aux moindres soupirs.
Oui, dès l'instant fatal que je connus vos charmes,
Epris de vos vertus, je vous rendis les armes ;
Et sans me prévaloir de l'aveu d'un époux,
Je vous donnai mes soins, & je n'aimai que vous.
Mais malgré le pouvoir de ces traits que j'adore,
Malgré tout mon amour, je me tairois encore,

Si Marius cessant d'être ami genereux,
En rival trop cruel, n'eût declaré mes feux.
Vous avez fait connoître, & ma flamme, & la vôtre
A la Reine, Seigneur, immolons l'une & l'autre;
Et que chacun de nous, privé d'un doux espoir,
Etouffe son amour pour suivre son devoir.

MARSIDIE.

Quel funeste demon, quelle aveugle furie,
Vous contraignent tous deux d'offenser Marsidie?
Maitresse de mon sort, maitresse de mon choix
Je sçaurai me vanger de vous deux à la fois.
Seigneur, un même sang coule au fond de nos veines,
C'est son bras qui trois fois me sauva de vos chaînes;
Il est seul aujourd'hui l'apui de mes Etats,
La terreur des Romains, l'amour de mes soldats;
Et s'il faut à vos yeux en dire d'avantage,
Radaguaise en mourant lui donna son suffrage:
Et cependant, Seigneur, n'en soyez point jaloux,
Tout son mérite cede à l'ombre d'un époux;
Et c'est pour le vanger que mon bras prend les armes.

MARIUS.

Mais cet époux, Madame, essuiera-t-il vos larmes,
Quand un foudre porté de mes tremblantes mains
Vous mettra, malgré moi, dans les fers des Romains?
D'un époux au tombeau laissez l'ombre tranquile;
Et quand pour ses enfans je vous offre un azile,
Les risquer à se voir chargez de fers honteux,
Croyez vous bien remplir votre zele & ses vœux!
S'il en fait aux enfers pour de si cheres têtes,
Ses souhaits sont de voir dissiper vos tempêtes;
Et qu'au sort, où son cœur avoit tant aspiré,
A son sang glorieux ma main ouvre un degré.

MARSIDIE.

La victoire pour vous, n'est pas encore certaine,
Elle vous coûtera du sang & de la peine:
Et puisque pour la paix il faut vaincre ou mourir,
Peut-être qu'à mon tour je pourrai vous l'offrir.
Je suis prête, Seigneur, & bien-tôt sur nos plaines

Je previendrai le vol de vos aigles Romaines,
Et j'irai recevoir, dans vos rangs enfonçez,
Ou vous porter les fers dont vous me ménacez.
Etouffez donc, Seigneur, une lâche tendresse,
Aux vulgaires mortels laissons cette foiblesse.
Des héros tels que vous, des Reines comme moi,
Dans une autre carriere ont un plus noble emploi;
N'occupons nos grands cœurs que de la seule gloire.

MARIUS.

Eh bien, il faut, Madame, achever ma victoire,
Ma gloire la demande, il faut vous conquerir,
Mais ce que vous perdez, puis-je vous l'offrir?
Je tremble, je fremis de ce coup qui s'approche;
A ma vertu, Madame, épargnez le reproche.
General des Romains, je ferai mon devoir,
Et mon funeste amour sera mon désespoir.
J'ignore à quel excès ira votre disgrace;
En puissent tous les Dieux adoucir la ménace,
Et vous faire plutôt, dans ce dernier malheur,
Approuver mon amour, qu'éprouver ma valeur.
Adieu, vous me verrez dans le sort déplorable,
Aussi sensible amant, qu'ennemi redoutable.
Et vous, Prince, unissez vos efforts à ses coups,
Pour défendre son cœur contre un rival jaloux.

MARSIDIE.

Nous nous verrons, Seigneur, au plus tard dans une heure.

GOTHARSIS.

Madame....

MARSIDIE.

Dans ces lieux tandis que je demeure;
Soutenu de ma garde, allez à Marius
Rendez tous les respects qu'on doit à ses vertus.

SCENE III.

MARSIDIE, CEPHISE.

MARSIDIE.

C'Est à present qu'il faut de la seule victoire
Attendre le succès dont se flatoit ma gloire.
On se range en bataille, & par des cris pressans
Tout répond à l'ardeur du beau feu que je sens.
Peut être enfin, les Dieux sensibles à mes larmes,
D'un succès favorable, appuieront-ils mes armes.
Et cependant hélas ! tel est mon triste sort
Que je devrois plutôt leur demander la mort.

CEPHISE.

Vous, Madame !

MARSIDIE.

Ah, pourquoi rompois-tu le silence !
Je fondois mon repos sur ton indiférence.
Sans troubler cette paix, que ne me laissois-tu
Jouir de la douceur de toute ma vertu ?
Ah Cephise ! pardonne au trouble qui m'agite,
Et plains l'état funeste, où tu me vois reduite.

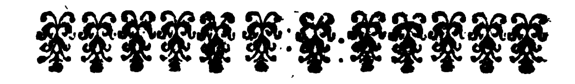
CEPHISE.

Le Prince Gotharsis....

MARSIDIE.

Est plus à redouter,
Que tous les ennemis que je cherche à dompter.
Tu sçais par un secours genereux & sincere,
Tout ce qu'en ma faveur Gotharsis a sçû faire.
Par quels fameux exploits sa fidele valeur

Apuya mes projets, & soutint mon malheur.
Sans lui, déja peut-être aux Romains asservie,
Je serois dans les fers, & peut-être sans vie.
Mais hélas, où m'emporte un fatal souvenir !
A quel point ô vertu allois-je vous tenir,
Ombre à qui d'un serment le fort lien m'attache !
Non tu ne verras point Marsidie assés lâche ;
Non tu ne verras point sur sa foi triompher
Un feu que pour toi seul elle veut étouffer.
Cephise, de ta Reine aime assez la memoire,
Pour cacher un secret qui terniroit sa gloire.
Appellez Clodoald, qu'il me fasse sçavoir,
Si par tout, sur mon ordre, on est dans le devoir.
Mais il vient.



SCENE IV.

MARSIDIE, CLODOALD, CEPHISE, Suite.

CLODOALD.

Tout est prêt, Madame, & votre armée
Jamais d'un si beau feu ne se vit animée.
Nous allons vous venger, & par de justes coups
Rome va satisfaire au sang de votre époux.
Oui, Madame, voici l'importante journée,
Qu'au plus grand des revers le Ciel a destinée.
Ce moment que j'avois tant de fois demandé,
Ce moment par les Dieux à mes vœux accordé,

Ce moment qui va faire éclater leur justice.

MARSIDIE.

Ah Clodoald ! le Ciel est-il toujours propice ?
Et sur de justes vœux voit-on toujours d'accord
Les équitables Dieux avec l'injuste sort ?

CLODOALD.

D'un succès surprenant, sur la foi de mon zele ;
Prenez en ce moment un augure fidelle.
Peignez-vous Marius, & ses destins écrits
Dans Cyrus qui succombe aux pieds de Thomiris.

MARSIDIE.

Je ne demande point ni son sang ni sa vie ;
La gloire de le vaincre, est toute mon envie.
Je ne dois point ses jours, aux mânes d'un époux,
Rome, la seule Rome, excite mon couroux.
Allons, chere Clodoald, courons à la vengeance :
A mes braves soldats, faisons par ma presence....
Mais que veut Gotharsis ?



SCENE V.

GOTHARSIS, MARSIDIE, CLODOALD, CEPHISE, Suite.

GOTHARSIS.

Preparez votre esprit
Au plus noir des forfaits, Madame, je fremis.
De cet honorible trait pour vous peindre l'image,
Ma surprise à ma voix, laisse à peine un passage.
Le Consul sous un fer, par mon bras détourné,
Sans moi, sans mon secours, tomboit assassiné.

MARSIDIE.

Marius! & quel traître auroit pû par ce crime....

GOTHARSIS.

J'en ai rendu le chef, la premiere victime.
Clearque, sous mes coups, a d'abord expiré,
Mais de l'afreux complot le reste est ignoré.

MARSIDIE.

Quel monstre détestable a pû dans sa furie,
Contre une foi sacrée attenter à sa vie;
Et ternir mon courage aux yeux de l'univers,
D'un soupçon plus honteux que mes fameux revers?

GOTHARSIS.

Mille de nos Saxons, conduits par ce perfide,
Devoient excepter ce complot parricide.
Cent Gardes m'appuyoient, dont les coups furieux
Ont bien-tot dissipé ces traîtres à mes yeux.

Clearque le premier, plein d'une aveugle rage,
Cherchant vers le Consul à se faire un passage,
S'est trouvé sous mon bras ; & de mon fer percé,
En a reçû le coup dont je l'ai renversé.
Tout s'écarte, je prend une troupe plus forte :
Le Consul aussi-tôt retrouve son escorte,
M'embrasse ; & s'expliquant sur cette trahison,
En fait sur le Saxon tomber tout le soupçon.

MARSIDIE.

Est-ce assez, pour ma foi, que son ame équitable
D'un si lâche attentat me connoisse incapable ?
Trahi, dans le moment qu'il se livre en mes mains,
Assassiné chez moi, que diront les Romains ?
Faut-il qu'un faux dehors impute à Marsidie
D'un si lâche forfait la noire perfidie ?

CLODOALD.

Calmez sur vos soupçons un légitime éfroi.
Je connois le coupable.

MARSIDIE.

O Ciel ! & qui ?

CLODOALD.

C'est moi.

MARSIDIE.

Vous traître !

CLODOALD.

Si ce coup vous paroît temeraire ;
Je le trouve trop beau & trop juste pour le taire.
Je dois à vos vertus cet aveu que j'en fais ;
Mais mon crime est d'avoir manqué dans le succès.
Et lorsque je pretends ces efforts legitime,
Ce n'est point pour sauver une juste victime.
La Reine est offensée, & tout mon sang est dû
Aux soupçons qui pourroient faire ombre à sa vertu ;
J'ai dévoué ma tête, & d'une ame intrepide,
J'attens que de mon sort sa colere décide.
Et dans ce coup fatal, si j'ai du repentir,
C'est que votre valeur l'en ait pû garentir.
Pour délivrer l'Etat, pour venger Marsidie,

Du cruel Marius je leur devois sa vie.

MARSIDIE.

Favori temeraire, & Ministre sans foi,
Indigne des bienfaits que j'ai versez sur toi,
Va cacher ton forfait dans le fond de Pavie;
Tandis que ma valeur hazardera ma vie,
Et des Dieux indignez, ne viens point contre nous,
Par ta lâche presence, irriter le couroux.
Je dois à ma vertu ta tête pour victime,
Ton sang peut seule laver ton détestable crime;
Je marche à Marius, quand nous l'aurons défait;
Perfide, ton supplice en sera plus parfait,
Et je t'immolerai dans ma juste vengeance,
Plus à mon ennemi, qu'à ma propre innocence.
Qu'on le conduise au fort. Allons Prince il est tems,
Mes soldats percent l'air de leurs cris éclatans,
Menageons des momens dont le Ciel est avare,
Et voyons à la fin, quel sort il nous prepare.
C'est un grand jour pour moi: rendez-le, justes Dieux,
Le dernier de ma vie, ou le plus glorieux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIUS, FULVIUS.

FULVIUS.

Tout est vaincu, Seigneur, & le Cimbre en déroute,
Des remparts de Pavie a pris enfin la route.
La Reine n'a sauvé que de foibles débris ;
On va vous amener le Prince qu'on a pris :
Tout fuit, ou tout se rend ; & l'on voit dans leur tente,
Briller de toutes parts vos aigles triomphantes.

MARIUS.

La victoire est à nous, nous n'en pouvons douter ;
Mais quel sang, justes Dieux, vient-elle de coûter !
Sous les puissans efforts de l'invincible Reine,
Trois fois j'ai vû plier la fermeté Romaine.
Trois fois la foudre en main, les éclairs dans les yeux,

Sa valeur entre nous a balancé les Dieux.
Et ſon bras eût enfin forcé la deſtinée,
Si ce lâche Saxon ne l'eût abandonnée.
Quels prodiges d'ailleurs n'a point fait Gotharſis ?
Je l'ai vû juſqu'au fond de mes rangs éclaircis,
Et tout prêt d'enchaîner mes legions captives,
Pourſuivre & renverſer nos aigles fugitives.
Nous nous cherchions tous deux ; mais malgré nos efforts
Des torrens de fuyars, des montagnes de morts,
Où le ſort s'oppoſant à notre ardeur trompée,
Avec lui je n'ai pû méſurer mon épée.
Mais il vient : qu'on me laiſſe, après tant de valeur,
D'un illuſtre ennemi, partager la douleur.

SCENE II.

MARIUS, GOTHARSIS.

MARIUS.

Vous voilà retombé, Prince, ſous ma puiſſance,
L'heureux deſtin de Rome emporte la balance :
Car enfin aujourd'hui, je ne me flate pas
De devoir mon triomphe à l'effort de mon bras.
Si la ſeule valeur enchaînoit la victoire,
La vôtre des Romains eût effacé la gloire.
Quelle que ſoit, Seigneur, notre rivalité,
Je ne puis vous ceder en generoſité.

Votre main m'a sauvé d'un attentat perfide,
Et quoiqu'en ce moment vous n'ayez pris pour guide,
Que la seule vertu, qui conduit les grands cœurs,
Je mériterois peu ma gloire & mes honneurs,
Si lors que votre bras a garanti ma vie,
La vôtre à ses vainqueurs demeuroit asservie.
Ainsi bien loin, Seigneur, de vous donner des loix
Vous êtes libre ici pour la seconde fois.

GOTHARSIS.

Ne croyez pas, Seigneur, qu'une fatale flamme,
De ce que je vous dois, puisse affranchir mon ame :
Et quoique nous brûlions tous deux des mêmes feux
Je ne puis voir en vous qu'un ami genereux.

MARIUS.

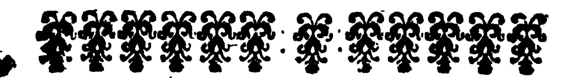
Marsidie à ses feux preferant votre chaîne....

GOTHARSIS.

N'insultons point, Seigneur, au malheur de la Reine.
Pavie est libre encore, & peut-être les Dieux
Par elle arrêterons vos exploits glorieux.

MARIUS.

Si contre ses remparts tout marche en diligence,
Que peut-elle oposer qu'une foible défense ?
Le temps est precieux, les Cimbres enfermez
Ne pourront arrêter mes soldats animez.
J'ai crains que ma presence achevât de reduire
Ce reste infortuné d'un malheureux Empire.
Pour éviter de voir ce triste évenement,
Maxime de l'armée a le commandement
Et je vais.... Mais que vois-je, & que vient-on m'aprendre !



SCENE III.

MARIUS, GOTHARSIS, MAXIME.

MAXIME.

PAvie est en vos mains, elle vient de se rendre.

GOTHARSIS.

Quoi, Maxime, Pavie au pouvoir des Romains !
O Reine malheureuse ! ô destins inhumains !
Quels malheurs en un jour, accablent Marsidie !

MAXIME.

Tous ses débris étoient retirez dans Pavie,
Mais vos drapeaux à peine étoient vûs des remparts,
Qu'en tumulte effrayé, courant de toutes parts,
Le peuple au seul aspect des premieres cohortes,
M'a, sans aucun combat, livré toutes les portes.
Dans ce trouble soudain, la Reine en son Palais,
Après de vains efforts, a plié sous le fais.
D'un torrent de Romains se voyant investie,
A la tête des siens, sur nous elle est sortie.
Mais tout ce qui l'appuie est bien-tôt renversé,
Et le nombre accablant son escadron forcé,
D'un cercle d'ennemis par tout enveloppée,
Elle est enfin reduite à rendre son épée.
Je la prens sous ma garde, & dans le même tems
Me saisis du Palais & de ses deux enfans;
Dans un moment, ici vous la verrez conduire.

Mais cependant, Seigneur, a-t-on sçu vous instruire,
Qu'en sortant du combat, en secret dans le fort,
La Reine à Clodoald a fait donner la mort?

MARIUS.

Clodoald!

MAXIME.

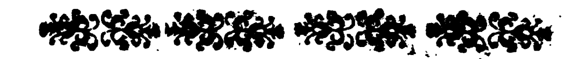
Oui, Seigneur, vous ignoriez son crime
La Reine vous immole une juste victime,
C'est lui de qui la rage a tenté contre vous
Le complot, dont ce Prince a sçu parer les coups.

GOTHARSIS.

La Reine vous devoit son sang abominable.

MARIUS.

O Reine genereuse, ô Reine trop aimable,
Contre votre vertu, j'en atteste les Dieux!
Je ne formai jamais un doute injurieux.
Mais, Prince, je voudrois que sa juste vangeance
Eut encore reservé ce traître à ma clemence.
Mais helas on l'ameine! Ah barbare! peux-tu
Voir l'état où le sort a réduit sa vertu.



SCENE V.

MARSIDIE, MARIUS, GOTHARSIS, MAXIME, FULVIUS, CEPHISE, GARDES.

MARIUS.

GArdes retirez-vous. Pourrois-je assez vous plaindre,
Madame, dans le sort que pour vous j'ai dû craindre;
Mais vous m'avez contraint au triste désespoir
De remplir, malgré moi, mon severe devoir.
Ah Madame! des Cieux apaisez la colere:
Ce que j'ai pû tantôt je puis encore le faire.
Avant que votre sort dépende du Senat,
Mes lauriers sont à vous, partagez-en l'éclat:
Unissons nos destins, & que Rome contente,
Vous voir à mes côtez, arriver triomphante.

MARSIDIE.

Conquerant glorieux aux yeux de l'Univers
Triomphez & cessez de regreter mes fers.
Seigneur, de mes malheurs la mesure est comblée:
Mais la seule douleur dont je suis accablée,
C'est de voir que ce Prince à ma gloire occupé
Dans mon funeste sort, se trouve envelopé.

GOTHARSIS.

Me traitant comme vous, je ne sçaurois m'en plaindre,

Pour moi je ne crains rien, pour vous j'ai tout à
craindre.
Mais enfin ma vertu doit combattre en ce jour
Les secrets mouvemens d'un temeraire amour.
Tant que sur Marius, j'esperois la victoire,
J'ai fait servir ma flamme à votre seule gloire.
Aux manes d'un époux sacrifiant mes feux,
J'ai voulu soutenir vos sermens & vos vœux.
Mais, Madame, aujourd'hui vous perdez un empi-
re,
Et quoique sans fremir je ne puisse le dire,
Votre peril pressant, votre destin fatal,
Me forcent à parler en faveur d'un rival.
Rompez, rompez des fers honteux à Marsidie;
Rendez à vos enfans la liberté & la vie,
Des mains de Marius, de lauriers couronné,
Recevez......

MARSIDIE.

Ce conseil peut-il m'être donné.
Si quelque main pouvoit m'en presenter un autre,
Je ne m'attendois pas que ce seroit la vôtre.
Rien ne sçauroit flechir mon invincible cœur;
Voulez vous qu'enchaînée au char de mon vain-
queur,
J'aille traîner à Rome un destin deplorable?
Ou que par un hymen encore moins honorable;
Je ternisse à jamais, aux yeux de l'avenir,
De mon nom glorieux l'auguste souvenir?
Mais cépendant, Seigneur, cette fierté severe
Ne sçauroit me contraindre à n'être pas sincere.
Vous ignorez tous deux mon secret, & je puis
Vous découvrir mon cœur en l'état où je suis.
Pour le seul Gotharsis, il n'est plus tems de feindre;
A l'oubli d'un époux, je pouvois me contraindre.
Ma constance, Seigneur, a long-tems combattu
Mais tout cede au penchant qu'inspire la vertu.

MARIUS.

Ah! puisqu'à son amour votre cœur est sensible,

Pour vous sauver encore, tout me sera possible.
L'un & l'autre, fuyez un spectacle honteux;
C'est le dernier effort d'un amant genereux.

MARSIDIE.

Moi fuir! & je pourrois par une fasse crainte
Donner à votre gloire une si lâche atteinte?
Vous exposer aux cris, aux fureurs des Romains,
Aux courroux de l'armée & des soldats mutins.
Ah! pouvez-vous penser, estimant Marsidie,
Qu'elle voulut ternir tout l'éclat de sa vie,
En se livrant entiere aux seducteurs attraits
D'un amour si contraire aux sermens qu'elle a faits.
Dans les prosperitez une heureuse fortune
Ne prête à la vertu qu'une route commune,
Elle en suit aisément les chemins aplanis;
Mais quand pour l'oprimer tous les chemins sont unis,
Que du comble d'honneurs dont elle s'est flattée,
Dans le fond de l'abîme, elle est précipitée,
Et que tous les destins s'arment pour l'étouffer,
C'est où cette vertu se plaît à triompher.

MARIUS.

Dieux! quels fonds de grandeurs, & quelle ame Romaine!
Et je pourrois vous voir sous une indigne chaîne?
Ah! plutôt, s'il se peut, de vos vertus jaloux,
Soyons plus vertueux & plus Romains que vous.
Voilà le seul bonheur à present où j'aspire,
C'en est fait, je vous rend vos enfans, votre Empire:
Je fais plus, Gotharsis vous adore, & je veux
Que ma main avec lui, serre aujourd'hui vos nœuds.
J'ai triomphé de vous, & vainqueur de moi-même,
Madame, connoissez à quel point je vous aime.
Ne balancez donc plus; venez qu'aux yeux de tous
Je vous rende l'Empire, & vous donne un époux.
Vous ne répondez point?

MARSIDIE.

Je respecte, j'admire,
Cette haute vertu, si digne d'un Empire;
Mais je ne puis, Seigneur, tel est l'Arrêt des Dieux,
Profiter d'un destin si grand, si glorieux.

GOTHARSIS.

Que dites-vous, Madame, & quel destin funeste....?

MARSIDIE.

Laissez-moi profiter du moment qui me reste:
Si j'avois crû survivre à ce dernier malheur,
Vous n'auriez jamais sçû le secret de mon cœur.
Contre Rome, Seigneur, j'ai manqué ma vengeance,
Je ressens une ardeur dont mon époux s'offense:
Un poison preparé par de fideles mains,
M'arrache à mon amour, & des fers des Romains.

GOTHARSIS.

Qu'entens je, juste Ciel! mais il est temps encore...?

MARSIDIE.

Arrêtez, Gotharsis; au feu qui me devore
Vous chercheriez en vain, à donner du secours.
De mes derniers momens, j'ai mesuré le cours;
C'en est fait, & bien-tôt.....

GOTHARSIS.

Ah! pourrois-je survivre....?

MARSIDIE.

Marsidie en mourant vous ordonne de vivre.
Marius vous cherit, quand je ne serai plus,
De vos cœurs genereux unissez les vertus....
Servez à mes enfans de protecteur, de pere;
Et s'il se peut, Seigneur, en faveur de la mere,
Daignez changer ici leur destin malheureux,
Usez de la victoire en vainqueur genereux....

MARIUS.

Eh quoi! lorsque pour vous, la gloire dans mon ame
Triomphe de l'amour, & couronne sa flamme...?

MARSIDIE.

Jugez de ma vertu, jugez de mes malheurs :
Vous aprouvez ses feux, je l'aimois, & je meurs.

CEPHISE.

Elle expire, Seigneur !

GOTHARSIS.

O puissance immortelle,
Que ne me faites-vous expirer avec elle !

MARIUS.

Malheureux Marius ! Rome, devoir, amour,
Que vous me coûtez cher en ce funeste jour !

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

NOus en sommes restés, Madame, au Bouquet de Mademoiselle Desmares. Il faut continuer sur le même ton ; & vous faire voir ceux que la tendresse paternelle, maternelle & fraternelle, m'a fait faire. Vous ne serez pas surprise que ma muse se soit occupée de ma famille ; puisque vous savés que l'union qui y regne, merite bien d'être celebrée. Vous en connoissés trop le chef, & la réputation qu'il s'est acquise, pour que je vous en parle. Mais en verité la

modeſtie à la quelle la proximité m'engage, me fait furieuſement ſouffrir, & l'eſtime parfaite que j'ai pour mon pere, indépendamment de la force du ſang, me contraint quelquefois à ſouhaiter de ne lui pas être ſi proche, pour en pouvoir parler avec bien-ſéance. *Mais* puiſque cela ne ſe peut, je vous aſſurerai ſeulement que tous ſes enfans ont pour lui, & pour ſa chere compagne, les mêmes ſentimens; & que nous les regardons l'un & l'autre comme de tendres & veritables amis, dont la ſocieté eſt abſolument neceſſaire à notre bonheur: leur amour & leur bonté pour nous leur faiſant préferer des noms ſi rares aujourd'hui à ceux de pere & de mere, qui ne nous ſont connus, que par le reſpect que donne le préjugé d'une ſage éducation. Cela poſé, on ne doit point être étonné que je déploie mon cœur à des perſonnes ſi cheres. Voici ce que je fis pour mon pere le jour de ſa fête.

A Monsieur Poisson.

BOUQUET.

LE Ciel, en me rendant la fortune contraire,
Voulut pour reparer un sort plein de rigueur,
Que la Philosophie étonnât ma misere;
Et de la patience il fit armer mon cœur.
Ainsi sans murmurer contre la providence,
J'attens ce qu'elle veut ordonner de mon sort,
Et verrai d'un même œil, la fin de l'indigence,
Ou celle qu'il faudra que lui donne ma mort.
Quel que soit cependant cet excès de sagesse,
Il est de certains jours bien mêlez de poison;
Et je sens qu'il en est où l'humaine foiblesse
Triomphe, malgré moi, de toute ma raison.
Votre fête aujourd'hui, m'enleve ma constance,
Et je ne puis penser, sans trouble & sans douleur,
Que les effets de ma reconnoissance
Sont toujours obscurcis des ombres du malheur.
Mais, puisque, comme aux Dieux, je vous dois la naissance,
Daignez me consoler, en agissant comme eux;
Ils n'éxigent de nous qu'amour, qu'obéïssance:
Acceptez, pour Bouquet, ma tendresse & mes vœux.



BOUQUET.

A ma mere, à laquelle on avoit donné le jour de sa fête, un divertissement des plus galands & des mieux executés.

AU milieu des sons éclatans
Des Amphions, & des Orphées,
Qui sur la lire & dans leurs chants
Dressent à vos vertus de si charmants trophées,
Voudrez-vous démêler les accens de ma voix ?
Et dans cette journée, à mon ame si chere,
De mon amour pour vous, quand mon cœur suit les loix,
Daignerez-vous songer que vous êtes ma mere ?
Sans emprunter de l'art l'étalage pompeux,
Ce tendre cœur ardent, sincere,
Avec simplicité, va repeter les vœux
Que pour vous chaque jour il a le soin de faire.
Que le Ciel attentif à vos moindres souhaits,
Fasse couler vos jours dans une paix profonde :
Que la divine main, qui vous a mise au monde
Ne vous en retire jamais.
Ou, puisqu'il faut, qu'à l'éxemple des autres,
D'un Arrêt rigoureux vous subissiez le cours,
Que ce Dieu tout-puissant retranche de mes jours,
Et veuille bien les ajouter aux vôtres.



A mon frere aîné, le jour de ſa fête, en lui cachant de quel part c'étoit.

RONDEAU.

A Deviner, d'où te vient ce méſſage,
Divertis toi. Lors qu'on eſt à ton âge,
Bienfait & beau, l'on peut en pareil jour,
Sans ſe flater, penſer que de l'Amour
Sous un Bouquet on cache le langage.
Quoiqu'à t'aimer un tendre nœud m'engage,
Entre nous deux l'Amour n'eſt point d'uſage;
Mais toutefois, il eſt un certain tour
A deviner.
Nous ne pouvons nous aimer davantage,
Et cependant chacun de nous partage
Le doux plaiſir de donner du retour,
Deſſous mon nom il n'eſt aucun détour:
Il t'eſt aiſé, quoique tu ſois volage,
A deviner.

A mon Oncle, le premier jour de l'An.

Vous ne voulez donc pas, que, ſuivant mon de-voir,

Je monte à votre chambre, & que j'aille vous voir :
Et vous faites ceder, par excès de tendresse,
L'autorité du sang à votre politesse.
Cher Oncle j'obéis, mais c'est avec chagrin.
Lors qu'on cherche un parent dont on connoît le zèle,
Et qu'il joint à ce nom celui d'ami fidele,
On ne sçauroit jamais faire trop de chemin.
Mais je vois bien quel motif vous engage
A m'éxempter de ce petit hommage,
Et connoissant pour vous, quels sont mes sentimens,
Vous sçavez qu'il n'est point de jours ni de momens,
Que je ne fasse au Ciel une priere ardente,
Pour changer votre sort en un destin heureux;
Et qu'il n'est pas besoin que mon âge s'augmente,
Pour augmenter pour vous, le nombre de mes vœux.

Revenons presentement à l'Epitre, Madame : comme le stile en est beaucoup plus élevé que les autres façons d'écrire, il convient aussi bien mieux à l'élevation de votre esprit. Celle-ci est à la louange de Monsieur le Baron d'Hogger, son nom seul fait son éloge, & vous sçavez qu'après l'avoir fait voler dans les climats les plus reculez, il s'y est acquis une estime si generale, qu'elle justifie glorieusement celle que la France a pour lui.

A Monsieur le Baron d'Hogger.

EPITRE.

Muses, si quelquefois vos divines leçons
Ont donné des attraits à mes foibles chansons,
Si par votre secours acquerant quelque gloire,
Mon nom doit être un jour au temple de Memoire,
Pour m'y faire avancer d'un pas plus glorieux,
Conduisez de ma voix les sons audacieux.
Je veux feliciter Hogger & ma patrie,
L'un de l'integrité dont il confond l'envie,
L'autre de posseder ce mortel que les Dieux
Ont à l'envi comblé de leurs dons précieux.
Ce qu'il eût d'ennemis, sa vertu les fit naître,
Et la même vertu les a fait disparoître.
Pour les combattre, armé d'honneur, de probité,
Il vient d'en triompher à force d'équité.
L'Olimpe a retenti du bruit de sa victoire,
Et les Dieux assemblez ont celebré sa gloire.
La Justice elle-même, accourant à leur voix,
Moi seule, a-t-elle dit, dois maintenir vos loix ;
Dans tous les temps Hogger ma sçû prouver son zele,
A mon culte toujours je l'ai trouvé fidele,
On ne le vit jamais un moment s'écarter
De ce que la Justice a voulu lui dicter.
Il merite de vous la digne recompense,
Qui pour de tels humains suit la reconnoissance.
Que les graces par nous offertes à son choix,
Ainsi qu'auprès des Dieux, le placent près des Rois.
Cet Arrêt prononcé de la bouche d'Astrée.

Semble la rendre au Ciel encore plus reverée.
Nul des Dieux n'en appelle, & d'un commun accord,
Ils veulent que d'Hogger nous admirions le sort.
Voilà, Muses, voilà le sujet qui m'anime;
Faites-moi donc chanter cette ame magnanime,
Ce cœur si genereux, cet esprit penétrant,
Qui ne produisent rien que de juste & de grand.
Mais, que dis-je? où m'emporte & mon zele & le vôtre?
A tant de qualitez il en a joint une autre,
Qui me force à quitter un si noble dessein.
Sa modestie arrête & ma voix & ma main:
Et quoiqu'ici dans tout, la verité m'avouë,
Plus il a de vertus, plus il craint qu'on la louë.

Puisque nous voici tombez sur les personnes qui rendent leur nom celebre; il faut, Madame, que je vous instruise d'une petite avanture qui m'arriva il y a quelques années. Je fus priée d'un superbe repas, duquel étoit Mademoiselle de la Force, aussi illustre par son esprit & son sçavoir, que par sa naissance. L'attention que j'avois à l'écouter m'ayant donné un air de reverie, qui ne convenoit point à la joie que la table inspire ordinairement; on m'en fit la guerre. Une Dame de la compagnie qui vouloit m'embarrasser, me dit qu'il n'y avoit qu'un

Poëte qui pût être aussi serieux que je l'étois, & que je ne pouvois justifier la situation où paroissoit mon esprit, qu'en donnant à l'instant des Vers de ma façon, ne fût-ce qu'une Chanson à boire. A ce discours tout le monde me pressa de faire un Impromptu, en me disant qu'il ne suffisoit pas de sçavoir faire des Vers, mais qu'il faloit prouver dans l'occasion qu'on en faisoit. Je vous avouë, Madame, que la proposition m'embarrassa, n'ayant jamais pû composer sur le champ. Cependant on me piquoit d'honneur, & même avec beaucoup de vivacité. Je cherchois à me tirer d'intrigue, lors que je m'apperçûs que Mademoiselle de la Force ne buvoit point de vin, & qu'avec les plus belles mains que je vis jamais, elle tenoit un verre d'eau avec autant de graces & de feu que les autres un verre de vin. C'en fut assez pour m'animer; & les agaceries qu'on me faisoit m'ayant donné le tems de reflêchir, je leur imposai silence chantant cet Acrostiche sur le nom de la

Force qui me vint tout à coup. Vous pardonnerez son irrégularité à la promtitude de la chose.



ACROSTICHE,

Sur l'Air de Joconde.

Le Dieu qui brille à ce repas
Anime peu ma Verve;
Faut-il chanter quelques combats,
Ou l'Amour, ou Minerve.
Rapeller les faits de Bacchus
C'est trop peu pour ma gloire;
Et je ne puis venter un jus
Dont Iris craint de boire.

Vous voyez, Madame, que la derniere lettre de l'Acrostiche ne forme pas le dernier Vers. Ce seroit un défaut dans une chose pensée murement; mais l'Impromptu excuse tout, & celui-ci m'attira des discours trop gracieux, pour que je le voulusse corriger, quand même je le pourrois. Mademoi-

selle de la Force me parut très-sensible à cette petite galanterie; & le plaisir qu'elle fit au reste de la compagnie, m'ayant rendu mon humeur ordinaire, le repas finit avec plus d'enjouement qu'il n'avoit commencé.

Le Bouquet qui suit est encorepour une illustre. Vous la connoissez, Madame, puisque c'est l'incomparable Mademoiselle Rochois, cette admirable Actrice, qui la premiere a sçû remuer le cœur, & tirer des larmes des spectateurs, en chantant; & qui joignoit à la plus belle voix qu'il y eût jamais, l'action la plus touchante, la plus patetique & la plus spirituelle. Voici les Vers que je lui donnai en lui presentant un Bouquet de ces fleurs qu'on nomme communément, Immortelles.

A Mademoiselle Rochois.

BOUQUET.

JE voulois en ce jour, ô charmante Rochois,
Vous presenter des fleurs qui naissent au Permesse ;
Mais ma Muse recule, & sa timide voix,
Pour un si beau dessein, manque de hardiesse.
Les neufs Sœurs en tous lieux, ont chanté votre nom,
Elles ont dans leurs vers celebré votre gloire,
Tout en a retenti dans le sacré valon,
Et vous êtes placée au temple de Memoire
Ce n'est donc pas à moi d'oser former des sons.
Votre merite seul aujourd'hui fait mes peines,
Mes vers seroient pour vous de trop indignes dons,
Il faut pour vous louer de plus illustres veines.
J'ai trouvé cependant, ce que vous meritez :
Cette fleur en ce jour peut contenter mon zele,
Elle est digne de vous, vos rares qualitez
Vous donnent à jamais le titre d'Immortelle.

Revenons à present, Madame, aux Vers tendres & badins. Voici une traduction d'Anacreon, qui a été trouvée assez jolie pour vous en faire part. N'allez pas pour cela vous imaginer

que j'entens le Grec; je ne me donne que pour ce que je ſuis. Mais j'ai un avantage ſur bien des ignorans comme moi; c'eſt que je puis me vanter qu'il y en a peu à qui tant d'Auteurs ſoient connus dans quelques Langues qu'ils ayent écrit; ſoit traduits ou non-traduits. Et comme la Nature m'a donné un eſprit extrêmement curieux ſur toutes ſortes de ſciences, lors que cet eſprit imagine quelque choſe, ma raiſon me faiſant juger que je ne ſuis pas la premiere ni la ſeule qui la penſe, j'ai rècours aux Sçavans, Anciens & Modernes: & pour les non-traduits, un genie qui a pris goût pour le mien, m'en découvre tous les ſecrets, & par là je fortifie ou détruis mes opinions, par des raiſonnemens, qui, en m'inſtruiſant, me mettent en état d'en inſtruire d'autres. Voilà, Madame, le miſtere de ma ſcience; je la trouve aſſez forte pour une femme, & je croirois faire tort à mon ſexe, ſi ma plume ne la mettoit pas au jour par quelques ouvrages qui prouvaſſent qu'on peut

tout sçavoir sans le secours de plusieurs Langues, lors qu'on sçait profiter d'une longue & profonde lecture, telle que je l'ai fait voir dans mes Journées Amusantes & Instructives; & telle que j'espere la montrer dans leur Suite, à laquelle je travaille actuellement. Cette digression vous paroît peut être peu nécessaire, mais je vous assure qu'il y a des personnes pour qui elle ne sera pas inutile. Revenons à nos moutons: cette traduction est mise sur un air de feu Mr de Lulli.

Traduction d'Anacréon.

AIR,

L'Amour cueillant des fleurs,
Fut piqué d'une Guêpe, & revint tout en pleurs.
Ah, dit-il, à Venus, soulagez mes douleurs.
Sa mere en l'embrassant,
Lui dit: Cruel amour ne vous plaignez pas tant;
Les cœurs que vous blessez souffrent bien autrement.

Si le papier sçavoit chanter, ce petit morceau vous paroîtroit plein d'a-

grément, supléez à ce défaut, chantez-le, Madame, & vous y trouverez de nouveaux charmes, vous connoissez l'air de celui-ci, ou du moins vous n'aurez pas de peine à le trouver.

CHANSON.

Sur l'air: *Les Dieux comptent nos jours.*

POurquoi Dieux tout-puissans rendre l'ame immortelle,
Et ne pas faire aussi, même avantage au cœur.
Ah! vous deviez du moins, pour notre honneur;
Songer à le rendre fidelle.

Les couplets qui suivent, ont été si souvent chantez, que je suis persuadée que vous ne les ignorez pas.



CHANSON.

Sur l'air : *N'oubliez pas votre houllete Lisete, &c.*

VEnez amis où je demeure,
Je meure
De nous y voir unis.
Si cet espoir ne m'est permis,
Je n'y vivrai pas plus d'une heure.
Venez amis où je demeure,
Je meure
De nous y voir unis.

Dans le Fauxbourg est mon azile
Tranquile,
Auprès du Luxembourg.
Si vous y venez chaque jour,
Je me mocquerai de la Ville.
Dans le Fauxbourg est mon azile
Tranquile,
Auprès du Luxembourg.

Le verre en main, je suis contente,
Je chante,
Et brave le destin.
Mais quand je vois finir mon vin,
L'ennui me prend, je me tourmente.
Le verre en main, je suis contente,
Je chante,
Et brave le destin.

Pardonne Amour, si ma tendresse
Me laisse
Faire à Bacchus la cour.
Pour ne te pas donner ton tour,
J'aime trop le trait qui me blesse.
Pardonne Amour si ma tendresse
Me laisse
Faire à Bacchus la cour.

Le Dieu du vin n'est pas contraire
A faire
Un amoureux dessein.
Ariane mit dans son sein
L'ardeur d'une flamme sincere.
Le Dieu du vin n'est pas contraire
A faire
Un amoureux dessein.

Cette l'queur ne peut rien faire;
Que plaire,
Et rejouïr le cœur.
Elle n'en éteint point l'ardeur,
Quand notre tendresse est sincere.
Cette liqueur ne peut rien faire,
Que plaire,
Et rejouïr le cœur.

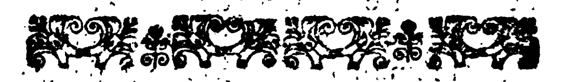
Je briserois verre & bouteille
Et treille,
Si jamais tu changeois.
Le Vin pour moi n'a des attraits;
Qu'autant que je vois qu'il t'éveille.
Je briserois verre & bouteille
Et treille,
Si jamais tu changeois.

Je suis presque certaine, Madame, que lors qu'on vous a chanté cette saillie, vous n'avez pas crû qu'elle fût de moi, vous ayant toujours paru trop reservée pour tomber dans ce que vous appellerez déreglement ; mais il ne faut pas vous tromper ; j'ai l'esprit badin & le cœur serieux.

Et comme mon cœur l'emporte toujours sur mon esprit, il n'est pas surprenant que je vous aie paru plus serieuse qu'enjouée. Je me suis imaginé cependant avoir assés bien accordé l'un & l'autre dans les couplets que vous venez de lire : mon cœur parle à l'Amour, & mon esprit à Bacchus ; car enfin, il est juste que vous connoissiez à fond mon caractere, puisque vous ne voulez rien ignorer de mes écrits.

Je m'aperçois que contre ma coutume & même ma volonté, je vous ai parlé de moi précisément ; je suis de l'opinion que lors qu'on a fait un pas qui ne choque ni l'honneur ni la religion il faut le soutenir. C'est ce qui m'oblige à vous instruire que le jour de Saint

François, étant assez près d'une Terre de Monsieur de Seré, Conseiller au Parlement, & qui comme vous sçavez, a tout l'esprit & le mérite qu'on peut souhaiter dans un galant homme, je sçûs que c'étoit la fête pour laquelle un nombre choisi de personnes illustres en esprit, en musique & en poësie, s'étoient rassemblés pour la célebrer. Tout ce monde tant hommes que femmes, étoient chez lui, & comme il est lui même Musicien, Poëte & Philosophe, j'étois fort embarrassée de quoi composer mon Bouquet. Enfin je m'avisai de lui envoyer un gâteau que je fis moi-même, avec ce couplet de chanson, qui lui fut présenté lors qu'il étoit à table.



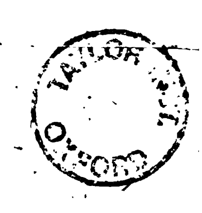
A Monsieur de Seré le jour de sa fête,
Sur l'air *de Joconde.*

SEré j'apprens que dans ce jour
On celebre ta fête,
Et que les Nymphes de ta cour.

Aux Muses tiennent tête.
Que pourrois-je faire de beau,
Tu taris l'Hippocrêne ;
Pour Bouquet reçois ce gâteau,
Des mains de Melpomêne.

Monsieur de Seré m'envoya cette reponse sur le champ, & sur le même air.

JAmais un si glorieux jour
N'a celebré ma fête :
Aux Nymphes qui me font la cour
Tu mets Martel en tête.
Ton present suculent & beau
Sent la pure Hippocrêne.
Habis vêcut de ce gâteau
Pétri par Melpomêne.



Avouez, Madame, que c'est répondre à un rien par quelque chose de bien galant. La fête de Mademoiselle de Seré sa fille, à present Madame de Brillac, vint quelque temps après, & je fis pour elle le Bouquet suivant.



A Mademoiselle de Seré, le jour de sa fête.

BOUQUET.

FLore ayant du Destin, appris votre puissance;
Apprit aussi que vous seriez un jour
Plus belle mille fois, qu'on ne dépeint l'Amour,
Et que de vos attraits la divine puissance,
De Venus & Junon détruiroit les autels,
En mettant dans vos fers, les Dieux & les Mortels;
Par tant d'appas, contre vous prevenuë,
On dit qu'elle rougit, son cœur fut agité,
Et n'écoutant plus rien, d'un vol précipité,
Sans l'avis de Zéphire elle fendit la nuë:
Et montant sur l'Olimpe, au Souverain des Dieux
Elle adresse ces mots, les yeux baignez de larmes;
Souffrirez-vous toujours, Maître absolu des cieux,
Qu'il naisse des objets qui surpassent nos charmes,
Psiché fut pour Venus le comble des malheurs,
Danaé de Junon fit repandre les pleurs,
Et Seré dont les traits l'emporteront sur elles,
Fera bien plus encore que toutes ces mortelles.
Pour moi qui ne veux point partager leur affront;
Je viens te demander d'avoir cet avantage,
Que Seré de mes fleurs n'ait jamais un hommage,
Et n'en puisse parer ni son sein ni son front.
La Déesse se tût, & pour la satisfaire,
Jupiter lui promit que vous auriez un nom,
Qu'on ne celebreroit qu'à l'arriere saison;
Mais qu'il ne pouvoit pas, pour calmer sa colere,
Empêcher que le lys & la rose en tout tems,

Par le touchant effet d'un mélange agréable ,
N'ornassent votre tein , des graces du printems ,
Et n'en fissent pour vous une saison durable.
L'Arrêt de Jupiter en tarrissant les pleurs ,
Que vous faisiez repandre à la jalouse Flore ,
Me dispense aujourd'hui de vous offrir des fleurs ;
Que du soir au matin vous pouvez faire éclore.

A la même.

MADRIGAL.

ON voit dans vos beaux yeux un enfant folâtrer ,
Qui malgré son air doux , rend les cœurs miserables ;
Les traits dont il se sert , ne se peuvent parer.
L'excès de vos regards , ils sont inévitables :
Et s'ils ont quelquefois une aimable langueur ;
C'est ce cruel enfant qui lui même soupire,
De ne pouvoir porter son tiranique Empire ,
De vos yeux , belle Iris , jusques dans votre cœur.

Voici , Madame , la premiere épigramme que j'aie faite de ma vie , & ce sera la derniere ; n'ayant nullement l'esprit tourné à cette façon d'écrire , que je trouve indigne de ceux qui font profession d'honneur & de probité.

EPIGRAMME.

Pour une Dame dont les yeux sont noirs.

QUe Philis a d'appâs, de graces & d'attraits,
Un seul de ses regards nous lancent mille traits.
A son aspect tous les cœurs sont de flamme;
Sans doute elle eut été le chef-d'œuvre des Dieux,
S'il n'avoient pas repandu dans son ame
Un peu de la couleur dont ils firent ses yeux.

Avouez, Madame, que je ne suis méchante qu'à demi, & que la louange passe de beaucoup ce qu'il y a de piquant dans ces Vers. Ce sont les seuls que vous verrez sur ce ton là, ma Muse est débonnaire ; & comme la tendresse naturelle de mon cœur la guide elle ne fait rien qui n'y ait quelque raport. Pour reparer l'épigramme, je vais vous faire part des étrennes que j'envoyai il y a quelques annés à une Dame de mes amies. Je fis peindre l'Amour en Afriquain avec tous ses attributs, & tenant d'une main une corbeille

pleine de cœurs enflammez. Ce petit Tableau étoit parfait & fut accompagné de ces Vers qui étoient écrits au bas.

ETRENNES.

Vous aurez de la peine, adorable Comtesse,
A reconnoître en moi le Dieu de la tendresse.
Ma couleur vous surprend, mais c'est dans vos beaux yeux
Que s'est ainsi brûlé le plus puissant des Dieux.
Tous les Mortels instruits que j'en ai fait mon temple,
Du pouvoir de leurs feux, voient en moi l'exemple.
C'est de ce beau séjour que je lance mes traits :
Aussi tout mon Empire est plein de vos sujets,
Et je viens aujourd'hui vous offrir pour étrennes
Les cœurs que vos appas font languir dans vos chaînes.
Puissiez-vous dans trente ans me voir à vos genoux,
Vous en donner autant, qui soupirent pour vous.



A la même.

ACROSTICHE.

Beauté digne des soins des hommes & des Dieux,
Aimable Barbazan, adorable Comtesse,
Rien ne peut égaler le pouvoir de vos yeux.
Bacchus en les voyant, eut quité sa Princesse;
Apollon de Daphné n'eut point suivi les pas,
Zephire eut dédaigné les doux charmes de Flore.
Amour dont vous avez les traits & les apas
N'eut jamais soupiré pour celle qu'il adore.

Sortons de l'Acrostiche, Madame; & reprenons le Madrigal, les Chansons & les Vers tendres.

Un Officier, homme de condition, distingué par sa valeur & son mérite, & intime ami de toute ma famille; vint un jour nous voir au sortir d'une revûë, où un soldat mal-adroit lui fit voler de la poudre dans les yeux, en déchargeant son fusil. Cette petite avanture qui ne lui causa qu'une legére

incommodité me donna occasion de lui envoyer ce Madrigal.

MADRIGAL.

UN soldat, sans dessein, a pensé vous blesser,
Vos amis sont ravis qu'il n'ait fait que penser.
Les Belles cependant doivent être en colere,
Que ce soldat ait fait ce qu'elles n'ont pu faire:
Car malgré leurs attraits & leurs airs gracieux,
Elles ne vous ont pû jetter de poudre aux yeux.

Les Vers suivans furent faits pour une Dame très-aimable, dont le mari est Etranger, & se nomme Planta; elle étoit grosse de son premier enfant.

Ces deux époux s'aimoient passionnément, & habitoient en ce temps là, une Maison de campagne où j'étois.

FICTION.

UN arbre jeune & vert d'un pays étranger,
Se trouva transplanté sur les bords de la Seine;
La beauté d'une rose ayant sçû l'engager
On les unit bien-tôt, d'une éternelle chaîne.

L'inconſtance de l'air reſpecte leurs amours ;
Le Ciel qui les a mis à l'abri de l'orage,
Dans le plus triſte hiver leur donne de beaux jours,
Et de cette union nous allons voir un gage.
Les oiſeaux d'alentour diſent à tous momens ,
Que cet amour eſt doux,que ſon ardeur enchante.
Juſte Ciel ! donne-nous,ſans qu'elle ait de tourmens ,
L'aimable rejetton de cette belle plante.

Entre toutes les habitudes que l'on contracte , je ne crois pas qu'il y en ait une plus forte que celle du Tabac : vous le ſçavez, Madame , puiſque graces au Ciel,vous ne me cedez en rien dans le plaiſir d'en prendre , par cette raiſon vous ne devez pas ignorer l'inquietude que l'on ſent lors qu'on n'en a point. Nous nous trouvâmes dans cette ſituation ma mere & moi étant à la campagne dans le deſſein de ne nous occuper que des plaiſirs innocens qu'elle offre à ceux qui vivent en Philoſophes. Mais philoſopher, lire , écrire , & n'avoir point de Tabac , ſont des choſes très-difficiles ; ainſi pour ſortir de l'ennui qui commençoit à nous prendre , je pris la réſolution d'écrire cette lettre en Vers à un homme de vo-

tre connoiſſance qui en avoit toûjours d'excellent.

Lettre à Monſieur le Marquis de * * *

Dans des lieux enchantez, dans un bois ſolitaire,
Loin du monde & du bruit, au bout d'une onde claire,
Deux Bergeres, jadis compagnes d'Apollon,
Et q i de .eur deſert ſont un ſacré valon,
Vous écrivent, Marquis, non pour vous faire entendre,
Les plaiſirs qu'en ces lieux, la ſageſſe ſçait prendre.
Votre cœur eſt encore trop ſenſible à l'amour,
Pour goûter les douceurs d'un ſi charmant ſéjour.
Ainſi ne craignez point que ma plume indiſcrete,
Vous prêche les appas d'une auſtere retraite.
Notre deſſein ne va qu'à vous faire ſçavoir
Tout le plaiſir, Marquis, qu'on auroit à vous voir;
Et le cruel chagrin où nous ſommes reduites,
Par un mal qui bien-tôt peut avoir quelques ſuites.
Sans doute votre cœur fait déja tique tac;
Apprenez ce que c'eſt : nous ſommes ſans Tabac.

Ne vous ennuyez pas, Madame; vous voulez tout ſçavoir, & je ſuis exacte à vous ſatisfaire. Je n'ai jamais écrit dans le genre que vous allez voir;

mais dequoi ne vient-on pas à bout, quand l'imagination eſt animée ?



A Monſieur Bernard.

Certain preux Chevalier, ami de mien époux,
D'eſprit gentil, d'entretien doux,
Sans ceſſe de Bernard, va chantant le merite.
Onques ne fut, dit-il, de cœur mieux fait,
D'ame plus belle, & d'eſprit plus parfait.
Or un pareil mortel, des mortels eſt l'élite;
Et moi qui ſuis de l'agent féminin,
Sans en avoir le tour malin :
De connoître un tel gars, je me ſens curieuſe.
Temples ferois dreſſer à ſa gloire, à ſon nom,
Par une muſe officieuſe,
Qui maintes fois m'induit à monter au valon.
O vous qu'on va contraindre à lire
Ce que Phebus m'a fait écrire;
Vous qui tant reſſemblez à ce fameux Bernard,
Vous qu'on prendroit pour lui, ſans détour, ſans retard.
Par ce preux Chevalier, daignez me faire dire,
Si ne pourrai jamais connoître ce beau Sire.

Juſqu'à preſent, Madame, je vous ai déclaré les objets de mes vers : en voici dont je ne puis vous le dire, & quelque confiance que je prene en vous, vous trouverez bon s'il vous plaît, que

je vous taise un nom qui pourroit n'être pas agréable à tout le monde. L'injustice des Peuples n'ayant jamais de bornes, soit dans leur affection, soit dans leur haine.

A Monsieur ***

Fatigué de placets, soit en vers, soit en prose,
Enfans de l'interêt, & que conduit l'espoir :
Sans doute tu craindras de voir
Ce que pour toi mon zele aujourd'hui se propose.
Dissipe cependant un inutile effroi,
Te louer, t'admirer & pouvoir te le dire,
Est l'unique but où j'aspire,
Et le seul bien que j'exige de toi.
Quoique femme, & dans l'indigence ;
Je ne viens point t'offrir un mercenaire encens :
Vanter en toi le bonheur de la France,
C'est le motif de mes accens.
Accoûtumée à l'infortune,
Je brave en Philosophe, un destin rigoureux :
N'ignorant pas qu'on importune
Quand on est né pour être malheureux.
Je ne veux donc ici que celebrer ta gloire,
Et chanter dans mes vers, que mes yeux sont témoins.
Que d'un siecle de fer, ton esprit & tes soins
Ont fait un siecle d'or d'éternelle memoire.

Au même.

ETRENNES.

De tout tems en ce jour, on reçoit & l'on donne
Plus ou moins, selon son pouvoir.
De cet usage on s'est fait un devoir,
Et l'on ne peut en exemter personne;
Le zele ardent qui m'anime pour toi,
Me fait suivre avec joie, une si douce loi.
Mais que puis-je t'offrir ? moi de qui l'indigence,
Surpasse le bonheur, dont tu combles la France :
Il faut te contenter de mes sinceres vœux.
Puisse à jamais le Ciel, rendre tes jours heureux,
Qu'à chaque instant la fortune & la gloire
Gravent ton buste au temple de memoire.
Par ces souhaits formez avec ardeur,
La coûtume se joint au penchant de mon cœur,
C'est tout ce que je puis te donner pour étrennes :
Suis l'usage à ton tour, & me donne les miennes.

Après vous avoir fait un petit mistere sur ce que vous venez de lire, il est juste, Madame, de vous remettre dans mes secrets, & pour commencer: lisez cet acrostiche, elle s'adresse à une aimable fille, dont vous m'avez

ſouvent entendu parler, & avec laquelle j'ai un commerce de lettres aſſez regulier pour des perſonnes qui ne ſe ſont jamais vûës. Mais ce qu'il y a de ſingulier eſt que l'eſpace qui nous ſépare n'a pas empêché que nous n'ayons lié une forte amitié; & que ſur les portraits qu'on nous a fait l'une de l'autre, nous n'ayons éprouvé la force de la ſimpatie qui ſçait unir les cœurs les plus éloignez.

Vous n'ignorez pas, Madame, qu'Alaix eſt en Languedoc, & que le Languedoc eſt un des plus beaux pays du monde : que l'eſprit, la politeſſe & la vivacité y tiennent leur Empire. Les femmes y ſont galantes & vertueuſes : les hommes y ſont tendres & ſages, Vous concevez aiſément qu'une ſemblable Province renferme une amie extrêmement aimable : le cœur n'a pas de peine à conduire la plume. C'eſt pour cette charmante fille la lettre en vers, du premier jour de l'an que vous avez vûë dans les Journées amuſantes. Venons à l'acroſtiche.

ACROSTICHE.

Je voudrois être Fée, & sans difficulté,
En un instant, d'un seul coup de baguette,
Plaix ce beau séjour, dans Paris transporté,
Vous rendant possesseurs d'un Pays enchanté;
Vous le rendroit aussi d'une fille parfaite,
En graces, en esprit, en mérite, en beauté.
Bien qu'il soit dangereux de la vouloir connoître;
On ne sçauroit blâmer mon désir curieux.
Votre sexe est semblable, & la voyant paroître,
Hardie à l'admirer, sans redouter ses yeux,
On me verroit l'aimer & la suivre sans cesse;
S'attacher à lui plaire, à lui faire ma cour,
Meriter de son cœur l'estime & la tendresse,
Et faire triompher l'amitié de l'amour.

Vous avez déja vû l'Acrostiche & le Rondeau qui suivent, Madame, & vous connoissez les personnes pour qui ils sont faits, ce qui me dispense de vous en dire davantage.

ACROSTICHE.

Montaine dans ce séjour accepte mon hommage ,
On ne peut trop en rendre à tes divins attraits ,
Ni trop louër en toi , leur divin assemblage.
Tes yeux à qui l'amour a confié ses traits ;
Au péril des humains , augmentent son Empire.
Il ne m'est pas permis d'être de ces mortels ,
Ne pouvant t'adorer , permets que je t'admire ;
Et que mon amitié t'éleve des Autels.

RONDEAU.

ETRENNES.

A Madame de . . . . . .

Le jour de l'an est un jour malheureux ,
A qui ne peut recourir , qu'à des vœux.
Si les souhaits étoient choses certaines ;
Ils deviendroient de fort bonnes étrennes:
Et les donneurs paroîtroient genereux.
Bon gré , malgré , mon destin rigoureux ,
Veut qu'aujourd'hui j'aie encore besoin d'eux.
Mon cœur pour vous en forme des centaines
Le jour de l'an.

Mais mon Rondeau seroit défectueux,
Si j'en mettois un essain si nombreux ;
Et pour tout dire, il faudroit trois semaines.
J'en choisis un parmi tant de douzaines ;
Puissiez-vous voir pendant un siecle ou deux
Le jour de l'an.

Je vais encore vous parler du Languedoc, Madame, pour vous faire lire une lettre que j'écrivis il y a très-peu de tems à Monsieur l'Abbé Bruïs. Ce nom-là vous est trop connu pour que je sois obligée à vous faire son éloge ; ses ouvrages le mettant fort au dessus de ce que j'en pourrois dire. Il ne me reste qu'à vous apprendre que Monsieur l'Abbé Bruïs ayant envoyé une Tragedie intitulée, *Asba*, à un de ses amis, de qui le merite & l'esprit le rendent digne de cette confiance, & qui me faisant l'honneur d'être des miens m'apporta cet ouvrage, en me priant de voir s'il y avoit quelque changement à faire, je m'aquittai de cette commission; & Monsieur l'Abbé Bruïs instruit par cet ami de l'attention que j'avois à sa piece, ayant eû la bonté de m'en remercier ; je lui écrivis les vers

que vous allez voir. Le Vertel eſt une belle Terre en Languedoc, où cet illuſtre Abbé fait ſon ſéjour le plus ordinaire, & dont il eſt poſſeſſeur.

A Monſieur l'Abbé Bruïs.

TOi qui dans tes écrits, ſçais mêler à la fois
Le feu brillant de la jeuneſſe,
Avec l'eſprit cenſé de la docte vieilleſſe,
Bruïs, prête l'oreille aux accens de ma voix.
Si juſques au Vertel, elle ſe fait entendre,
Ne crois pas que ce ſoit orgueil ou vanité,
C'eſt ſimplement pour me défendre
De l'excès de ma temerité.
J'ai jetté ſur Aſba, des regards curieux,
Mais reſpectant en toi la main dont il tient l'être,
Ma muſe n'a point pris le vol audacieux,
De cenſurer celui qui peut être ſon maître.
De ta ſçavante plume admirant le produit,
Dans ce que j'ai changé, j'ai ſuivi mon eſprit,
Il m'a guidé en tout, & j'en tire avantage.
Je ſçai ce que les Cieux nous donnent en partage,
Et plus loin que leurs loix, je n'oſe m'ingerer;
C'eſt le tien de changer, d'embellir un ouvrage:
C'eſt à toi d'y donner tes ſoins, ou ton ſuffrage,
Le mien eſt d'écouter, d'apprendre & d'admirer.

Je crois, Madame, que voilà aſſez de morceaux détachés, & qu'un ſujet

conduit vous donnera presentement un plaisir nouveau. J'ai tiré cette idée des Nouvelles de Montalban, connuës sous le titre du Palais enchanté. Je trouvois cette Nouvelle digne du Théatre, & ne me sentant pas capable d'en faire une Comedie, je ne négligeai rien pour engager quelques personnes d'esprit de mes amis à traiter ce sujet. Soit paresse, négligence, ou qu'ils ne fussent pas frapez comme moi, ils n'y travaillerent point. Piquée de leur indolence, je ne pus resister à l'envie de donner une forme théatrale à cette Nouvelle. Elle est faite pour être en trois Actes; mais des occupations plus importantes m'arrêterent au 3e. dont vous n'aurez que l'éclaircissement. Les machines & les décorations la rendent plus propre pour l'Opera, que pour la Comedie. Je la fis dans l'intention qu'elle fût chantée, & pour cet effet, je l'intitulai:

LES EPREUVES,

BALET HEROIQUE.

EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

ALCIDIANE, Reine de l'Isle Fortunée.

FELICIE, Magiciene, parente d'Alcidiane.

ALCANDRE, Souverain d'une partie de l'Asie.

ORCAME, DORIMONT, } Princes de l'Isle Fortunée.

CHOEUR & Troupe d'Assiriens & d'Assiriennes.

ASMODE'E.

UN Demon deguisé en Nimphe.

DEMONS Suivans d'Asmodée.

TROUPE & Chœur de Demons, changez en Nimphes & en Plaisirs.

TROUPE de Guerriers, Suivans d'Alcandre.

TROUPE & Chœur des habitans de l'Isle Fortunée.



ACTE PREMIER.

Le Théatre represente le Palais d'Alcidiane.

SCENE PREMIERE.

ORCAME, DORIMONT.

DORIMONT.



Vous me cachez envain le sort de votre flamme,
Je lis dans vos regards un desespoir affreux :
Je suis votre rival, mais je suis malheureux ;
C'est assez pour unir les secrets de notre ame.

ORCAME.

La Reine doit bien-tôt se choisir un époux,
Les plus grands de l'Etat sont nommez comme nous.
Mais nous briguons en vain l'autorité suprême :
Aucun de nous n'aura le Diadême.

DORIMONT.

Alcidiane ose-t-elle oublier en ce jour
Que les loix, notre rang, notre amour :

Nous rendent digne de l'Empire.

ORCAME.

Pour un autre, en secret la cruelle soupire,

DORIMONT.

Le puis-je croire, ô Ciel! que dites-vous?

ORCAME.

Mon amour éclairé par mes soupçons jaloux
A découvert celui qui nous fait cet outrage.
C'est le Prince d'Asie, Alcandre qui l'engage,
Je sçais que dans ces lieux cet étranger s'aprête
A donner à l'ingrate, une superbe fête;
Je viens pour la troubler, ou mourir à leurs yeux;

DORIMONT.

Gardez-vous d'écouter ce transport furieux,
De la Reine & d'Alcandre évitons la presence;
De nos rivaux c'est la commune offence:
Faisons-les partager le peril avec nous.
Que ce Prince accablé, perisse sous nos coups.

ORCAME.

Ce dessein dans mon cœur rapelle l'esperance;

Ensemble,

Pour posseder la suprême puissance,
On ne doit menager ni gloire ni repos.
Oublions pour un tems que nous sommes rivaux;
Ne songeons qu'à notre vangeance.

DORIMONT.

Quelqu'un vient, évitons des regards curieux;
Menageons des momens qui nous sont precieux.



SCENE II.

ALCIDIANE, FELICIE.

FELICIE.

QUi peut causer la mortelle tristesse
Qui vous accable dans ce jour;
Vous êtes de ces lieux, souveraine maitresse.
Les plaisirs & les jeux forment votre Cour.
A vous servir chacun s'empresse.
Qui peut causer la mortelle tristesse
Qui vous accable dans ce jour.

ALCIDIANE.

A quoi sert la grandeur suprême,
Si ce quelle a d'autorité
Ne donne pas la liberté
De pouvoir à son gré disposer de soi-même.
Chaque jour mes heureux sujets
Se ressentent de mes bienfaits.
Et les ingrats pour recompense
De mes soins & de ma clemence,
M'imposent la cruelle loi,
De partager mon Sceptre en leur donnant un Roi.

FELICIE.

Choisissez un époux, de qui l'amour extrême
Puisse faire votre bonheur.
Quand on regne avec ce qu'on aime,
On partage aisément la suprême grandeur.

ALCIDIANE.

Tu sçais qu'ils ont nommé les plus grands de l'Empire,
Mais dans tous ceux qu'ils m'ont voulu prescrire,
Il n'en est point qui merite ma foi.
J'ai sçû faire éprouver leur amour & leur zéle,
Pas un d'entr'eux ne m'est fidelle :
La seule ambition les attachent à moi.

FELICIE.

Ils brûleroient pour vous, de la plus vive flamme.
Qu'ils ne pourroient toucher votre ame,
C'est dans l'insensibilité
Que vous mettez votre felicité.

ALCIDIANE.

Hélas !

FELICIE:

Vous soupirez ?

ALCIDIANE.

Ma chere Felicie !
Toi, qui connois si bien les secrets de mon cœur ;
Ne peux-tu deviner, en voyant ma langueur,
Le plus important de ma vie.

FELICIE.

Aimeriez-vous ! L'amour si long-tems outragé,
De vos mépris pour lui, se seroit-il vangé ?

ALCIDIANE.

De son cruel pouvoir je n'ai pû me défendre.

FELICIE.

Et quel est ce mortel heureux ?

ALCIDIANE:

Si le nom de l'amant peut excuser les feux,
Je ne dois point rougir, en te nommant, Alcandre.

FELICIE.

On ne peut trop approuver votre choix,
D'un sang Auguste, Alcandre a reçû l'être ;
L'Asie un jour doit recevoir ses loix.

Il vous faut un époux, il est digne l'être,
Ensemble,
Quand l'amour nous contraint d'aimer
Ce que les Dieux rendent aimable;
Nous pouvons sans rougir, nous en laisser charmer.
Notre foiblesse est pardonnable,
Quand l'amour nous contraint d'aimer
Ce que les Dieux rendent aimable.

FELICIE.

Ce Prince a-t-il apris l'excès de son bonheur?

ALCIDIANE.

J'ai toujours caché mon ardeur
Quoique je sache qu'il m'adore,
Pour en être plus sûre encore
J'ai dessein d'éprouver son cœur,
Je ne puis trouver mon bonheur.
Dans l'éclat seul d'une illustre aliance:
Pour faire ma felicité,
Il faut qu'il joigne encore à sa haute naissance
La valeur, la magnificence,
Et l'éxacte fidelité.
A servir mes projets, prepare ta science:
L'Enfer est par ton art, soumis à ta puissance;
Et je veux tout tenter pour connoître en ce jour
Si ce Prince en effet merite mon amour.

FELICIE.

Je borne mes désirs au seul bien de vous plaire;
Je dois tout à vos soins genereux.
Et le plus ardent de mes vœux
Est de vous être nécessaire.

ALCIDIANE.

Alcandre va bien-tôt se montrer à nos yeux,
Je sçais que son amour m'aprête
Par ses Assiriens une galante fête;
Sans le secours de ta puissance,
Je vais juger de sa magnificence.
Mais il faut tes enchantemens,

Pour m'apprendre s'il est de fidelles amans.

FELICIE.

Il vient, contraignez-vous !

ALCIDIANE.

Ah! qu'elle peine extrême
De cacher son amour aux yeux de ce qu'on aime.

SCENE III.

ALCIDIANE, ALCANDRE, FELICIE.

ALCANDRE.

Le peuple que le Ciel a soumis à mes loix
N'attend que le moment de vous marquer son zele ;
Interpréte & témoin de mon ardeur fidelle.
Il vient vous en parler pour la derniere fois :
Je vais finir ailleurs ma triste destinée.

ALCIDIANE.

Quoi, vous partez ! qui peut vous éloigner de nous !

ALCANDRE.

Vous devez en ce jour vous choisir un époux,
Et ma mort troubleroit votre heureux himenée.
Je devrois vous cacher mon désespoir affreux :
Mais vous m'avez rendu trop amoureux,
Pour vous perdre & pouvoir me taire.

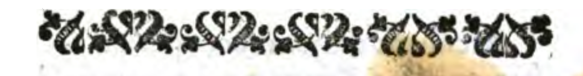
ALCIDIANE.

Ne quittez point ces lieux, vous m'êtes nécessaire ;
Si vous craignez de me voir un époux,

Je crains aussi de me donner un maître.
Pas un de vos rivaux ne merite de l'être.
Et vous n'en voirez point de plus heureux que vous.
De vos Assiriens que la fête commence,
Et ne me parlez plus ni de mort ni d'absence.

A L C A N D R E.

Venez, peuple, venez, repondez à mes vœux,
A mes tourmens, si vous êtes sensible,
Exprimez-bien, s'il est possible
L'amour dont je ressens les feux;
Celebrez les appas de l'auguste Princesse
Qui regne dans ces lieux.
Qu'à l'admirer, chacun s'empresse,
Que son nom vole jusqu'aux Cieux.



SCENE IV.

ALCIDIANE, ALCANDRE, FELICIE,

CHœur & Troupe d'Assiriens & d'Assiriennes, chargez de tout ce que l'Asie produit de plus précieux pour le presenter à la Reine.

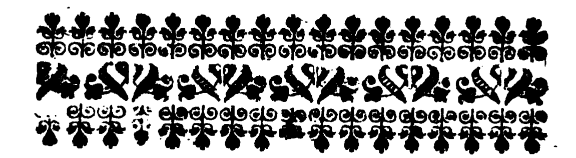
LE CHOEUR.

Celebrons les apas de l'auguste Princesse
Qui regne dans ces lieux.
Qu'à l'admirer chacun s'empresse:
Que son nom vole jusqu'aux Cieux.

Les Aſſiriens & les Aſſiriennes forment des dances galantes, & qui toutes expriment avec vivacité l'amour d'Alcandre pour Alcidiane. Chacun porte à ſes pieds, les preſens qu'il y a deſtinez; & cette fête ayant duré aſſés de tems pour prouver à la Reine le zele & l'ardeur de ſon amant. Elle lui en marque ſa reconnoiſſance, elle rentre dans ſon Palais avec Felicie, & le Prince ſe retire avec ſes Aſſiriens.

Fin du premier Acte.

Alcidiane toujours occupée du deſſein qu'elle a d'éprouver l'amour d'Alcandre, & de connoître s'il eſt veritablement digne d'elle, ne penſe qu'aux moyens d'executer ſon projet. Mais plus elle eſt prête à le voir commencer, & plus elle craint qu'il ne réüſſiſſe trop bien pour ſon repos. Cependant, comme elle ne peut douter de la magnificence d'Alcandre, par les preſens qu'elle en vient de recevoir, elle veut être auſſi certaine de ſa fidelité. C'eſt dans cette agitation qu'elle commence le ſecond Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre represente une Forêt.

ALCIDIANE seule.

Sombre Forêt, aimable solitude,
Donnez moi, s'il se peut, votre tranquilité,
Ou partagez l'inquietude
Dont mon cœur se trouve agité.
Je vais bien-tôt éprouver ce que j'aime,
Je vais sçavoir s'il est constant:
Mais helas! ma peine est extrême;
Je crains de voir son changement.
Et mon ame éprouve elle-même
Le plus cruel tourment.
Sombre Forêt, aimable solitude,
Donnez-moi, s'il se peut, votre tranquilité,
Ou partagez l'inquietude
Dont mon cœur se trouve agité.

SCENE II.

ALCIDIANE, FELICIE.

FELICIE.

VOus venez ſeule ici, vous plaignez-vous d'Alcandre,
Votre cœur n'eſt-il pas ſatisfait de ſes feux;
Vous ſçavez que le ſien eſt auſſi genereux
Qu'il eſt pour vous ſincere & tendre.

ALCIDIANE.

On poſſede ſouvent la generoſité,
Et quelque fois la ſeule vanité
Porte les cœurs à la magnificence.

FELICIE.

Vous cherchez à vous tourmenter;
Croyez-moi, vous devez dompter
Les ſoupçons qui troublent votre ame.

ALCIDIANE.

Non, je veux éprouver ſa flamme,
Chercherois-tu de vains détours
Pour me refuſer ton ſecours.

FELICIE.

Ah! ſans me faire une mortelle offence,
Vous ne pouvez douter de mon obéiſſance.

Dub.

FELICIE.

Mais craignez d'éprouver l'amour,
De votre amant menagez la conſtance:
Et de ce Dieu redoutez en ce jour

Une trop fatale vengeance.

ALCIDIANE.

Ne crains point d'éprouver l'amour,
De mon amant fais moi voir la constance ;
Si je ne veux éprouver en ce jour
Une trop fatale vengeance.

FELICIE.

Hé bien ! vous le voulez, il faut vous obéïr !
Heureuse, si l'amour ne veut pas vous trahir ?
Tandis que des enfers, j'évoque la puissance,
Eloignez de ces lieux, votre auguste presence.
Vous me voirez bien-tôt suivre vos pas,
Et par mon art devenuë invisible,
Je vous rendrai témoin, si pour d'autres apas
Le cœur de votre amant peut devenir sensible.



SCENE III.

FELICIE seule,

TOi, qui veux usurper le pouvoir de l'amour,
Pour n'embraser les foibles ames ;
Que de l'ardeur des plus funestes flammes,
Asmodée à ma voix, quite le noir séjour,
Il faut seduire l'innocence,
Porter un cœur à l'inconstance :
Lui lancer tes barbares traits.
Briser ceux d'un amour tendre,
Et l'engage , le forcer à se rendre
A de nouveaux attraits.
Mais qu'elle obscurité vient ici se repandre,
Je n'en sçaurois douter, ma voix s'est fait entendre.

SCENE IV.

ASmodée & les Demons de sa suite, sortent des enfers envelopez d'une vapeur épaisse qui obscurcit entierement la clarté du jour.

ASMODE'E.

Tes accens m'ont frapé, par mon empressement
Tu peux juger en ce moment,
Du desir que j'ai de te plaire.
Explique toi ! que faut-il faire ?
Parle promtement.

FELICIE.

Notre Reine aime Alcandre, & ce Prince l'adore ;
Mais malgré sa sincere ardeur,
L'incredule aujourd'hui veut éprouver encore
La fidelité de son cœur.
C'est à toi seul à remplir son attente,
Alcandre à chaque instant vient rever en ces lieux :
Par ton pouvoir fais paroître à ses yeux
Les dangereux attraits d'une beauté touchante.

ASMODE'E.

Demons, vous qui suivez mes pas,
Hâtez-vous de me satisfaire,
Construisez en ces lieux, un jardin plein d'apas,
Qu'il soit formé de tout ce qui peut plaire.
Démons ? vous qui suivez mes pas !

Hâtez

Hâtez-vous de me satisfaire.

Les Démons construisent en dansant, un jardin superbe & magnifique, orné de plusieurs lits de gazons, sous des portiques de fleurs.

ASMODE'E.

Sur ce gazon presentement
Faisons paroître une Nymphe charmante;
Et que de mille attraits sa jeunesse brillante;
Contraigne Alcandre au changement.

Asmodée donne un coup de son Javelot sur un de ses lits de verdure, sur lequel paroît aussi-tôt une Nimphe jeune & belle, ensevelie dans un profond sommeil.

Asmodée à sa suite.

Et vous devenez invisibles :
Et lorsque cette Nimphe aura besoin de vous
Sous les traits séducteurs des charmes les plus doux;
Transformez vos formes terribles.

Asmodée, Felicie & les Démons disparoissent.

SCENE V.

Une Musique douce & tendre, entretient la Scene.

Alcandre vient en rêvant.

Où suis-je! & quel enchantement
M'a pû faire écarter de ma route ordinaire,
J'ai crû porter mes pas dans un bois solitaire.
Et je trouve un Jardin charmant.

De mille oiseaux sous ces feuillages
On entend les voix tour à tour:
Ils semblent disputer dans leurs touchans ramages
La gloire d'habiter cet aimable séjour,

Chantez oiseaux, chantez, je viens pour vous entendre,
Celebrez à l'envi les douceurs de l'amour;
Vous ne sçauriez rien exprimer de tendre,
Que mon cœur enflammé ne ressente en ce jour.

Mais quel objet se presente à ma vûë,
Venus du haut des Cieux
Seroit-elle exprès descenduë
Pour reposer en ces lieux?

Si ce n'est elle, il faut que ce soit Flore;
Mais quel que soit l'éclat de sa beauté,
Celle dont je suis enchanté:
Par ses apas l'emporte encore.

Pour ne point troubler ſon repos
Je vais porter ailleurs ma tendre inquietude,
Rien ne peut adoucir mes maux,
Que l'objet de ma flamme, ou bien la ſolitude.

Comme Alcandre eſt prêt à ſortir, la Nimphe ſe reveille & l'arrête.



SCENE VI.

ALCANDRE, LA NIMPHE.

LA NIMPHE.

Alcandre demeurez, ces lieux ſont faits pour vous,
Dans votre ſort un Dieu qui s'intereſſe,
Les a remplis des charmes les plus doux,
Pour diſſiper votre triſteſſe.

ALCANDRE.

J'ignore de quel Dieu j'attire le ſecours :
Mais, ſi le Ciel à me ſervir s'empreſſe,
Il faut que vous ſoyez vous-même la Déeſſe
Dont la pitié s'intereſſe à mes jours.

LA NIMPHE.

Non, non, je ne ſuis point Déeſſe,
Et ma ſeule immortalité
N'eſt que dans la fidelité
Dont vous aſſure ma tendreſſe.

ALCANDRE.

O Ciel !

LA NIMPHE.

Vous vous troublez, Alcandre, je le vois !
Mais enfin il faut vous instruire,
Que l'Amour aujourd'hui, de concert avec moi,
Dans ces lieux a sçû vous conduire.
Touché du destin rigoureux
Que vous prepare une Reine inhumaine,
Ces Dieux favorables à mes vœux,
Par mes mains vous presentent une plus douce chaîne.

ALCANDRE.

Quand l'Amour contre moi lanceroit tous ses traits,
Ils ne pourroient blesser mon ame.
Il a sçû l'embraser d'une trop vive flamme
Pour esperer de l'éteindre jamais.

LA NIMPHE.

Soyez sensible à ma tendresse,
Si mes foibles attraits ne parlent pas pour moi ;
Ah ! de l'ambition suivez la fiere loi,
D'un état florissant, souveraine maitresse,
Je puis par mon hymen, vous en faire le Roi.

ALCANDRE.

Pour vous donner mon cœur, est-il encore à moi,
A vos divins appas, mon respect rend hommage ;
Je connois tout le prix de vos dons précieux,
Mais helas, une autre m'engage ;
Je ne puis meriter un sort si glorieux.

LA NIMPHE.

C'est pour vous seul, qu'Alcidiane est cruelle,
D'un rival en secret, elle aprouve l'ardeur.

ALCANDRE.

Ah ! s'il est vrai, j'en mourrai de douleur ;
Mais du moins je mourrai fidelle.

Ensemble.

Eteignez d'inutiles feux,
Prenez une chaîne nouvelle ;
Ne rendez pas votre sort malheureux,
En brûlant pour un cœur rebelle,
Eteignez d'inutiles feux,

Prenez une chaîne nouvelle.

ALCANDRE.

Ah ! laissez-moi quitter ces lieux ,
On ne peut sans danger vous voir & vous entendre ;

LA NIMPHE.

Tu n'en sçaurois sortir ! ô trop ingrat Alcandre ,
Je suis maitresse de ton sort.

ALCANDRE.

Qu'entens-je ! ô Dieux , donnez-moi donc la mort !

LA NIMPHE.

Mon amour contre moi sçait trop bien te défendre ,
Pour attirer le tien , je vais tout entreprendre.
Venez tendres Plaisirs , venez aimables Jeux ,
Contraignez cet ingrat à repondre à mes vœux.

Les Démons déguisez en Nimphes & en Plaisirs, forment des danses & des chants, pour contraindre Alcandre au changement. Mais ce Prince impatient de quitter cette enchanteresse, se leve avec précipitation de l'endroit où il étoit assis , & fait un effort pour s'en aller.

ALCANDRE.

Vous m'arrêtez en vain , ma flame & ma constance
Bravent ici votre puissance.

Il sort :

LA NIMPHE.

Alcandre. . . . .

Felicie paroît , & la touche de sa baguette.

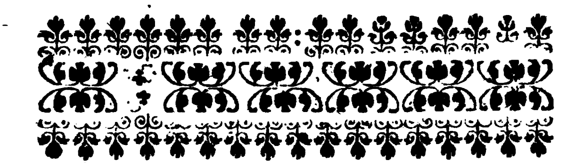
Arrête , c'est assez :
Rentre dans le néant , tu n'ès plus nécessaire.

Que tout rentre en ces lieux, dans sa forme ordinaire ;
Et vous, fuyez Démons ! allez, obéissez.

La Nimphe s'évanouït, & les Démons disparoissent.

Fin du second Acte,





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE Théatre devoit representer le Temple de la Gloire, Alcidiane contente de la fidelité d'Alcandre, ne cherche plus à l'éprouver que sur sa valeur ; & malgré les conseils de Felicie, qui la presse de suivre son penchant en épousant ce Prince, elle la prie encore de se servir de son art magique, pour lui faire connoître le courage d'Alcandre. Le grand Prêtre du Temple de la Gloire, étant frere de Felicie, est engagé par elle à rendre un oracle tel qu'elle le souhaite, lors que la Reine viendra le consulter sur

le choix d'un époux. Toutes leurs mesures étant prêtes, la Reine fait assembler tous les Grands de sa Cour, & leur déclare qu'elle ne prendra point d'époux que la Gloire ne lui ait nommé celui qui est destiné à cet honneur. Orcame & Dorimont ayant formé une conspiration contre Alcandre qu'ils croyoient infaillible, consentent que la Gloire decide de leur sort; ainsi tout étant d'accord, Alcidiane presente l'encens sur l'Autel de la Gloire, & le grand Prêtre ayant reçû sa demande, paroît agité d'un transport divin qui lui fait prononcer pour oracle, que la Gloire ordonne à la Reine de mettre la Couronne sur la tête de celui qui aura le courage de l'ôter de dessus celle d'un lion terrible qui paroît à l'instant aux pieds du grand Prêtre. Cette vûë fait frémir l'assemblée, quoique cet animal soit attaché à l'Autel avec un anneau d'or qui ne peut être détaché sans péril, que du grand Prêtre. La Reine regarde ses Amans, & leur dit, que leur sort est entre leurs mains, &

que soumise à la Gloire, elle épousera sans balancer le vainqueur du Lion. Orcame & Dorimont s'excusent de ce combat, en disant qu'ils n'ont que faire d'exposer leur vie pour une Couronne que leur naissance leur donne sans difficulté: qu'ils consulteront des Dieux plus équitables que la Gloire, & qu'ils ne veulent point de la main de la Reine à ce prix. Alcidiane qui connoissoit leur peu de courage, les voit sortir du Temple sans leur faire le moindre reproche; & comme elle est prête à croire que personne ne voudra combattre le Lion, & qu'elle doit garder sa liberté, Alcandre se jette à ses pieds pour obtenir d'elle la grace d'entrer en lice avec cet adversaire. La Reine fait semblant d'hésiter: mais le grand Prêtre ayant dit que la Gloire ne peut être satisfaite si le sang du Lion ou celui de son ennemi ne teignent la terre, elle consent que le Prince le combatte, & jure de lui donner sa foi s'il sort vainqueur. La Reine se retira, le Temple disparoît & le Lion détaché, reste

àvec Alcandre. Cet animal paroît attendre que son ennemi l'attaque, Alcandre ne balance point à le faire, le combat est long & sanglant. Mais enfin la valeur d'Alcandre triomphe de la fureur du Lion. Son épée lui perce le cœur, & l'ayant fait mordre la poussiere, il l'aproche & lui détache de dessus la tête une Couronne de diamants. Il n'a pas plutôt achevé sa victoire, qu'on entend le bruit de mille instrumens differents qui semblent célebrer la gloire d'Alcandre; tous les peuples de l'Isle Fortunée viennent le feliciter & le reconnoître pour leur Roi. Mais Alcandre impatient de porter la Couronne aux pieds d'Alcidiane sort dans l'intention de se rendre près d'elle, lors qu'on entend un bruit d'armes qui annonce qu'Alcandre est attaqué. La Reine effrayée arrive, & demande ce qui peut causer les cris qu'elle entend, lors que Felicie vient lui annoncer qu'Orcame & Dorimont soutenus de plusieurs de leur parti avoient attaqué Alcandre, qui quoique seul & sortant

d'un combat penible, les avoit vaincus percez de coups, & fait fuir le reste ; qu'il alloit bien-tôt paroître à ses yeux: mais qu'elle exigeoit d'elle pour recompense de l'avoir servie avec exactitude de ne plus faire languir Alcandre ; qu'elle connoissoit sa generosité, sa fidelité & son courage, puis qu'ignorant que le Lion fût enchanté, il l'avoit combatu comme veritable : & que quand elle auroit quelque suspiscion sur une action où la seule magie avoit eu part, elle devoit se rendre à celle qu'il venoit de faire en triomphant avec tant d'éclat de ses rivaux : que sans doute le Ciel lui avoit suscité ce nombre d'ennemis pour faire briller sa valeur autentiquement dans un péril réel, & qu'il n'avoit évité que par la grandeur de son courage; la Reine ne pouvant plus balancer à le choisir pour époux, accorde à Felicie ce qu'elle lui demande. Alcandre paroît suivi de ses Officiers & d'un grand nombre des sujets d'Alcidiane. Comme ce Prince se justifie à la Reine d'avoir été

obligé de combattre Orcame & Dorimont pour défendre sa vie, Alcidiane l'interromt pour l'assurer qu'elle lui pardonne aisément de l'avoir défaite de deux sujets ambitieux & rebelles; & que puisqu'il s'est montré le seul digne d'elle, elle ne veut plus differer son bonheur. Et l'acte finit par leur hymen celebré des deux peuples qui témoignent leur joie par leurs chants & leurs danses.

Voilà, Madame, le plan du Divertissement que je m'étois proposé de faire, si le tems & les ocasions me l'eussent permis.

Puisque je commence à vous entretenir de ma Prose : je vais continuer en vous faisant part d'une Nouvelle que je m'étois proposée de mettre au jour dans un autre endroit que celui ci. Mais l'extrême envie que j'ai de vous plaire me l'y fait placer avec plaisir; je souhaite qu'elle puisse vous en donner.

NOUVELLE AMERIQUAINE.

LA nouvelle France ou le Canada, est un vaste Pays dans l'Amerique Septentrionale, Jean Vairezan qui la découvrit en prit possession en l'année 1525. au nom de François I. Roi de France. En 1534. Jacques Cartier y établit des Colonies, qu'on augmenta jusques en 1562. autant que les troubles de la France le pûrent permettre. Les guerres étrangeres & civiles qu'elle eut à soutenir sous les Regnes d'Henri II. de François II. de Charles IX. & d'Henri III. furent autant d'obstacles pour l'avancement de cet établissement. Mais lors que Henri le Grand eut vaincu ses ennemis, & calmé le dedans de l'Etat, on songea sérieusement à donner du secours aux François qui étoient dans le Canada; ainsi on y envoya du monde en 1604. pour resister aux Na-

tions Sauvages, qui les harceloient continuellement. On avança même vers la partie Occidentale, qui peu à peu en differens tems nous a fait découvrir la Louisiane ou Missisipi. Les guerres & la minorité de Louis XIII. & celle de Louis XIV. firent encore négliger ce Pays : mais après la paix des Pirenées, le Conseil de France résolut de fortifier la Ville de Quebec. Pour cet effet on y envoya des Troupes reglées, entre lesquelles étoit le Regiment de Carignan. Quantité d'Ouvriers de tous Métiers, des femmes en grand nombre & beaucoup de Marchands qui s'y établirent, donnerent la forme au Commerce regulier que les François ont avec toutes les Nations de ce vaste Continent, par le moyen de la Navigation que l'on fait de la Riviere de S.Laurent, & par les grands Lacs que traverse cette fameuse riviere, la plus grande de l'Univers.

La Ville de Quebec fut bâtie sur les bords Septentrionnaux de cette ri-

viere, bien fortifiée, avec titre d'Evêché, qui ne releve que du Saint Siege; elle est située au 308. dégré 17. minutes de longitude, & au 46. degré 55. minutes de latitude Septentrionnale. Les plus grands Vaisseaux viennent mouiller sous ses murailles.

Elle est le lieu de la residence du Gouverneur General : elle a un College de Jesuites, un Couvent de Religieuses & un de Recolets.

La Riviere de Saint Laurent qui n'est encore connuë des François que depuis son embouchure jusques aux Lacs de Tracy & des Illinois, a son cours du Sud Ouest au Nord-Est. Tous les Pays qu'elle traverse sont connus sous le nom de Canada ou nouvelle France, subdivisée sur ses bords en plusieurs Nations.

Les François y ont fait de grands établissemens, comme Tadousac & Sillery, les rivieres Richelieu, Montreal & plusieurs autres, deviennent chaque jour plus considerables, le terroir y est bon, les forêts pleines de

bœufs ſauvages, des Oriqueaux, des Cerfs & d'autres ſortes de fauves & de gibier; les Rivieres & les Lacs abondent en bons poiſſons; les habitans du Pays, ſurtout les Hiroquois ſont braves & adroits, mais cruels à leurs ennemis juſques à la barbarie.

Deux Officiers du Regiment de Carignan, l'un apellé Létuin, & l'autre Beneville, s'étant trouvez en Canada lors que ce Regiment fut caſſé, prirent la reſolution d'y reſter, & d'entrer dans le Négoce. Comme ils étoient liez d'une étroite amitié, ils joignirent leur fortune, ſe marierent, & s'étant établi des correſpondances à Bordeaux, à la Rochelle & à Saint Malo, ils furent aſſez heureux pour ſe voir très-riches l'un & l'autre dans l'eſpace de dix ans, Létuin s'étoit établi à Montreal, & Beneville à Quebec.

Leur amitié & leur ſocieté dura même juſqu'après la mort de Létuin, qui par ſon Teſtament laiſſa à Beneville la tutelle d'un fils qu'il avoit eu

de ſon mariage. Ce tendre ami ne trompa point l'eſpoir de Létuin ; il accepta le Teſtament, & continua ſon commerce de moitié avec ſon pupille qu'il fit venir à Quebec, & confia le ſoin de ſon éducation aux Peres Jeſuites de cette Ville, qui n'eurent pas de peine à lui aprendre toutes les ſciences néceſſaires à un homme de condition.

Le jeune Létuin étoit bien fait, aimable, il avoit le cœur bon, des ſentimens nobles & relevez, & joignoit à cela un eſprit doux, ſolide & penetrant. Avec de ſi heureuſes diſpoſitions, les Jeſuites en firent bientôt un Cavalier parfait. Lorsque Beneville le trouva tel, il le retira des mains des Jeſuites, & l'introduiſit chez le Gouverneur, qui fut charmé de ſon eſprit & de ſa bonne mine.

Beneville avoit une fille âgée de douze ans, très belle, & dont il cultivoit l'eſprit avec un ſoin extrême, il l'avoit deſtinée dans ſon cœur au jeune Létuin, & il vit avec un plaiſir

inexprimable que leurs cœurs parurent être d'accord avec ses intentions. En effet, cette aimable fille que l'on nommoit Leonore & le jeune Létuin, ne se virent pas long-tems sans avoir l'un pour l'autre cette sorte d'estime & de confiance, qui prédit toujours un amour tendre & délicat ; & quoi qu'ils ne fussent pas d'un âge assés mûr pour connoître eux-mêmes la force de leurs sentimens, Beneville que l'experience rendoit habile, entrevit avec joie une forte tendresse au milieu de leur innocence, & la fortifiant de tout son pouvoir, il devint leur confident, & fut toujours leur arbitre dans les petits démêlés qui leur survenoient.

Ils étoient inséparables, & l'amour s'étant dévoilé à leurs yeux, ils sentirent & connurent qu'ils s'aimoient autant qu'ils étoient aimables.

Lorsque Beneville fut assuré de la solidité de leur inclination, & que sa fille eut atteint quinze ans & Létuin dix-huit, il songea sérieusement à les

unir par des liens indissolubles.

La proposition qu'il leur en fit les combla de joie : ainsi le mariage fut arrêté & sçû de tout ce qu'il y avoit de gens de condition à Quebec qui voulurent assister à leurs accordailles.

La fête fut celebrée avec pompe, les grands biens que Beneville avoit amassez n'y furent pas épargnez : & l'on vit pour la premiere fois dans ce nouveau Monde, l'homme de condition devenu Négociant, donner des fêtes qui en faisant paroître sa magnificence, faisoient encore mieux voir la noblesse, la grandeur & le goût qu'on retient presque toujours d'une naissance élevée.

Cette premiere ceremonie étant achevée, Beneville trouva nécessaire pour les interêts des deux Amans, d'aller regler les affaires qu'ilsavoient à Montreal avant la conclusion du mariage. Quoique ce retardement fût sensible à Létuin aussi bien qu'à Leonore, la raison qui les guidoit en tout les y fit consentir, Beneville les ayant

assurez que leur union y seroit consommée : il fut donc resolu de partir, on s'embarqua sur la riviere de Saint Laurent dans des Canots, voiture très-fragile, n'étant formés que d'écorce de bouleau, mais en usage dans le pays.

Cet embarquement étoit composé de Beneville, des deux Amants, de deux amies de Leonore, de huit amis communs, & de six domestiques, ils partirent de Quebec en remontant la riviere de Saint Laurent pour Montreal ; leur Navigation fut heureuse les quatre premiers jours ; mais le cinquiéme jour il s'éleva un vent de Nord-Ouest si terrible, qu'il fallut gagner les bords & débarquer.

Beneville & Létuin firent construire des baraques le mieux qu'il leur fût possible, le bois ne manquant pas dans ce pays-là, on tira les canots à terre & l'on se réjouit autant que le lieu le pouvoit permettre en attendant le retour du beau-tems. Il arriva ; mais lors qu'on travailloit à se rembarquer

ils furent découverts par un parti de guerriers Iroquois, avec qui les François étoient en guerre; nos gens étoient bien armez, ils se retrancherent derriere leurs Baraques, & se défendirent vigoureusement, & surtout le jeune Létuin qui tua de sa main plusieurs de ces Sauvages. Mais malgré toute sa valeur, la partie n'étant pas égale il fut blessé en trois endroits differens, & mis hors de combat. Alors les Iroquois envelopperent le reste de toutes parts & en firent un carnage horrible. Un ami de Létuin nommé Boncourt, qui avoit toujours combattu à ses côtez, l'ayant vû tomber, & jugeant qu'il n'y avoit pas d'espoir de pouvoir vaincre dans l'état où ils étoient profita du désordre où les Sauvages mettoient cette malheureuse Troupe, pour charger Létuin sur ses épaules: & quoiqu'il fût blessé lui-même, son amitié lui donna assez de force pour s'enfoncer dans le plus épais des bois, & de s'y cacher. Tandis qu'il s'occupoit à faire revenir Létuin de la foi-

blesse que lui causoit la perte de son sang, & qu'il se servoit de toute son industrie pour accommoder ses blessures, les Barbares mettoient à mort tout ce qui s'opposoit à eux, nul n'échapa à leur fureur, & lorsqu'ils se virent sans ennemis, ils chercherent dans les baraques si le butin repondoit à leurs esperances. Cette recherche les conduisit bien-tôt dans celle qui renfermoit Leonore & ses deux amies: ces trois belles personnes étoient évanouïes, & quoique la pitié ne soit pas ordinaire aux Iroquois, la vûe de ces jeunes beautés leur donna bien plus de joye que ce qu'ils avoient trouvé. Ils ne s'embarrasserent point de leurs foiblesses, & les enleverent avec empressement; chargés de cette proye, ainsi que de tout ce qu'ils pûrent emporter, ils regagnerent promtement la route de leurs habitations.

Cependant Boncourt étant parvenu à faire revenir la connoissance à Létuin, & s'étant mutuellement aidés à panser leurs blessures, ils se trouve-

rent à quelques heures de là en état de se transporter au lieu du combat. La douleur de Létuin fut excessive en voyant tous ses amis morts & mourans, & sur tout lors qu'il aperçût Beneville dans le nombre de ces infortunez. Mais quel fut son désespoir, quand il courut aux Baraques de n'y plus trouver Léonore & ses amies. Tout ce que l'amour & la douleur peuvent inspirer dans une semblable occasion, se firent voir en ce moment dans les paroles & les actions de ce malheureux amant. Boncourt ne fut pas moins touché que lui de ce nouvel accident: une des compagnes de Leonore avoit touché son cœur, & il s'étoit flaté que l'amitié de Létuin lui auroit été favorable, dans le dessein qu'il avoit de s'en faire aimer & de l'épouser. Mais comme sa passion ne faisoit que de naître, elle lui laissoit encore assez de sang froid pour suivre les mouvemens de la raison.

Il l'employa toute entiere à consoler son ami, en lui representant avec

force qu'il étoit inutile de perdre du tems en regrets superflus, qu'il falloit courir aux remedes, & que puisque ces blessures ne lui permettoient pas d'agir par lui-même, il ne devoit songer qu'a retourner à Quebec pour envoyer promptement des Troupes sur les pas des Sauvages qui avoient enlevé Leonore & ses amies. Un discours si sensé remit un peu le calme dans l'ame de Létuin : il aprouva le conseil de son ami, & après avoir donné aux morts une sépulture telle que le lieu le pouvoit permettre, ils se servirent d'un Canot que les Sauvages avoient laissé sans le briser, pour retourner à Quebec. La triste nouvelle qu'ils y apporterent mit toute la Ville en larmes; on envoya des Troupes pour trouver le Parti qui avoit enlevé Leonore & ses amies, qui étoient des plus considerables de Quebec, ou pour faire des prisonniers qui pussent faciliter un change. Mais tous ses soins furent inutiles, les Troupes revinrent sans avoir rien, & Letuin se trouva plus

malheureux

malheureux que jamais ; cependant l'espoir ne l'abandonna point, & se voyant entierement gueri de ses blessures il ne songea plus qu'à chercher des moyens pour tirer Leonore des mains des Sauvages.

Il communiqua son dessein à Boncourt, qui l'aprouva, & l'y encouragea, s'offrant à le suivre par tout, autant par son amitié pour lui que par l'amour que l'amie de Leonore lui avoit inspiré ; & que le malheur de cette belle personne sembloit augmenter par les difficultez qu'il y avoit à l'en tirer.

Ils mirent ordre à leurs affaires, & s'étant chargez d'un grand nombre de Marchandises à l'usage des Sauvages ; ils partirent de Quebec, remonterent la riviere de Saint Laurent jusques au Laç de Frontenat, & furent delà chez les Nations alliées à la France, où ils aprirent que le Chef du Parti des Iroquois qui avoit causé leur malheur, avoit eû pour son partage du butin, les trois jeunes personnes dont ils étoient en peine, & qu'il en avoit un soin extrême.

Cette nouvelle fit trembler les deux amants, & il s'en falut peu que la jalousie ne fit sur eux ce que la douleur n'avoit pu faire. Mais lorsqu'ils eurent fait reflexion sur une Loi severe & religieusement observée parmi les Nations Iroquoises, ils se rassurerent. En effet il est défendu aux hommes sous des peines rigoureuses, de faire la moindre violence à une femme soit libre ou esclave ; il est seulement permis aux jeunesSauvages d'aller la nuit dans la Cabane de celle dont il sont amoureux se presenter à elle, tenant une bougie alumée à la main, & si la Dame soufle la lumiere, c'est le signal de son bonheur: mais si après l'avoir regardé elle détourne la vûë avec dédain, l'amant est obligé de sortir sans chercher d'autres voies,pour se la rendre favorable. Cette Loi qui mettoit Leonore & ses Compagnes à l'abri des insultes des Barbares, remit aussi le calme dans l'esprit de Létuin & de Boncourt ; bien persuadez que pas une des trois n'étoit capable d'éteindre

la bougie, Létuin fit tant par ses perquisitions, & il remua tant de ressorts qu'il engagea un jeune Guerrier de la Nation des Miamis qui connoissoit le Maître de Leonore à lui porter de ses nouvelles, & l'assurer qu'il employoit tous ses soins à la tirer du triste état ou leur malheureux sort l'avoit reduite.

Ce jeune homme s'aquita de sa commission avec adresse& raporta àLétuin des marques certaines qu'il avoit satisfait à son engagement avec fidelité. Leonore l'instruisant par sa bouche de l'état où elle étoit avec ses compagnes, Létuin & Boncourt se consulterent, & après bien des projets inventez de part & d'autres,ils prirent la resolution de feindre de vouloir s'établir dans la nouvelle Yorç.

Et comme les Anglois étoient en paix avec ces Sauvages, ils espererent par le moïen du Negoce, pouvoir aller jusques au canton ou étoient leurs Maîtresses. Ce projet étoit hardi & perilleux, mais l'amour veritable n'en-

visage point de plus grand malheur que la perte de l'objet aimé, & tout paroît facile pour parvenir à son bonheur.

Nos amants prouverent la force de cette verité, par la promtitude avec laquelle ils executerent leur dessein ; ils revinrent à Quebec, & arriverent dans cette Ville avec quantité de belles Pelleteries qu'ils avoient négociez avec les Nations qui venoient de quitter.

Leur premier soin fut d'amasser beaucoup de Marchandises, & d'en faire charger un Vaisseau sans rien communiquer de leur intention à qui que ce fût ; lorsque tout fut prêt, ils descendirent la riviere de S. Laurent jusques à son embouchure, & ayant mis en Mer ils arriverent en peu de jours à la nouvelle Yorc, ou ils furent reçûs avec joie du Gouverneur, qui leur donna une Maison. Ils firent débarquer leurs Marchandises & persuaderent aisément aux Anglois qu'ils

venoient s'établir parmi eux pour toujours.

Létuin avoit connu à Quebec un nommé Bulton, qui y avoit été envoïé par son pere chez un Marchand, pour aprendre le François & la Langue Algonkine, qui est en usage chez les peuples de ce continent; le Marchand de Quebec avoit aussi envoïé son fils chez le pere de Bulton, pour y aprendre l'Anglois; troc qui se fait ordinairement entre les Marchands de differentes Nations. Bulton étant de retour chez son pere, Létuin fut le voir; ils renouvellerent leur amitié, & l'Anglois ayant instruit Létuin de cent choses nécessaires à son établissement pretendu à Yorc, il lui communiqua le dessein qu'il avoit d'aller négocier chez les Iroquois, puisqu'il avoit toutes les Marchandises propres à l'usage de ces Sauvages.

Bulton voulut être de la partie & le pressa d'exécuter son projet, Létuin qui avoit ses raisons pour être encore plus impatient que lui, ne tarda

pas à le satisfaire ; ils partirent ensemble avec le fidele Boncourt. Lorsqu'ils furent arrivez chez les Sauvages, ils y commencerent leur traite, & la firent si avantageusement pour les Iroquois, qu'ils furent charmez d'avoir affaire à ces jeunes Marchands, & surtout avec Létuin, qui ayant dessein de s'attirer leur confiance, & leur amitié, leur faisoit des presens à chaque instant.

Le bruit de cette generosité se repandit bien-tôt dans les cinq cantons des Iroquois, & chacun d'eux souhaitoit avoir affaire à ces genereux Négocians. Ils arriverent enfin au canton où demeuroit le guerrier qui avoit en sa puissance Leonore & ses Compagnes. A peine l'amoureux Létuin avoit-il assez de force pour cacher ce qui se passoit dans son ame, ses yeux marquoient de tems en tems à Boncourt sa joie, sa crainte & son esperance, c'étoit la seule façon dont il l'entretenoit en presence de Burlton, auquel ils avoient caché avec soin le secret

de leurs cœurs.

Le Maître des belles Esclaves ne sçût pas plutôt que les jeunes Marchands arrivoient, que comme Chef du canton il vint au-devant d'eux. Le Sauvage leur presenta le Calumet en signe de paix, & après qu ils y eurent fumé ensemble, il les mena dans sa Cabane qui étoit belle & spacieuse. Létuin y vit sa chere Leonore & ses deux Compagnes, Themire & Isabelle. Leonore qui s'étoit bien doutée par tout ce qu'on lui avoit raporté de ces Marchands, qu'il y avoit quelque stratagême de son amant caché la-dessous, fut assez prudente pour ne pas faire éclater sa joie : & s'étant même un peu éloignée avec ses deux amies, afin que les Sauvages ne s'aperçûssent point de leur trouble, elle fit connoître à Létuin par des regards perçants, son amour & sa crainte, ses yeux y repondirent avec ardeur ; & comme ce langage est trop délicat pour des Sauvages, ils ne s'aperçûrent point de cette tendre intel-

ligence. Le Guerrier les regala à sa maniere, de tout ce qu'il avoit de meilleur. Létüin fit plusieurs marchez avec lui, qui furent si fort à l'avantage de l'Iroquois qu'il s'offrit à les accompagner dans les autres cantons, pour y faire leur traite.

Mais Létuin qui n'avoit pas dessein d'abandonner ce lieu si promtement, le remercia, & pretexta son refus sur ce qu'il attendoit d'autres Marchandises de la nouvelle Yorc, en ajoutant que lorsqu'elles seroient venuës il accepteroit son offre avec joie.

Cependant il ne négligea rien pour trouver les moïens d'entretenir Leonore, il ne perdoit pas la moindre des occasions qui pouvoit lui attirer l'amitié des jeunes Guerriers Sauvages, qui venoient visiter le Maître des belles Esclaves; il leur faisoit present des plus beaux fusils, de poudre & de plomb, choses prétieuses parmi ces peuples & dont ils se sérvent avec autant d'adresse & de justesse que les Européens.

Il ajoutoit à cela quelque brasse-de

Tabac de Saint Domingue, & plusieurs bouteilles d'Eau-de-vie, dont ils sont si fort avides qu'ils donnent tout pour en avoir : foiblesse que les Marchands de Canada savent parfaitement mettre à profit dans les differens trocs qu'ils font journellement avec les Nations de ce vaste Pays.

Ces guerriers alloient tous les jours à la chasse, & Létuin qui observoit le moment de parler en secret à Leonore, crut que ce tems étoit le seul favorable ; mais elle étoit si fort observée par les femmes Sauvages, que le Chef du canton avoit mis auprès d'elle & de ses compagnes, qu'il trouva plus de difficultez qu'il ne pensoit.

Cependant la fortune qui se plaît quelque fois à favoriser les amants, ayant mené les guerriers assez loin de leurs Cabanes pour ne pouvoir revenir que le soir, Létuin en voulut en profiter, & de concert avec Boncourt il offrit aux femmes Sauvages quelques bouteilles d'Eau-de-vie, qu'elles burent avec si peu de discretion, qu'a-

près avoir fait plusieurs extravagances, elles s'endormirent si profondement, qu'elles donnerent à nos amants le tems pour se dire tout ce qu'un amour tendre & passionné peut inspirer à des cœurs parfaitement unis.

Leonore & Létuin ne pouvoient trouver d'expressions assez fortes, pour faire entendre leur joie reciproque ; ils formerent cent projets differens pour se tirer des mains des barbares, & les plus justes mesures qu'ils prirent ne se terminerent qu'aux moyens de se revoir avec la même facilité.

Boncourt eut sa part du plaisir de cette entrevûë, par la satisfaction de voir l'aimable Themire approuver sa flamme, & par l'assurance qu'elle lui donna d'obéïr avec joie, si ceux de qui elle dépendoit lui ordonnoient de l'épouser ; ensorte que nos deux amans se retirerent dans leur Cabane, enchantez de leur bonheur.

Bulton qui n'avoit point eu connoissance de tout ceci, & qui les vit arri-

ver un peu tard, leur demanda en riant s'ils venoient de courir le Calumet : ils repondirent à cette raillerie avec esprit sans le désabuser, les Sauvages ne furent pas plutôt de retour de la chasse qu'ils manderent nos Marchands pretendus, pour être de leur régal, qui fut long & agréable à leur façon, surtout étant égayé par les bouteilles d'Eau-de vie, & de cet excellent Tabac de Saint Domingue, donné si gracieusement par Létuin, qui sût si bien captiver leurs cœurs qu'ils le consultoient sur leurs affaires les plus importantes.

Comme ces sortes de fêtes se repetoient souvent, Létuin ne manquoit pas l'occasion de voir Leonore, & Boncourt Themire. Cependant Bulton qui étoit toujours de ces festins, ne put voir si souvent Leonore sans prendre pour elle une violente passion : & son amour le rendant attentif à ses actions, il s'aperçût de son intelligence avec Létuin, il ne lui en témoigna rien pendant quelque tems.

Mais un jour étant tête à tête avec lui, il ne put s'empêcher de lui avouer qu'il étoit extrêmement amoureux de l'Esclave du Guerrier, & qu'il avoit pris la resolution de l'achepter à quelque prix que son maître voulût la mettre. Létuin fremit à ce discours, mais comme il étoit honnête-homme, il ne balança pas à lui declarer à son tour qu'il n'étoit venu à Yorc que pour celle dont il lui parloit, qu'il la regardoit comme sa femme, puisqu'elle lui avoit été donnée par son pere; ajoutant à cela le recit du malheur qui les avoit separés, & l'espoir qu'ils avoient de se réünir. Ainsi continua-t-il, j'espere mon cher Bulton, que l'amitié que vous m'avez jurée ne se démentira point en cette occasion, & qu'étoufant une passion qui ne peut jamais vous être heureuse, vous cesserez d'être mon rival pour rester mon ami.

Bulton quoique très-surpris de cette avanture, n'en fit rien apercevoir à Létuin, il feignit d'entrer dans ses peines, le remercia de sa confiance, &

lui promit qu'il convertiroit en parfaite amitié, l'amour que Léonore lui avoit inspiré. Létuin qui jugeoit du cœur de Bulton par le sien, l'embrassa & lui rendit mille graces d'avoir des sentimens si genereux.

Mais il ne l'eut pas plutôt quité qu'il forma le projet le plus terrible qui soit jamais entré dans le cœur d'un scelerat : la saison lui étant favorable pour l'executer, il n'y perdit pas un instant.

Lors que le printems arrive, les Sauvages Iroquois font une assemblée generale où ils déliberent de leurs affaires, qui roulent toujours sur la guerre & la chasse ; c'est là qu'ils disposent du nombre des guerriers qu'ils doivent envoyer à l'une & à l'autre, qu'ils divisent en plusieurs corps qui sont depuis 200. hommes jusques à 500. Ils n'ont pour tout équipage qu'un fusil chacun, du plomb & de la poudre, & une massuë en forme de pieu ; leurs chasses journalieres leur tiennent lieu de magasin. Mais ce qu'il y a de

surprenant c'est qu'ils vont souvent faire la guerre à quatre ou cinq cens lieuës de leurs Habitations, & qu'ils reviennent presque toujours heureux & chargez de butin. Pour leurs chasses ils vont du côté d'Occident, les bœufs sauvages venant paître dans la belle saison, dans ces immenses prairies qui sont le long de la riviere du Missisipi, là ils font baccaner leurs viandes; c'est-à-dire, sécher au soleil, s'en chargent & reviennent chez eux, où tout est mis dans des Magasins qui servent à l'entretien commun de toute la Nation.

Le perfide Bulton prit le tems de cette assemblée pour executer son barbare projet, il quitta Létuin & Boncourt sous des pretextes aparens, & se rendit au lieu ou se tenoit le conseil des Sauvages, qui n'est composé que de ceux qui ont passé cinquante ans, cet âge les dispensant d'aller à la guerre & à la chasse.

Bulton trouva en arrivant le eunes Sauvages dont il étoit connu par

pelotons autour de l'assemblée ; leur jeunesse ne leur permettant pas d'en approcher qu'à une certaine distance: & lorsqu'ils ont quelque chose à dire ou à proposer, ils font un signal, & attendent avec patience que les vieillards leur mandent de s'aprocher.

Bulton dit à ces jeunes Sauvages qu'il avoit un secret important à reveler à l'assemblée, qui interessoit le salut & la sûreté de toute la Nation Iroquoise.

On fit d'abord le signal le plus pressant, & sur le champ on envoya dire qu'on aprochât. Alors Bulton fut conduit par deux Sauvages, & introduit dans l'assemblée, à laquelle il dit que Létuin & Boncourt n'étoient point Anglois, qu'ils étoient François, & envoyez par le Gouverneur de Canada, pour découvrir le fort & le foible de leur Nation, & pour épier le tems que leurs Troupes s'éloignent, afin de venir à propos & sans péril détruire tous les Iroquois ; que l'un & l'autre étoient les seuls qui eussent échapé du com-

bat donné sur les bords du fleuve Saint Laurent, & qu'il ne demandoit pour recompense de cet avis que l'Esclave appellée Leonore, qui étoit entre leurs mains.

L'affaire fut trouvée trop sérieuse pour la négliger, on dit à Bulton qu'on délibereroit sur ce qu'il venoit de déclarer, & l'on dépêcha 50. Sauvages pour arrêter Létuin & Boncourt; mais comme ils n'arriverent qu'à nuit fermée, on remit leur interrogatoire au lendemain. Cependant Bulton se retira vers sa Cabane; comme il étoit prêt d'y entrer, il rencontra tous les jeunes Sauvages amis de Létuin, qui le ménacerent de le faire mourir si Létuin perissoit, & commencerent par lui reprocher la noirceur & la lâcheté de l'action qu'il venoit de faire.

Bulton connoissoit trop bien cette Nation pour ne pas trembler de leurs promesses, elles lui parurent autant d'Arrêts irrevocables, la crainte ou le remords le saisirent, & resolu d'éviter le sort dont il étoit si vivement me-

nacé, il se sauva la nuit du même jour, ne prenant que deux domestiques seulement, abandonnant toutes les Marchandises, & gagna pays le plus promtement qu'il lui fut possible.

Les gens de Létuin ayant divulgué le lendemain matin que Bulton étoit parti, cela fut porté à l'assemblée qui envoya plusieurs Partis pour le suivre. Les jeunes Sauvages amis de Létuin qui lui avoient fait le soir precedent de si sanglans reproches, furent du nombre de ceux qu'on depêcha après lui.

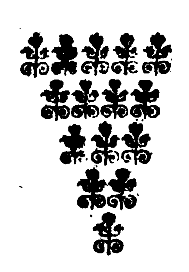
Ils se diviserent en plusieurs bandes, & prirent differentes routes pour ne le pas manquer. Quatre de ces Sauvages amis de Létuin, trouverent sa trace & le suivirent de si près, que quoi qu'il eut douze heures d'avance, ils le joignirent le troisiéme jour. Bulton fut le premier qui les aperçût, & ne les voyant que quatre, il prit le parti de se défendre, il les laissa aprocher à la portée du fusil, & fit tirer dessus par ses deux valets, qui coucherent par

terre un de ces Sauvages. Les autres voyant leur camarade mort, s'avancerent droit à Bulton, & le tirerent si juste, qu'il tomba mort sur la place; ses deux valets eurent le même sort; Le bruit des coups tirez ayant averti les autres Sauvages qui étoient à la quête de Bulton, ils ne tarderent pas à joindre ceux-ci qu'ils trouverent pleurant la mort de celui que les domestiques de l'Anglois avoient tué. Il n'y eut point de cruautez qu'ils n'exerçassent sur les cadavres de ces trois malheureux; après avoir assouvi leur rage ils les emporterent tous quatre, & les vinrent mettre au milieu de l'assemblée qui interrogeoit en ce moment Létuin & Boncourt, qui soutenoient avec fermeté que Bulton étoit un imposteur, qui par un motif de jalousie de Commerce avoit inventé ce moyen pour les faire périr, & s'emparer des Marchandises qu'ils avoient en societé. Les Sauvages du Conseil furent ébranlez par ces raisons, sans être parfaitement dissuadez.

Comme ils cherchoient à s'éclaircir, on aporta le cadavre du Sauvage, tous se leverent & pleurerent autour de lui en chantant la Chanson des morts. Ils firent allumer plusieurs feux, & permirent aux jeunes Sauvages d'entrer dans l'assemblée, où s'étant mis à chanter les louanges du mort, ils se jetterent sur les corps des trois Anglois, les mirent en pieces, s'en firent part les uns aux autres, les firent cuire sur des charbons, & ces miserables Antropophages les mangerent aux yeux de Létuin & Boncourt, qui craignoient encore quelque chose de plus funeste pour eux, s'attendant à être mangez tous vivans à la maniere de ces Nations barbares.

Quels termes peuvent être assés forts pour exprimer la cruelle situation de Leonore & de ses amies; elles étoient instruites de tout ce qui se passoit, & jamais perplexité ne fut plus terrible que la leur. Leonore prit vingt fois la resolution d'aller se jetter au milieu des Sau-

vages, expoſer ſa vie pour celle de ſon époux ; & ſans les conſeils & la prudence de Themire & d'Iſabelle, cette journée auroit vû couler plus d'un ruiſſeau de ſang. Le ſeul eſpoir qui lui reſtoit, étoit la tendre amitié qu'elle ſavoit que le Guerrier ſon Maître avoit pour Létuin. Et comme elle n'ignoroit pas qu'il avoit un grand pouvoir dans le Canton, non-ſeulement parce qu'il en étoit le Chef, mais encore par ſa valeur, qui étoit en grande eſtime parmi les Sauvages, elle ſe flatoit qu'il ne laiſſeroit pas perir un homme qui avoit trouvé le chemin de ſon cœur.



LETTRE.

JE ſuis charmée, Madame, des plaiſirs champêtres que la campagne vous procure. Je n'ai jamais douté que vous ne fuſſiez d'humeur à les goûter, vous connoiſſant une ſolidité d'eſprit capable de recevoir toutes les impreſſions qui portent à la veritable ſageſſe; mais en même-tems permettez-moi de vous dire que je ſuis très-afligée de voir que votre cœur ne ſuit pas les mouvemens de cet eſprit.

Vous vous êtes retirée du grand monde, pour accommoder vos affaires, & vous avez pris le tems de l'abſence de Monſieur de . . . . . . auquel vous devez être unie par une chaîne éternelle, afin de lui faire voir qu'il vous tient lieu de toutes choſes, & que le monde ne vous eſt rien ſans lui. Vous ſavez le ſujet de ſon éloigne-

ment ; vous l'aimez avec une éxacte fidelité, & ses Lettres vous assurent chaque jour de son amour & de sa foi.

Cependant on vous écrit, dites vous, que tandis que vous menez une vie presque languissante, il en méne une pleine d'agrément ; & que ce sont bien moins ses affaires qui le retiennent en Province, que les charmes d'une jeune personne à laquelle il paroît s'être attaché : & sur cet avertissement vous bâtissez un plan de malheurs, qui trouble votre repos & la tranquilité dont vous me faites une si belle description.

Non-contente de la douleur que vous ressentez, vous cherchez encore à l'augmenter, en vous refusant la satisfaction de vous éclaircir avec Monsieur de . . . . en lui mandant ce qu'on vous écrit, vous suffisant à ce qui paroît dans votre Lettre, d'être persuadée de la verité par les préssentimens que vous avez de votre infortune, & par la froideur qu'il vous semble entrevoir dans les plus fortes assurances de votre amant.

Et enfin ſans conſulter davantage, piquée d'un procedé ſi outrageant, vous formez la reſolution de revenir à Paris, d'y briller avec tous vos attraits, d'y voir grand monde & d'y feindre, même quelque attachement particulier, pour donner à votre tour de la jalouſie à Monſieur de .... pour l'obliger à revenir à vous, ou pour chercher des amuſemens qui puiſſent diſſiper votre mélancolie, & vous faire oublier un perfide, un ingrat, qui ne mérite plus que vous lui ſacrifiiez vos beaux jours, en vous renfermant dans une ſolitude qui vous fait penſer inceſſamment à lui.

En verité, Madame, je ne vous reconnois plus à de pareils ſentimens; la jalouſie m'avoit toujours paru la plus dangereuſe compagne de l'amour; mais je vous avoue qu'elle me la paroît encore davantage par les tenebres dont elle obſcurcit l'eſprit de la perſonne du monde la plus raiſonnable.

Vous me demandez mon avis avec empreſſement, ne doutant point que

je ne sois du vôtre, après une si noire trahison, voulant pourtant vous conformer au conseil que vous attendez de mon amitié; vous faites tort en ceci à trois personnes à la fois.

Premierement, à Monsieur de.... en le croyant si legerement un infidelle. A vous, en vous persuadant pouvoir mener une vie pareille à celle d'une coquette. Et à moi, Madame, en imaginant que j'aprouverai le désordre où votre aveuglement est prêt de vous conduire.

Je ne vous conseillerai rien: mais je vais vous peindre, le mieux que je pourrai, quels sortes de maux vous vous preparez; & lorsque vous en serez persuadée, vous prendrez tel parti qu'il vous plaira.

Pouvez-vous croire, Madame, que l'union qui est entre vous & Monsieur de..... soit à l'abri de l'envie, qu'il n'y ait pas des personnes interressées à la rompre, & que deux amants d'un mérite parfait puissent être sans rivaux & sans rivales. Pesez bien ceci, Madame,

dame, il y a long-tems que vous aimez & que vous êtes aimée ; des interêts de famille ont suspendu votre mariage, & des héritiers avides de part & d'autre, voient avec regret que votre sage conduite & la constance de Monsieur de ..... vont terminer cette grande affaire.

Mais comme on sçait que les traits qui portent au cœur, sont des blessures mortelles, on cherche le plus aigu pour vous fraper, esperant par là vous forcer à rompre des nœuds que votre gloire & votre bonheur, ne peuvent vous dispenser de rendre indissolubles.

Si vous écoutez votre ressentiment, & que sans vous éclaircir vous suiviez la route qu'ils enseignent, vous leur donnerez des armes contre vous. De quel œil Monsieur de .... pourra-t-il voir une femme si retenuë jusqu'à present, se livrer au grand monde.

Quelles couleurs pourra-t-il donner à l'attachement que vous voulez feindre ? le croira-t-il une feinte ? Non

Madame, il lui paroîtra la plus cruelle des veritez S'il est fidele, vous l'outragerez, & s'il ne l'est pas, bien loin de le ramener à vous, il profitera de votre pretendu changement, pour autoriser le sien...

Vous aurez donné prise à la médisance, vous aurez fait triompher vos ennemis, vous perdrez votre Amant, & votre passion restera d'autant plus vive, que l'objet vous en échapera. Voyez, Madame, dans quel gouffre de maux votre prévention va vous plonger : songez qu'une femme veritablement sage, doit éviter l'ombre du vice ; que plus elle a mené une vie reguliere, plus le moindre dérangement y fait du tort.

Tout le monde sçait ou pense que vous aimez Monsieur de..... & que vous en êtes aimée.

Chacun attend votre mariage pour justifier ce qu'il sçait ou ce qu'il s'est imaginé ; rien ne sçauroit distraire l'attention qu'on a sur vous : les uns souhaite votre bonheur, les autres l'en-

vient, & la plûpart le craignent.

Lorsqu'on a tant fait que de donner son cœur, qu'on croit l'avoir placé dignement, & qu'une longue suite d'années, a paru être les fondemens de notre passion, il faut les soutenir jusques à la mort, heureuse ou malheureuse.

C'en trop à la fois, que de livrer son cœur à un, & sa reputation à tous; mais comme on n'est pas maître du penchant qui entraîne vers un objet, je suis du sentiment que lorsque nous avons combattu, & que nous ne pouvons vaincre, de soumettre notre liberté pour jamais, & d'obliger notre vainqueur par une constance à toute épreuve, à devenir lui-même notre captif.

Si l'infidelité trahit notre esperance, je veux qu'une vie mille fois plus retirée que la premiere, cache aux yeux malins ma douleur & mon affront; la solide vertu ramenne quelquefois plus un ingrat vertueux qu'une indifference affectée: & s'il ne revient pas à nous, le tems, les reflexions & l'âge nous rendent un

repos, que nous avons la satisfaction de n'avoir point acheté par des aparences criminelles. Pouvez-vous repondre de vous-même ? Qui vous assurera que vous serez sage dans la multitude, ou que vous conserverez votre cœur en feignant de le donner. Le désir de plaire est né avec nous, la coquetterie a des attraits, & nous venons à déplaire pour avoir trop plû.

Je n'ignore pas qu'on ne peut bien aimer sans la crainte de perdre ce qu'on aime, & que cette crainte est toujours accompagnée de la jalousie, Mais je veux qu'elle soit délicate, & qu'elle respecte ce que nous aimons, parce qu'il est notre choix ; on ne nous force point d'aimer ; on ne nous contraint point à plaire.

Ainsi lorsque nous aimons, qu'on nous a plu, & que nous plaisons, ne faisons rien qui puisse être contraire à celui qui nous plaît, & contre nous-même. Mettons toujours dans son tort celui qui nous offense,

Que la sagesse de nos actions rende

la sienne criminèlle ? abandonnons le ! quittons-le cet ingrat, ce perfide ; mais ne l'abandonnons & ne le quittons pas pour un autre. Fuyons un danger presque toujours inévitable, quand nous nous mettons dans l'occasion.

Ainsi, Madame, n'outragez point un innocent, ou n'accusez point un coupable; qu'il soit l'un ou l'autre, respectez en lui vos propres sentimens. Vous l'avez aimé ; cela sufit pour suspendre votre colere.

Vous l'aimez encore ; c'en est assez pour vous obliger à chercher les moyens de l'aimer toujours. Instruisez-vous, éclaircissez-vous avec lui, mêlez dans vos reproches toute la tendresse que vous sentez, & qu'il y ait plus d'amour que d'aigreur dans les marques de votre ressentiment.

Si l'avis qu'on vous donne est vrai, vous serez assez à plaindre, sans chercher à vous la rendre davantage ; & s'il ne l'est pas, comme je n'en doute point, vous aurez la satisfaction d'a-

voir ménagé le repos d'un homme qui doit contribuer au vôtre.

Je ſuis, comme vous voyez, Madame, avec une amitié ſincere,

Votre, &c.

LETTRE II.

A Mademoiſelle de ....

QUoi ! ſans vous informer du mal qui me poſſede,
Sans me voir un moment, vous me laiſſez mourir ;
Et vous m'ôtez par-là, cruelle, le remede
Qui ſans les Medecins auroit pû me guerir.

Oſerez-vous dire après cela, Mademoiſelle, que ſi vous pouviez aimer une femme, j'aurois eu ſeule, cet avantage dans votre cœur : ne m'en auriez-vous pas donné quelques preuves dans ma maladie, puiſque vous n'ignorez pas le pouvoir que votre preſence a ſur moi.

Non, vous n'eûtes jamais de penchant à m'aimer,
Contente du plaisir de m'avoir sçû charmer,
Vous ne m'avez donné cette douce esperance
Que pour mieux me prouver, qu'un regard de vos yeux,
Ce port noble, & cet air severe & gracieux,
Me feroient regreter quatre grands jours d'absence.

Concevez-vous de quelle longueur est le tems quand on aime bien : mais non, Mademoiselle, vous ne le sçavez pas, vous vous êtes fait une idée de tendresse, qui ne dérange ni vos affaires ni vos plaisirs.

Que nos cœurs, belle Iris, aiment differemment,
Tout dissipe chez vous la plus forte tendresse :
Du tems & de vos pas, vous êtes la maîtresse;
Et vous n'aimez enfin, que très-commodément.
Pour moi, qui me suis fait une douce habitude
D'aimer avec ardeur, & d'aimer constamment;
Plaire à l'objet aimé, fait toute mon étude.
Iris, aimer ainsi, c'est aimer tendrement.

Cependant malgré votre indifference, je ne puis m'empêcher de vous assurer que je suis avec l'estime du monde la plus tendre,

Mademoiselle, &c.

LETTRE III.

A Madame la Comteſſe de....

QUi le croiroit, Madame, qu'une perſonne entierement retirée du monde, s'y intereſſât encore aſſez pour voûloir aprendre mes avantures, depuis que la retraite l'a ſeparée de moi.

Madame de *** dont le mérite vous eſt connu, vient de percer le voile & la grille, dans le deſſein de renouer une amitié d'enfance entre nous deux, & je dois cet effort aux Journées Amuſantes. Il faut vous l'avouër, ce Livre m'a fait honneur: mais je n'ai été ſenſible aux louanges qu'il m'a attiré, que par les effets qu'il a produits dans le cœur de mes amis; il m'a paru qu'il avoit ranimé leur tendreſſe, & que leur amour propre ſe

trouvoit confondu avec le mien. La curiosité de Madame de *** en est une preuve, elle a été charmée de voir aplaudir une femme, qu'elle avoit aimée autrefois, & je l'ai vivement été de ce que cette lecture l'a contrainte à me faire connoître qu'elle m'aimoit encore.

Comme il y a long-tems que sa retraite l'a dérobée à vos yeux, & que vous m'avez toujours paruë inquiette du motif qui l'avoit portée à quitter le monde dans un âge fait pour lui, & possedant une beauté bien digne de l'y faire briller; je vais vous en instruire: ne soyez pas surprise si vous ne l'aprenez que de ce jour, il n'y en a que trois que je ne l'ignore plus. Ainsi ne faites point de procès à ma confiance.

Mademoiselle de *** fut mise en Couvent extrêmement jeune, & comme elle avoit des freres au service du Roi, & que l'ambition des familles est d'avancer les fils, en sacrifiant les filles, son pere & sa mere la laisserent dans le Cloître, esperant que le goût

d'une vie ſeule & tranquile la porteroit à ne ſe pas ſoucier de celle qu'elle ne connoiſſoit point. On lui donna cependant une éducation proportionnée à ſa naiſſance, la Muſique, la Danſe & la Peinture, pour laquelle elle avoit une diſpoſition ſurprenante, furent les amuſemens qu'on lui procura ; tout cela convenant au Couvent, auſſi-bien que pour le monde.

Ces talens ſoutenus d'une beauté brillante, d'un eſprit doux & ſenſé, la rendirent extrémement chere à toute cette Maiſon. Les Religieuſes la trouverent trop aimable pour ne pas chercher les moyens de ſe l'aproprier : chaque grade que ſes freres obtenoient dans le ſervice étoient autant de pas qu'elle faiſoit dans la vie Religieuſe ; du moins c'étoit l'eſpoir de la Communauté.

Dans le nombre des Penſionnaires de cette Maiſon, une d'entre elles, belle, de l'âge à peu près de Mademoiſelle de *** prit une tendre amitié pour elle. Mademoiſelle de *** y ré-

pondit avec ardeur, & cette union vint à ce degré de confiance, qui de deux cœurs n'en fait plus qu'un. Cette personne étoit fille unique, & n'étoit pas dans ce Couvent par les mêmes raisons que Mademoiselle de *** Elle étoit promise à un Officier d'un merite distingué, ils s'aimoient depuis l'enfance; & les deux familles ne souhaitoient rien tant que le mariage de ces deux Amants.

La guerre étoit fort allumée, & des raisons politiques forçoient les peres à attendre la paix, pour les unir. Le tems est long quand on aime veritablement, & ce fut une grande consolation à la nouvelle amie de Mademoiselle de *** que celle de lui pouvoir conter ses craintes, son espoir & les tendres reflexions que son amour lui donnoit souvent occasion de faire. Mademoiselle de *** entroit avec délicatesse dans tous les sentimens de son amie; & quoiqu'elle ignorât ce que c'étoit qu'amour, la tendresse qu'elle sentoit pour cette charmante fille, lui faisoit aisé-

ment juger qu'il pouvoit y avoir des ſentimens plus vifs dans le cœur de ceux que la difference du ſexe permettoit d'unir. Theodore, c'eſt le nom de cette amie, peignoit ſa paſſion à Mademoiſelle de *** avec des couleurs ſi fortes, qu'elle fut bien-tôt auſſi ſçavante qu'elle ſur les differentes façons d'aimer.

Ces converſations réïterées, les lettres du Cavalier, que Theodore lui faiſoit voir, l'ardeur dont elles étoient pleines, le caractere de ſon âme dont elle lui faiſoit ſans ceſſe une peinture avantageuſe, imprimerent ſi bien le Cavalier dans ſon eſprit, qu'il s'en faloit peu qu'elle n'y penſât autant qu'elle.

Elle ſe ſurprenoit même quelquefois dans une douce rêverie, dont le Cavalier étoit ſeul l'objet; mais n'ayant pas aſſez d'uſage des foibleſſes humaines, elle n'attribuoit l'interêt qu'elle prenoit en lui qu'à l'amitié qu'il l'uniſſoit à Theodore.

Et comme elle croyoit n'agir que

par cette amitié, elle prit encore pour un de ses effets, l'extrême envie qu'elle eut de peindre d'imagination l'Amant de Theodore. Elle lui communiqua son dessein; elle en fut charmée; & n'eut point d'autre crainte que de ne le voir pas representer aussi parfait qu'il l'étoit à ses yeux. Theodore entendoit parfaitement le dessin, & Mademoiselle de ** l'assura que pourvû qu'elle pût repondre facilement aux questions qu'elle lui feroit, elle esperoit qu'elle seroit contente; elle consentit à tout, Mais pour empêcher que Mademoiselle de *** fît un portrait peu digne de l'original; tandis qu'elle tenoit le pinceau, Theodore en l'instruisant des proportions, employoit toute son éloquence pour lui bien representer la beauté de ses yeux, celle de son nez, de sa bouche, & la noblesse qui étoit répanduë sur son visage.

Mademoiselle de *** travailloit en l'écoutant, & sembloit regler son pinceau sur les discours de son amie; mais un mouvement secret dont elle igno-

roit le fatal pouvoir la conduisoit bien mieux que toutes ses paroles ; & par un effort d'imagination qu'on aura peine à croire, elle fit en moins de quinze jours le Portrait du Cavalier si ressemblant, que Theodore ne pouvoit se lasser de l'admirer & de remercier son amie dans les termes les plus tendres, d'avoir si bien compris la description qu'elle lui en avoit faite.

Mademoiselle de *** fut surprise elle-même d'avoir réussi si parfaitement dans son projet, elle en croyoit son amie qui l'assuroit qu'il n'y avoit jamais eu de ressemblance plus frapante ; mais elle en croyoit encore mieux son cœur, qui ayant guidé sa main lui avoit fait peindre un homme tel qu'il le lui eut falu pour lui plaire. Cependant elle ne parut s'abandonner à cette satisfaction que par le plaisir d'en avoir fait à son amie, elle la pria de prendre cette peinture : heureuse, lui disoit-elle, d'avoir trouvé le moyen de lui adoucir les chagrins de l'absence.

Mademoiselle de *** reflechissoit souvent sur cette avanture, & l'estime qu'elle avoit prise pour l'Amant de Theodore se trouvant augmentée par la representation que son pinceau en avoit fait, troubloit quelque fois son repos: & faisant une serieuse attention sur ce qui se passoit dans son ame, elle y découvrit un penchant pour le Cavalier qui la fit trembler; mais ne sentant point qu'il détruisît la tendresse qu'elle avoit pour son amie, elle se rassura. Prévenuë qu'on ne pouvoit aimer sa rivale, elle conclut qu'elle s'allarmoit à tort, & qu'elle avoit même commis un crime d'avoir si mal jugé de ses propres sentimens.

Elle se flata que l'amitié lui serviroit de bouclier contre l'amour, & qu'il étoit impossible que l'un pût s'allumer dans son cœur, sans que l'autre s'éteignit. Elle s'affermit dans cette pensée de tout son pouvoir; & la mort lui ayant enlevé un de ses freres, les pleurs & le deuil de toute sa famille l'occuperent assez pendant quelque tems

pour lui faire croire que son cœur avoit encore sa premiere innocence.

Theodore même contribua sans dessein à la faire juger de cette sorte, en cessant de l'entretenir de son amour, pour ne songer qu'à la consoler de la perte qu'elle venoit de faire. Elles étoient dans cette situation, lorsque Theodore reçût une lettre de son Amant qui lui annonçoit un promt retour ; & que voyant peu d'aparence à la paix, il avoit sçû gagner son pere de façon à lui permettre de demander un congé pour satisfaire à l'impatience qu'il avoit de s'unir à elle pour jamais.

Ces nouvelles donnerent une joie si sensible à cette aimable fille, qu'elle s'en saisit, & tomba malade à l'extrémité : & comme on craignit de l'exposer en la transportant d'un lieu à l'autre, on lui donna un apartement en dehors du Couvent, afin qu'elle eût la facilité de voir sa famille & ses amis. Mademoiselle de *** extremement sensible au sort de Theodore, obtint la permission de ne la point quit-

ter pendant le jour, pour lui donner les ſoins que ſon amitié exigeoit d'elle en cette occaſion.

Il y avoit déja ſix jours que Theodore étoit malade & que Mademoiſelle de *** ne l'abandonnoit que la nuit, lorſque le ſeptiéme, étant aſſiſe au chevet de ſon lit, on vint annoncer Timante, cet amant ſi cheri & ſi fort attendu.

De pouvoir vous exprimer ce qui ſe paſſa dans le cœur de Mademoiſelle de *** à cette vuë, c'eſt ce qu'il m'eſt abſolument impoſſible ; puiſqu'elle même n'a jamais ſçû le bien exprimer. Il doit nous ſuffire qu'elle reconnut avec douleur que ſon imagination n'avoit que trop réuſſi dans le Portrait qu'elle en avoit fait, & qu'elle vit avec regret que la Copie ne flatoit point l'Original. Bien éloignée de penſer comme Pigmalion, elle eut ſouhaité avec ardeur que la Statuë ne ſe fût jamais animée.

Quoique le trouble de ſon ame fût aſſez remarquable, elle n'eut pas de

peine à le cacher dans cette occaſion, Timante étoit trop occupé de ſa Maitreſſe, & Theodore trop ſenſible à la vuë de ſon Amant, pour que l'un & l'autre s'aperçûſſent de rien.

Ils ſe dirent mille choſes tendres & touchantes, & Mademoiſelle de *** trouva que le Cavalier s'exprimoit avec un eſprit ſi délicat, ſi vif & ſi ſenſé qu'elle en perdit entierement la tranquilité du ſien. Nos Amants croyant avoir donné aſſez de temps aux diſcours qui leur pouvoient témoigner le plaiſir qu'ils ſentoient de ſe revoir, Theodore preſenta Timante à Mademoiſelle de *** de laquelle elle lui fit l'éloge, lui racontant de quel ſecours elle lui avoit été dans ſon abſence, & ſurtout le ſurprenant effet de ſon genie qui lui avoit fait peindre Timante parfaitement reſſemblant ſur le raport qu'elle lui en avoit fait.

Le Cavalier étoit trop galant pour ne pas marquer ſon admiration & ſa reconnoiſſance à Mademoiſelle de *** il le fit d'une maniere à ſatisfaire toute

autre qu'elle ; mais tout ce qui pouvoit faire éclater son merite à ses yeux lui devenoit insuportable : plus il lui paroissoit aimable, & moins elle eut voulu l'aimer. Cette premiere entrevuë se passa de la sorte : le jour suivant Theodore empira considerablement. Mademoiselle de *** qui avoit reconnu dans les réflexions de la nuit qu'elle étoit rivale de son amie, après avoir combatu son amour par toutes les raisons qui pouvoient servir à le vaincre, le trouvant trop fort pour le domter, se resolut du moins à le si bien cacher qu'il ne pût jamais venir à la connoissance de personne. Et comme un espoir frivole ne l'animoit point, elle se persuada que le tems, le mariage de son amie, & la retraite à laquelle elle paroissoit destinée, arracheroient insensiblement cette passion de son ame. Elle apuyoit ces sentimens de toute sa vertu, lorsqu'on vint lui dire l'extrémité où se trouvoit Theodore. Elle y courut : Timante étoit auprès d'elle dans une douleur inex-

primable. Les peres des deux Amants y étoient aussi, & leur desespoir paroissoit dans leurs moindres actions. Mademoiselle de *** oublia son amour en ce triste moment; toute sa tendresse pour son amie se reveilla d'une force à lui faire souhaiter de lui pouvoir sauver la vie aux dépens de la sienne. Theodore la remercia, l'embrassa & la pria de recevoir le Portrait de Timante, esperant qu'elle ne pourroit jamais le voir sans songer qu'il étoit une production de l'étroite union qui avoit été entre-elles. Vous jugez bien Madame, que de pareils spectacles ne sevoient point sansrépandre des larmes. Mademoiselle de *** prit le Portrait, & répondit à son amie sans sçavoir ce qu'elle disoit, ni ce qu'elle faisoit. Enfin Theodore mourut, & Mademoiselle de *** rentra dans son Couvent, comme une personne qui venoit de perdre la moitié d'elle-même.

Je ne m'étendrai point sur les regrets de Timante, il aimoit Theodore

dès l'enfance, il en étoit aimé, & tout prêt de la posseder il l'a perdoit : c'en est assez pour toucher vivement un honnête homme.

Mais cependant tout honnête homme est homme. Timante trouvoit une consolation infinie à s entretenir de sa douleur avec Mademoiselle de *** Il venoit tous les jours au Parloir pour joüir de cette satisfaction ; & quoi qu'elle affectât de ne le consoler qu'en le faisant souvenir de la façon dont Theodore l'aimoit, elle étoit si belle, elle s'exprimoit en des termes si touchans, & ses yeux accompagnoient ses paroles de regards si dangereux que Timante sentit qu'il oublioit insensiblement son ancienne Maitresse pour ne songer qu'aux charmes de Mademoiselle de *** Il ne lui fût pas necessaire d'employer le secours de la déclaration pour faire connoître ses sentimens.

Mademoiselle de *** les sçut au même moment qu'il les ressentit, son cœur y étoit trop interessé pour s'y

méprendre. Son premier mouvement fût d'en avoir de la joie ; mais sa vertu rapelant sa raison, elle regarda comme une trahison des plus noires le plaisir de se livrer à son penchant ; elle envisagea comme un crime des plus énormes d'oublier son amie jusqu'au point de profiter de sa mort, pour s'emparer d'un cœur qu'elle avoit possedé de son vivant : & s'armant contre elle-même elle, résolut d'étouffer pour jamais un amour qu'elle ne pouvoit croire que l'honneur & la probité pussent aprouver. Ainsi pour commencer ce pénible ouvrage elle renvoya à Timante le Portrait que Theodore lui avoit laissé, en le priant de vouloir bien cesser des visites qui ne faisoient que lui renouveller la perte qu'elle avoit faite.

Timante connut par la douleur que lui donna cet ordre, qu'il étoit mille fois plus amoureux de Mademoiselle de *** qu'il ne l'avoit été de Theodore. Il courut au Couvent, & demanda avec tant d'instance à lui parler, qu'elle fut

contrainte à venir au Parloir pour ne point donner de soupçon. Aussi tôt qu'il la vit entrer il lui demanda avec empressement quel motif la portoit à le priver si cruellement de sa presence.

Mademoiselle de *** ne voulut point chercher de vains détours pour s'expliquer, les mouvemens de son cœur la rendoient trop claire-voyante sur ceux de Timante pour s'y méprendre. Ainsi prenant son parti dans l'instant: Ne nous abusons point, lui dit-elle, sur le plaisir que nous trouvons à nous voir, & ne faisons plus servir Theodore de prétexte à nos conversations. Un interêt plus pressant nous guide, & je veux l'étouffer. N'esperez pas m'attendrir & me faire changer, je vous vois & vous parle aujourd'hui pour la derniere fois.

Nous nous aimons, Timante, & c'est assez pour nous fuir, peut être aurois-je été moins sévere si Theodore eut vêcu, sa vuë, ses charmes, & votre amour pour elle m'auroient peut-être portée à la vanité de chercher à lui ravir votre cœur.

L'espoir de la victoire nous eut animé l'un & l'autre au combat ; mais elle ne vit plus, elle ne peut plus oposer ses charmes aux miens, pour vous faire rentrer dans ses chaînes, elle n'est plus en état de me rapeler sa confiance en moi, son amitié, ses soins & ses attentions : enfin elle ne peut plus nous reprocher notre infidelité, il faut donc que ma raison prenne ici sa place contre mon cœur ; c'est à elle à me dire tout ce que cette malheureuse amie eut été en droit de me remettre devant les yeux, & c'est à cette même raison à la rendre victorieuse de ma tendresse après sa mort, comme elle l'eût été sans doute si elle eut vêcu.

Ne vous étonnez donc point, Tirmante si je ne veux plus vous voir ni vous entendre ; toute l'estime que j'ai pour vous ne fait qu'augmenter l'horreur que m'inspire un feu qui paroîtroit sortir des cendres de Theodore.

Je vois, continua-t-elle, l'excés de votre surprise par votre silence, je ne

yeux

veux pas vous donner le temps de le rompre ! Adieu perdez pour jamais l'espoir de me revoir. A ces mots elle le quitta avec une promptitu'e si grande, qu'elle lui ôta effectivement les moyens de pouvoir lui répondre.

Il tenta vainement de la faire revenir, & malgré ses larmes & son désespoir, il fut contraint de sortir de ce lieu sans avoir eu la consolation de s'expliquer. Il prit le parti de luy écrire, mais ces Lettres lui furent renvoyées toutes cachetées, & jamais fermeté ne fut portée si loin que celle de Mademoiselle de ***. Comme ce n'est que d'elle seule que je dois vous entretenir, & que j'ignore encore le destin duCavalier, vous me permettrez de ne vous plus parler de luy. Mademoiselle de**. toujours ferme dansſa résolution demanda à faire son Noviciat, sa famille qui ne souhaitoit pas autre chose, lui accorda facilement.

Mais admirez comme la Providen-

ce se jouë des précautions humaines, à peine Mademoiselle de *** eut-elle pris le voile que ces deux derniers freres moururent à l'armée.

Mademoiselle de *** devenuë fille unique en devint aussi plus chere à ses parens, ils s'assemblerent & se rendirent au Couvent. Là on lui étala les avantages d'un bien considerable, la necessité presque indispensable de relever le nom d'une famille qui n'avoit plus qu'elle pour objet, & enfin les agrémens que sa beauté, sa jeunesse & son opulence, pouvoient lui procurer dans le monde. Cette aimable fille écouta tranquillement toute cette belle description, à laquelle elle ne répondit que très-modestement, en assurant sa famille que si on lui avoit fait entrevoir ces choses quelques années auparavant, elle se seroit tenuë en garde sur le penchant qu'elle se sentoit à la retraite.

Mais qu'elle en avoit trop fait pour ne pas achever, qu'elle s'étoit dévouée à Dieu, qu'une veritable vocation

l'apelloit, & qu'elle renonçoit sans peine aux biens qui l'attendoient, & aux douceurs dont on vouloit la flatter; qu'elle étoit Religieuse de cœur, de volonté, & d'inclination; & qu'elle ne desiroit plus rien que de l'être réellement, & d'effet.

Ce discours surprit extrémement sa famille qui employa près d'elle authorité, puissance & religion, sans pouvoir seulement l'ébranler, & on fut contraint de luy voir faire ses vœux l'année d'ensuite. La crainte d'être obligée de voir des personnes qui pouvoient lui rapeller un souvenir contraire à ses pieux devoirs, la fit resoudre à s'imposer une si austere retraite qu'elle n'étoit visible qu'à son pere & sa mere, encore étoit-ce rarement.

Elle a mené cette vie l'espace de quinze ans, & ne s'est un peu plus manifestée à la Grille que lorsqu'elle a senty qu'il ne restoit dans son cœur aucun vestige de ses premiers sentimens: une pieté vive & solide, en ayant entierement chassé les foiblesses humaines.

Voila Madame l'avanture qui nous l'avoit enlevée, & le motif qui nous l'a cachée si long-temps : je ne doute point que vous ne voulussiez sçavoir ce que Timante a fait, dit & pensé depuis quinze ans, mais je ne puis vous en instruire, & vous n'auriez peut-être jamais entendu parler de lui, si une Religieuse amie de Madame de*** ne m'eut apris ce que je viens de vous dire ; elle m'assura que le soin extrême qu'elle avoit eu de ne se jamais informer de lui, avoit forcé ses amis à ignorer son sort.

Le monde vous est assez connu pour vous donner lieu de croire qu'il s'est encore consolé. Si je vous avois fait un Roman, je n'aurois pas manqué de conduire mon Heros dans les occasions perilleuses, & de lui donner une mort touchante & glorieuse.

Mais je vous ai dit la verité, & n'ai pas jugé à propos de l'alterer par des traits qui ne sont plus à la mode ; ainsi vous aurez la bonté d'excuser la sterilité des évenemens de la vie de Ti-

mante, & de n'en accuser que le temps, le siecle & les mœurs.

Que l'on seroit heureux si l'on aimoit toûjours ;
Mais helas ! Il n'est point d'éternelles amours.

Je crois ne pouvoir mieux finir ma Lettre que par cette reflexion de l'illustre Mademoiselle de Scudery, elle vous fait entendre bien mieux que moi tout ce que je pense là dessus ; mais personne ne peut vous exprimer la tendresse & l'attachement sincere avec lesquels je suis, Madame, &c.

En effet le guerrier Iroquois avoit prisune confiance si parfaite enLétuin, & ce jeune homme s'en étoit fait aimer si tendrement, qu'on eut dit qu'il l'alloit transformer. Lorsqu'il le voyoit il n'avoit plus rien de sauvage que le nom. La génerosité, la complaisance & la docilité étoient les seuls compagnes de ses actions depuis qu'il le fréquentoit.

Cependant après l'horrible exécution que je viens de raporter, les Sauvages du Conseil remirent l'affaire de

Létuin en déliberation, & il fut conclu qu'il valoit mieux, que lui & Boncourt perissent innocens, que de risquer par leur grace le salut de toute une Nation. Sur ce cruel principe ils furent déclarez ennemis, & leur suplice arrêté pour le lendemain.

Le maître des trois Esclaves ne trompa point leur esperance : il se sentit penetré de cet Arrêt, qui selon lui étoit injuste, & résolut de sauver son ami à quelque prix que ce fût. Il courut toute la nuit dans les Cabanes des Sages, pour parler à la maniere de ces Barbares, afin de les engager à differer le suplice de Létuin & de Boncourt, jusqu'à ce qu'il pût être ouï sur des choses qu'il avoit à leur communiquer très-importantes, à ce qu'il disoit, pour le bonheur de la Nation. Des sollicitations si pressantes de la part d'un Chef & d'un Guerrier generalement consideré, firent leur effet.

Les Vieillards se rassemblerent, & le Guerrier qui craignoit toûjours la

promptitude de l'exécution, se rendit de grand matin au lieu de l'assemblée où il trouva déja Létuin & Boncourt attachez à des poteaux, les feux prépàrez & les enfans des Sauvages qui commençoient à leur brûler les doigts avec des pipes ardentes. Ce Spectacle le fit frémir, tout accoûtumé qu'il dut y être; il écarta ces boureaux prématurez, fit délier les deux amis & les confia à la garde des jeunes guerriers ausquels il avoit communiqué son dessein. Après cela il se rendit au Conseil où ayant été admis il leur parla en ces termes.

Comme mon âge me dispensera bien tôt de l'exercice de la guerre, & que je serai membre de ce venerable Conseil, je puis en devancer le temps dans une occasion d'où dépend la perte ou le bonheur de ma Nation. C'est ce qui m'oblige à vous faire voir que les Sages n'ont pas examiné l'affaire en question avec assez de soin, en déclarant pour nos ennemis Létuin & Boncourt, sur l'accusation d'un

traitre qui n'avoit osé la soûtenir, & qui s'étoit sauvé de nuit dans la crainte d'être confondu par la verité. Ce même accusateur a tué un de nos freres, & il y a bien plus d'aparence, continua-t-il, que Bulton ayant été élevé à Quebec, où il avoit apris les Langues Algonkine & Françoise, soit lui même le traitre envoyé par nos ennemis pour nous épier & nous détruire.

Les deux accusez se disent Anglois, il faut examiner s'ils le sont effectivement, la chose est d'autant plus facile à découvrir que je m'offre moi-même d'aller parmi les Anglois en sçavoir la verité; mais s'ils le sont effectivement & que vous les fassiez mourir, vous allez nous attirer une guerre qui nous détruira infailliblement.

Le Conseil trouva ses raisons si justes, qu'il fut ordonné que les Prisonniers seroient remis entre les mains du Guerrier, qui en répondroit jusqu'à nouvel ordre. C'étoit tout ce que

demandoit ce genereux Sauvage, qui s'empara promtement des deux amis, les conduisit dans sa Cabane, en leur donnant mille marques de tendresses. Letuin & Boncourt lui témoignerent une reconnoissance si vive & si parfaite, & l'accompagnerent de tant de presens, que l'Iroquois ne se répentit point de les avoir servis. Il leur laissa une entiere liberté dans son canton, ce qui leur donna celle de dissiper les cruelles allarmes des belles Captives dont toute la joie ne pouvoit encore dissiper l'horreur que leur avoit inspiré leur suplice. Toutes ces choses reculerent cependant le dessein qu'ils avoient de chercher les moyens de s'échaper : mais le Ciel qui veille toûjours à la conservation de ceux dont les intentions sont pures, leur ouvrit bien-tôt un chemin à la liberté, & leur donna occasion de reconnoître le service important du genereux Sauvage.

La Saison des grandes Chasses étant arrivée, le Conseil envoya douze cens

hommes, en trois troupes pour la chasse, du côté d'Occident, deux troupes de cinq cens hommes chacune du côté du Canada, pour harceler & observer leurs ennemis, & un autre corps qui resta dans le Pays à la garde des femmes, des vieillards & des enfans. Toutes ces troupes ayant pris differentes routes, le Guerrier amy de Létuin fut ordonné pour commander celle qui restoit à la conservation du Canton.

Le pays ne fut pas plûtôt degarni de toutes ses forces, que le bruit se répandit que les François & leurs Alliez avoient parû sur le Lac Onontio ou de Frontenac, & qu'ils avançoient dans le pays pour détruire les premiers cantons, qui sont de ce côté là. Le Chef des Guerriers à cette nouvelle, sans autre examen, se mit à la tête des siens, & marcha vers l'endroit indiqué.

Mais cet avis qui n'avoit été répandu que par les Emissaires des Hurons, des Illinois & des Miamis, joints avec les François, que le Gouverneur de

Canada avoit envoyé parmy les Iroquois, dans le dessein de leur faire faire une fausse démarche, & en profiter, ne virent pas plûtôt réussir leur feinte, que s'étant coulez par les bois sans être apperçûs, ils vinrent attaquer le Canton où étoit Létuin & Boncourt, qui se trouvant degarnis de Troupes, ne pût resister à tant d'ennemis, n'y trouvant que des vieillards des femmes & des enfans.

A la premiere allarme Létuin & Boncourt coururent aux armes, sortirent de leur Cabane & virent les pauvres Iroquois fuyant de tous côtez & leurs ennemis faisant main-basse sur tout ce qui se presentoit à eux: mais ayant heureusement reconnus plusieurs Canadiens qu'ils croyoient Mors, ils furent à eux & les prierent de les mener à leur Commandant, qui se trouva être un Officier François des amis de Létuin. Il fut charmé de cette rencontre & lui ayant conté succintement ses avantures, & comment il devoit la vie au Guerrier qui comman-

doit dans ce Canton, & qui sur un faux avis marchoit d'un autre côté, il le pria au nom de leur ancienne amitié de vouloir donner quartier à des gens ausquels il avoit des obligations si essentielles.

Le Commandant fut sensible à la recommandation de Létuin : mais lui ayant remontré qu'il avoit des ordres qu'il ne pouvoit enfraindre ; que pour le mettre à couvert & en état de lui rendre service ; & d'arrêter la fureur des Sauvages qu'il commandoit, il falloit qu'ils fissent courir le bruit parmy eux, que les Guerriers Iroquois les avoient découvert, & ne s'étoient éloignez de leurs habitations que dans le dessein de les venir surprendre dans la chaleur du pillage, & de les détruire sans risque, qu'après il n'avoient qu'à le laisser faire, que tout iroit à leur satisfaction.

Létuin & Boncourt ne perdirent point de temps & s'étant mêlez parmy les Sauvages Alliez des François y répandirent si bien le bruit dont ils

étoient convenus, que cela fit l'effet qu'ils en attendoient.

Les Sauvages vinrent avec empressement demander au General qu'on les remenât, qu'ils étoient découverts & que les Guerriers Iroquois alloient les investir de toutes parts. Le Commandant parut se rendre à leurs raisons, Létuin & Boncourt satisfaits d'avoir rendu ce service au Guerrier leur amy, ne songerent plus qu'à suivre les François, avec les trois belles Esclaves, qui furent d'autant plus charmées de recouvrer leur liberté, qu'elles l'esperoient le moins. Letuin fit porter dans la Cabane du Guerrier le reste de ses Marchandises, dont il lui faisoit present; & profitant de l'occasion, ils partirent & arriverent à travers les bois chez nos Alliez. Les Sauvages ennemis des Iroquois avoient fait un butin qui les consola des fatigues du voyage, & les Iroquois s'estimerent heureux d'en être quittes à si bon marché.

Et les François qui n'avoient pas

d'autres vuës dans cette expedition, que de faire connoître à cette Nation qu'on pouvoit penetrer jusqu'à eux à travers leurs forêts & les détruire facilement ; afin de les porter par cette crainte a faire une bonne paix, & rentrer dans l'alliance de la France, se trouverent satisfaits, puisque la chose réüssit l'année d'après ; en sorte que les vaincus & les vainqueurs y trouverent également leur compté.

Nos Amans en sûreté régarderent long-temps leur situation comme un songe : mais la réalité de leur bonheur leur persuada bien-tôt d'une agréable verité, ils resterent quelques temps chez les Hurons pour se remettre de leurs fatigues, après-quoy ils s'embarquerent dans des Canots sur les Lacs, & arriverent heureusement à Montreal, où Létuin ayant reglé ses affaires ils decendirent à Quebec, où il épousa la charmante Leonore, au milieu des acclamations de toute la Ville qui s'étoit renduë chez lui, pour prendre part à leur joie & les felici-

ter de leur retour. Le mariage de Boncourt & de Themire se fit peu de temps après.

Et de ces deux mariages sont sortis de braves Guerriers, qui ont rendu des services signalez à leur Patrie; & dans le temps que j'écris cette Histoire il y a un de leur descendant qui commande en Chef dans un des plus beaux Postes qui soit sous la domination Françoise en Amerique.

Voila Madame tout ce que vous m'avez demandé, j'y joins trois Lettres qui m'ont paru meriter de vous être communiquées, dans l'envie que vous marquez de voir tout ce qui part de moy ; je crains bien que vous n'ayez pas autant de plaisir que vous vous l'étiez imaginée : mais du moins sçachez-moi gré de mon obéïssance puisqu'elle est la marque évidente de l'estime & de la parfaite consideration avec lesquelles je suis,

Madame, &c.

FIN.





